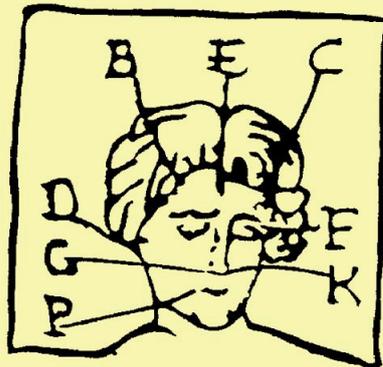


CORPUS

revue de philosophie

n° 59
Telliamed



**CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE
EN LANGUE FRANÇAISE**

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS X NANTERRE

N° ISSN : 0296-8916

corpus

revue de philosophie

n° 59

Telliamed

*mis en œuvre par
Francine Markovits*

© Revue éditée par l'Association pour la revue Corpus, 2011

N° ISSN : 0296-8916

TABLE DES MATIÈRES

Telliamed

Francine Markovits	
<i>Présentation</i>	5
Gabriel Gohau	
<i>A propos de Telliamed :</i> <i>mouvements de la mer au milieu du XVIII^e siècle :</i> <i>Linné, Buffon...</i>	11
Maria Susana Seguin	
<i>Cosmologie et théorie de la terre chez Benoît de Maillet :</i> <i>réflexions sur l'imaginaire scientifique de Telliamed</i>	31
Claudine Cohen	
<i>Leibniz et Benoît de Maillet. De la Protogée au Telliamed...</i>	55
Miguel Benitez	
<i>Benoît de Maillet et le spinozisme</i>	79
Pascal Charbonnat	
<i>Usages et réceptions du Telliamed chez les naturalistes</i> <i>durant la seconde moitié du XVIII^e siècle</i>	125
Thierry Hoquet	
<i>Spectres de Telliamed :</i> <i>Maillet dans l'histoire de l'évolution</i>	153
Documents	
Article Deluge (N. Boulanger, Encyclopédie)	187

Liste des sommaires : voir notre site <http://www.revuecorpus.com>

PRÉSENTATION

Extravaguer pour extravaguer,
on peut extravaguer dans la Mer
comme dans le Soleil ou dans la Lune¹

Dans le cadre du renouveau des études dédiées aujourd'hui à Buffon et à Darwin, nous avons pensé qu'il serait opportun de consacrer un numéro de *Corpus, revue de philosophie*, au *Telliamed* de Benoit de Maillet republié naguère parmi les premiers volumes de la Collection du Corpus des Œuvres de philosophie en langue française.

Ces *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, dédiés à « l'illustre Cyrano de Bergerac », qui relatent les expériences faites au plus profond de la mer avec une « lanterne aquatique », rencontrent inévitablement l'opposition entre « la puissance d'une volonté aussi efficace qu'absolue » et « le travail de la mer ». L'histoire de la mer et de la terre est aussi un voyage où l'on change les modèles de la création des espèces et l'échelle du temps. Les « journées » du *Telliamed* exposent le *Système* de la diminution de la mer, au risque de ne pas s'accorder avec le Déluge, les différentes théories pour expliquer les pétrifications, l'origine de l'homme et des animaux par la dispersion des semences, et des considérations sur l'état passé, présent et futur de l'univers eu égard à la pluralité des mondes possibles.

¹ [Benoit de Maillet], *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, (1755), Fayard, 1984. Depuis 2005, la Collection est éditée aux Editions Universitaires de Dijon. Rappelons l'article de Claudine Cohen « Les métamorphoses de Telliamed », *Corpus, revue de philosophie*, n° 2, 1985.

CORPUS, revue de philosophie

Une fois de plus, une fiction orientale, en dramatisant l'histoire de la nature et l'histoire de la terre, compromet le créationnisme. Or, la théorie de l'origine diluvienne des fossiles était soutenue par les théologiens qui y trouvèrent le moyen d'éluider une difficulté dont ils sentaient la gravité. Emile Guyénot écrit à ce sujet : « Bernard Palissy n'eut pas seulement le mérite d'affirmer que les fossiles étaient les témoins d'animaux ayant réellement vécu. Il s'efforça de démontrer l'absurdité de l'interprétation soutenue par des théologiens et des naturalistes qui ne voulaient voir dans les « médailles de la création » que la conséquence du Déluge universel. Il entreprit de démontrer l'erreur de cette conception qui avait été soutenue par Cardan (*Traité de la subtilité*, 1556) »².

Le déluge que raconte la *Genèse* fut-il un événement singulier dans une histoire providentielle ? Cette histoire devait-elle être lue et interprétée à la lettre ? Un comparatisme convoquant d'autres mythologies pouvait-il l'intégrer à une histoire de la terre ? Fallait-il pluraliser le déluge et y voir l'histoire figurée de plusieurs cataclysmes, ou de plusieurs métamorphoses de la nature ? A quel type d'histoire, à quel genre d'historicité faut-il intégrer le récit du déluge ? De tout temps, théologiens et critiques ont posé la question.

Un commentateur du onzième siècle, Rachi³, s'intéresse beaucoup plus aux techniques de fabrication de l'Arche de Noé, au bois et au goudron, qu'aux averses du Ciel. Il nous fait voir l'axiologie du châtimeut et les causes de la colère de Dieu dans l'attrait que les *filles de l'homme* exercèrent sur les *hommes d'Elohim*, autre nom, dit Rachi, pour les princes et les juges. Or, l'histoire se poursuit avec la construction de la tour de Babel⁴, car les hommes n'avaient pas fini de vouloir rivaliser avec la

² Emile Guyénot, *Les sciences de la vie au XVII^e et XVIII^e siècle. L'idée d'évolution*, Albin Michel, 1957, p. 342.

³ *Genèse*, VI à IX et XI in *Le Pentateuque*,[...] accompagné du commentaire de Rachi traduit en français par Joseph Bloch, Israël Salzer, Elie Munk et Ernest Gugenheim, Fondation Odette S. Lévy, 1964, 5 vol.

⁴ *Genèse*, XI, *Ibidem*.

Présentation

puissance divine, et peut-être la terre mit-elle très longtemps à sécher ; après l'architecture de l'arche, il faudrait interroger aussi les techniques de fabrication des briques avec un mélange de boue et de paille : le cataclysme aurait-il favorisé une invention des architectes ?

Ce type de lecture littérale ou anthropologique sera largement pratiqué par les historiens des religions⁵ qui s'opposeront au figurisme⁶.

Peut-être admettra-t-on ce détour pour aborder *Telliamed* si l'on accepte de s'étonner avec nous de ce que ce dix-huitième siècle pourtant si attentif à l'histoire des techniques se soit surtout attaché à questionner l'hydraulique du Seigneur pour comprendre le Déluge et se soit moins attaché à l'axiologie divine qu'aux moyens qu'elle est supposée s'être donnés. Du reste, et qu'on l'interprète comme malebranchiste ou leibnizien, ce siècle ne convoquait pas les miracles sans nécessité ni sans avoir au préalable mis à l'épreuve les causes secondes et les lois naturelles ; l'harmonie préétablie⁷ est encore une autre version de cette économie.

Dans l'article DELUGE de son *Dictionnaire philosophique*⁸, Voltaire cite pourtant, mais par dérision, « une dissertation d'un marchand de Rouen nommé Le Pelletier, qui propose la manière de bâtir un vaisseau où l'on puisse faire entrer tous les animaux,

⁵ Charles de Brosses, *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne Religion de l'Égypte avec la Religion actuelle de Négritie*, 1760 (éd. M. V.-David, Fayard, 1988).

⁶ On ne convoquait pas pour autant la lecture littérale de Rachi. Il faut se souvenir des pages de Pascal : les juifs portent un livre scellé dont ils ne connaissent pas le sens. Voir *Œuvres complètes*, Préface d'Henri Gouhier, Présentation et notes de Louis Lafuma, Le Seuil, 1963, fragments 256-257, 495.

⁷ Leibniz cependant fut très curieux de toutes les traditions d'interprétation. Dans *la Kabbale et sa symbolique*, trad. Jean Boësse, Payot, 1966, p. 65, Gershom Sholem rappelle quelles furent au Moyen-âge les quatre dimensions de l'interprétation biblique.

⁸ *Dictionnaire philosophique*, t. 3, éd. Beuchot des *Œuvres complètes de Voltaire*, tome 28, 1829.

CORPUS, revue de philosophie

et les nourrir pendant un an. On voit bien, [dit Voltaire] que ce marchand n'avait jamais gouverné de basse-cour »⁹. Voltaire ironise sur les dimensions de l'arche de Noé, sur la difficulté de faire cohabiter sans s'entredévorer toute sorte d'espèces ennemies, ou même seulement de les faire cheminer jusqu'à l'arche. Mais ce qui lui importe le plus est de raisonner sur le volume des océans et de montrer que, pour que le déluge ait eu lieu, « il aurait fallu deux nouveaux océans pour couvrir, seulement de cinq cents pieds, le globe terraqué ». Il accompagne les arguments physiques et les exercices de quantification témoignant de l'impossibilité d'un déluge universel par des voies naturelles, d'une pure et simple déclaration : « Nous commençons par déclarer que nous croyons le déluge universel, parce qu'il est rapporté dans les Saintes Ecritures hébraïques transmises aux chrétiens ».

Or, si le déluge universel est impossible, la conséquence est sous forme d'alternative : ou bien c'est un miracle ou bien c'est une fable. Mais Voltaire ne développe que la première branche de cette alternative. Ou plus exactement, il laisse à Boulanger le soin d'exposer dans *l'Encyclopédie*, la fable des différents déluges, les diverses théories sur l'affaissement de la terre et l'élévation des eaux, la question de la conciliation entre les positions des théologiens et les hypothèses des physiciens, donc, de manière discrète, la question du rapport entre les fables et les hypothèses. Il s'étonne de ce que Boulanger cite Pluche sans le réfuter : « Parle-t-il sérieusement ? Se moque-t-il ? Je n'en sais rien ». Et tout aussitôt il fait dériver l'attention vers la critique des systèmes. Mais Boulanger (ou l'auteur de l'article qui reprend les notes de Boulanger) prend soin de distinguer les systèmes et les hypothèses.

L'histoire sacrée et profane, dit Boulanger, parle de plusieurs déluges. Il fait la théorie de la fonction d'un châtement divin en le rapportant ainsi à plusieurs types de société, comme si c'était un ingrédient inséparable de la religion en général, qu'elle soit polythéiste ou monothéiste, et du pouvoir théologico-

⁹ *Ibidem*, p. 313. Note de Beuchot: *Dissertation sur l'arche de Noé*, par Jean Le Pelletier, Rouen, 1704.

Présentation

politique¹⁰. La stratégie de l'écrivain est d'en tirer un universalisme qui sera en apparence au bénéfice du chrétien et Boulanger ne manque pas, en effet, de convoquer à l'appui l'abbé Pluche, son *Histoire du ciel* et son *Spectacle de la nature*. Mais il a ainsi et sans le dire, posé un autre universel, celui d'une fonction, qu'il souligne seulement en parlant de l'hypothèse de Whiston sur la comète qui serait cause du déluge et de « cette terreur universelle que l'apparition de ces astres extraordinaires a toujours causée chez toutes les nations de la terre, sans que la diversité des climats, des moeurs, des religions, des usages & des coutumes, y aient mis quelque exception. On n'a point encore assez réfléchi sur cette terreur & sur son origine, & l'on n'a point, comme on auroit dû faire, fondé sur cette matière intéressante les anciennes traditions, & les allégories sous lesquelles l'Écriture & le style figuré des premiers peuples rendoient les grands événements de la nature » (*Encyclopédie*, IV, 800).

Entre fable et histoire, entre imaginaire scientifique et récit biblique, le *Telliamed* a toujours sollicité ceux qui ont écrit sur la théorie de la narration, qui ont interrogé le statut des hypothèses et les versions du savoir. En décidant de ne pas s'en tenir aux oppositions académiques, aux déterminations métaphysiques de l'entendement et de l'imagination, de la lumière naturelle et de la révélation, ils ont voulu en faire varier les normes et la teneur. C'est la leçon de Fontenelle dans *L'histoire des fables*, c'est aussi la leçon de Fréret¹¹ d'interroger la manière dont la pensée se décline à travers l'histoire du partage entre rationnel et irrationnel, partage qui n'est pas immémorial et tient, Bayle l'avait montré, aux relations de pouvoir entre les doctes. La fiction, comme l'utopie, a une fonction critique. Dédié à Cyrano et à ses voyages dans les autres mondes, le *Telliamed* n'est pas seulement un voyage dans le temps, il est une autre manière de

¹⁰ Voir l'article *Théocratie* de Boulanger dans l'*Encyclopédie*.

¹¹ Voir *Corpus, revue de philosophie*, n° 29, « Fréret », mis en œuvre par C. Volpilhac-Augier, 1995.

CORPUS, revue de philosophie

penser le temps de la nature, et il semble que Buffon s'en souvienne lorsqu'il croise et échange, dans son *Histoire naturelle*, les déterminations de l'histoire civile et de l'histoire naturelle.

Le croisement de ces deux histoires a sans doute une portée bien plus importante que la mise en question de la Providence qu'il est convenu de lire dans tous ces textes. Car c'est l'affirmation d'une nécessité qui enveloppe tous les êtres sans excepter l'homme.

Les études présentées dans ce numéro évoquent l'investigation scientifique et historique du consul d'Égypte et la cosmologie qui lui est contemporaine. L'histoire de la lecture du *Telliamed* permet à Gabriel Gohau de relever plusieurs ordres d'observations qui concernent la mer du Nord et déplacent l'attention vers des régions moins bibliquement investies que le Moyen Orient. Maria Susana Seguin rappelle le lien entre deux débats, celui de la diminution de la mer et celui des taches du soleil. Claudine Cohen oppose le mécanisme cartésien de la formation des astres, de la terre et du monde visible, et la *Protogée* leibnizienne. Miguel Benitez a eu accès à de nouvelles sources et propose une histoire détaillée du manuscrit qui nous conduit à la question de la diffusion du spinozisme. Pascal Charbonnat étudie la traduction des concepts de la théologie et de la métaphysique en concepts de physique et interroge les paradigmes de la semence des mondes et des métamorphoses de la nature. Thierry Hoquet analyse les images que peut se donner la littérature évolutionniste des différents transformismes et de l'anthropologie de l'homme-poisson. Du scandale de ce nouveau traité *De la diminution de la mer* aux spectres qui hantent les rêves de la raison, nous avons voulu redonner vie aux *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*.

A titre de document, nous avons reproduit l'article *Déluge* de Nicolas Antoine Boulanger.

Francine MARKOVITS

**A PROPOS DE *TELLIAMED* :
MOUVEMENTS DE LA MER
AU MILIEU DU XVIII^e SIÈCLE :
LINNÉ, BUFFON...**

Dans la mesure où le présent article résulte de la mise en forme d'un exposé donné au centre Alexandre Koyré (séminaire de Pietro Corsi, Jean-Marc Drouin et Thierry Hoquet), à l'occasion du tricentenaire des naissances de Buffon et de Linné, nous consacrerons l'essentiel de nos propos à ces deux auteurs, n'utilisant Benoît de Maillet que comme point de départ, archétype des thèses sur la diminution des eaux, après avoir esquissé en introduction quelques remarques sur l'intérêt des historiens pour le consul.

Introduction : entre biologie et géologie

Telliamed est depuis longtemps, en effet, l'objet de l'intérêt des historiens des sciences de la nature. Son titre complet laisse entendre à la fois des préoccupations géologiques et des intérêts biologiques, pour dire les choses dans le vocabulaire moderne¹. Le mouvement régressif des eaux, point de départ de l'ouvrage, ayant pour conséquence l'extension des continents, laquelle est cause de l'origine de notre espèce, formée par la transformation d'êtres aquatiques, ce sont les historiens des sciences de la Terre qui

¹ *Telliamed, ou Entretien d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la terre et l'origine de l'homme, &c.* Mis en ordre sur les mémoires de feu M. de M+++ , par J.A. Guer, avocat, Amsterdam, L'Honoré et fils, 1748. Par commodité nous citerons la réédition, publiée dans le Corpus des œuvres de philosophie en langue française, d'après l'édition de 1755, Benoît de Maillet, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, Paris, Fayard, 1984.

CORPUS, revue de philosophie

pourraient être les premiers concernés dans la chaîne chronologique présentée par l'auteur. Il semble cependant que les historiens des sciences de la vie ont pris avec eux, sinon avant, conscience de l'existence de cet ouvrage, en exprimant des opinions plus ou moins favorables, selon leur orientation philosophique, à la thèse soutenue par Benoît de Maillet.

Avant d'entamer une étude sur la question du mouvement des océans, à laquelle se limitera le présent article, donnons la brève liste, sans prétention à l'exhaustivité, de quelques auteurs, scientifiques ou historiens des sciences, ayant parlé de *Telliamed*.

Parmi ceux qui ont remarqué ce curieux ouvrage, au cours du siècle passé, le premier qui doit retenir notre attention nous semble être Jean Rostand, qui s'est fait, dès les années 1930, l'historien des divers aspects des sciences biologiques. Dans le deuxième volume d'une série sur le sujet, volume consacré à l'évolution des espèces, il place Benoît de Maillet et J.-B. Robinet dans un chapitre intitulé... « deux rêveurs ». Laissons le second des deux qui ne concerne pas notre sujet. Cinq pages² sont dévolues au premier. En bon connaisseur, l'auteur note que Maillet part de l'existence de coquilles et de poissons fossiles retrouvés sur les continents, et il cite, de Xénophane à Steno [Sténon], des observateurs ayant compris l'origine organique de ces restes. Ajoutant à cette reconnaissance la supposition de l'évaporation des océans, il expose alors, citation à l'appui, l'essentiel de la thèse biologique de Maillet qu'il compare à Anaximandre : la transformation des êtres aquatiques en animaux terrestres et aériens, dont les hommes. C'est évidemment en fonction de cet aspect du « rêve » du consul (qui suit un chapitre évoquant... le *Rêve de d'Alembert*) que Rostand le retient dans cet ouvrage consacré à l'histoire du transformisme.

Vingt années plus tard, le journaliste Paul Ostoya, dans un autre classique sur le même sujet, reprend la comparaison avec Anaximandre pour conclure sévèrement qu' » un tel livre ne

² Jean Rostand, *L'Évolution des espèces. Histoire des idées transformistes*, Paris, Hachette, 1932, p. 42-46.

Gabriel Gohau

pouvait que distraire à ses dépens »³. Un autre historien de la biologie lui emboîtera le pas peu après. Émile Guyénot, professeur de génétique à Genève, étudie les sciences biologiques des années 1600-1800. Lui aussi est intéressé par la présence de fossiles et l'immersion ancienne des terres (plutôt que par la baisse des eaux). Mais il y voit un mélange « d'idées très saines » et de « propositions plus fantaisistes »⁴. Quant à son transformisme il « reste du domaine de la fable »⁵.

Plus près de nous, un des fondateurs de la théorie synthétique de l'évolution, l'illustre zoologiste Ernst Mayr note que l'ouvrage de Maillet « s'appuyait sur les études géologiques approfondies qu'avait faites l'auteur », et précise que les éléments géologiques développés « sont à de nombreux égards remarquablement en avance sur leur époque et n'ont peut-être pas été suffisamment pris en compte dans l'histoire de la géologie »⁶. En revanche, la transformation des espèces ne lui paraît pas montrer « une véritable conception de l'évolution ». Et lors d'un colloque récent sur Lamarck, tenu à Amiens, dans sa contribution consacrée aux prédécesseurs du zoologiste français, Pietro Omedeo observait que l'auteur de *Telliamed* est un dilettante, dont l'œuvre malgré sa qualité médiocre a joui d'une grande popularité⁷.

Les auteurs précités sont des historiens des sciences biologiques. Et quand ils évoquent la baisse des eaux ou l'extension des terres, c'est pour en venir aux idées transformistes du consul. Mais que disent dans le même temps les historiens de la géologie, qui n'ont pas de raisons d'être séduits par les transformations des êtres ? Dans l'histoire des sciences, dirigée par René Taton,

³ Paul Ostoya, *Les théories de l'évolution*, Paris, Payot, 1951, p. 38.

⁴ Emile Guyénot, *Les Sciences de la vie aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1957, p. 353.

⁵ *Ibid.*, p. 388.

⁶ Ernst Mayr, *Histoire de la biologie, Diversité, évolution et hérédité*, trad. M. Blanc, Paris, Fayard, 1989, p. 429.

⁷ Pietro Omedeo, « Le transformisme au XVIII^e siècle », *Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829)*, sous la direction de Goulven Laurent, Paris, CTHS, 1997, p. 471-482.

CORPUS, revue de philosophie

où Jean Rostand, dans la partie zoologique, qualifie son transformisme de « fabuleux », Raymond Furon dans les pages sur la géologie est attentif à sa négation du Déluge et au retrait des eaux⁸.

Les ouvrages récents font une part convenable aux thèses de Benoît de Maillet, tant celui de François Ellenberger⁹ que celui de l'auteur de ces lignes¹⁰. Mais ils sont précédés, en langue anglaise, par le bel article d'Albert Carozzi, qui a mis Maillet en évidence chez les géologues¹¹. Le titre de l'article montre assez que l'accent est mis sur la formation des montagnes sous-marines et la diminution des eaux.

De l'époque antérieure, on peut retenir, dans la collection *Que sais-je ?*, la petite *Histoire de la géologie* d'André Cailleux, tout en s'étonnant que l'auteur, pourtant très cultivé, ne retienne, comme les historiens de la biologie, que la transformation des espèces marines en espèces terrestres¹². En revanche, à peu près au même moment, un autre géologue, Franck Bourdier, dans un article sur la paléontologie évolutive avant Darwin présente assez bien l'ensemble du *Telliamed*, en associant les considérations sédimentologiques et les transformations zoologiques qui aboutissent notamment à notre espèce en passant par « la race des hommes à appendice caudal dont il subsiste encore ça et là quelques individus en Europe, remarquables par le développement de leur pilosité, leur odeur forte, leur puissance muscu-

⁸ Raymond Furon « Les sciences de la Terre », *Histoire générale des sciences*, sous la direction de René Taton, t II, La Science moderne, Paris, PUF, 1958, p. 579 et 666.

⁹ François Ellenberger, *Histoire de la Géologie*, Paris, Lavoisier, Tech et Doc., 2 vol., 1988-1994,

¹⁰ Gabriel Gohau, *Histoire de la géologie*, Paris, La découverte, 1987.

¹¹ Albert Carozzi « De Maillet's Telliamed (1748) : an Ultra-Neptunian Theory of the Earth », *Toward a History of Geology*, sous la direction de Cecil J. Schneer, Cambridge (USA) et Londres, MIT Press, 1969

¹² André Cailleux, *Histoire de la géologie*, Paris, PUF, 1961, p. 69.

Gabriel Gohau

laire et génésique »¹³. Visiblement l'auteur qui nous dit avoir réuni une bonne documentation sur Maillet, dont il souligne la « scandaleuse audace », prend plaisir à exposer les aspects les plus extravagants, que bien d'autres ont qualifié de fabuleux, pour ne pas dire farfelus, de la thèse du « hobereau d'origine lorraine ».

Louis de Launay, dans la partie historique de son ouvrage¹⁴ sur *La science géologique*, paru en 1922, ne citant pas Maillet, il faut remonter au XIX^e siècle pour trouver des allusions antérieures à cet auteur. En 1884, le zoologiste évolutionniste Edmond Perrier reconnaît trois idées à Maillet : la reconnaissance de la nature organique des fossiles, la capacité des êtres vivants à se transformer sous l'action du milieu et celle de transmettre leurs modifications à leur descendance (soit donc dans notre vocabulaire l'hérédité des caractères acquis, une thèse que l'auteur défend, par ailleurs, en sa qualité de néo-lamarckien de la fin du siècle)¹⁵. Mais rien sur la baisse des eaux.

Reste un auteur, qui marquera le terme de notre remontée, il s'agit de l'illustre Georges Cuvier. En introduisant le « Discours préliminaire » de ses *Recherches sur les Ossements fossiles de quadrupèdes* (1812) qu'il rééditera en édition séparée en 1825, l'auteur expose les anciens systèmes des géologistes (sic). Notre consul est ainsi présenté :

« Demaillet couvrit le globe entier d'eau pendant des milliers d'années ; il fit retirer les eaux graduellement ; tous les animaux terrestres avaient d'abord été marins ; l'homme lui-même avait commencé par être poisson ; et l'auteur assure qu'il

¹³ Franck Bourdier « Quelques aperçus sur la paléontologie évolutive avant Darwin », in *Bulletin société géologique de France*, (série 7), t. I, 1959, p.882-896.

¹⁴ Louis de Launay, *La Science géologique, ses problèmes, ses méthodes, ses résultats, son histoire*, Paris, A. Colin, 1922.

¹⁵ Edmond Perrier, *La Philosophie zoologique avant Darwin*, Paris, Félix Alcan, 1884, p. 48-49.

CORPUS, revue de philosophie

n'est pas rare de rencontrer dans l'Océan des poissons qui ne sont encore devenus hommes qu'à moitié, mais dont la race le deviendra tout-à-fait quelque jour »¹⁶.

En revanche, Charles Lyell, qui commence ses *Principes de Géologie* par des chapitres sur l'histoire de la géologie n'en dit mot¹⁷. Mais, et nous terminerons cette revue par lui, Jean-Claude Delamétherie, qui professa et publia des leçons de géologie, au titre de suppléant de Cuvier, dans sa chaire d'histoire naturelle du Collège de France, est le seul auteur ancien rencontré qui ait exclusivement présenté la thèse géologique de Benoît de Maillet, négligeant toute référence à ses hommes-poissons¹⁸. Preuve que dès le début du XIX^e siècle il était possible de voir la nouveauté des idées géologiques de l'auteur sans avoir besoin d'y associer ses extravagances pseudo-transformistes.

Maillet : la diminution de la mer

Le problème de la variation du niveau des mers est l'un de ceux qui ont beaucoup retenu l'attention des savants qu'on ne nomme pas encore géologues, au cours du XVIII^e siècle. Nous savons que le *Tellamed* parut en 1748, au moment où Buffon (1707-1788) va publier le premier volume de son *Histoire naturelle*, sur la théorie de la Terre (second discours sur l'Histoire et la théorie de la terre, suivi des preuves, 1749). Dans l'article VIII des Preuves, le célèbre intendant du Jardin du Roi s'interrogera sur les coquilles et les autres productions de la mer qu'on trouve dans l'intérieur des terres. Peu avant, Celsius (1701-1744) et Linné (1707-1778) se sont préoccupés du retrait des eaux qu'ils ont tenté de mesurer. Deux aspects en quelque sorte du problème sont formulés : recherches des traces d'une ancienne

¹⁶ Georges Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, Paris, Dufour et d'Ocagne, 1825, p.46.

¹⁷ Charles Lyell, *Principles of Geology*, Londres, John Murray, 3 vol., 1830-1833.

¹⁸ Jean-Claude Delamétherie, *Leçons de géologie, données au Collège de France*, Paris, Courcier, 1816, t. III, p. 203-205.

Gabriel Gohau

invasion des continents par les océans et recueil des témoignages et observations sur la baisse des rivages. Histoire naturelle et histoire humaine sont associées dans cette recherche. Dualité des disciplines, encore qu'elles se confondent alors plus ou moins. Dans un excellent livre sur la géologie aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'historienne américaine Rhoda Rappaport parle, pour l'époque, du temps où les géologues étaient historiens¹⁹. Réduite aux quelques milliers d'années de la Bible, la Terre calque son histoire sur celle des civilisations humaines, celles des Égyptiens, comme des peuples du Moyen Orient, ou de Chine, avant qu'on ne se préoccupe des Américains.

La présence des restes organiques sur les continents est une préoccupation ancienne. Attribuée au Déluge par des auteurs variés, depuis le haut moyen âge, elle se laïcise avec quelques pionniers : on sait le rôle de Léonard de Vinci, de Cardan ou de Palissy. Au XVII^e siècle, Nicolas Sténon (1638-1686) qu'on tient aujourd'hui pour le véritable fondateur de la géologie dans son *Prodromus* (1669) associe la présence des fossiles au dépôt de ce qu'il est le premier à nommer des *strata*. Un pas décisif s'y ajoute quand l'expédition envoyée par l'Académie des sciences de Paris au Pérou, en 1735, découvre dans les Andes des fossiles à des altitudes dépassant 1500 ou 2000 toises.

Nous ne discuterons pas de la date précise d'écriture de *Telliamed*. Cette question sort de notre compétence. Mais nous savons qu'elle se situe autour de 1720. Elle se place donc en avant des principales discussions de l'époque. Or que dit Maillet ?

Sa thèse sur la diminution de la mer repose sur trois ordres d'observations :

- l'abaissement des rivages,
- la présence de coquilles sur les montagnes, à l'exception des plus élevées,
- la similitude des dépôts sous-marins avec ceux qu'on trouve dans les montagnes.

¹⁹ Rhoda Rappaport *When geologists were historians*, Ithaca, Londres, Cornell U P, 1997.

CORPUS, revue de philosophie

Comme l'explique le prétendu philosophe indien à son interlocuteur, son Ayeul aurait remarqué, à proximité de sa maison, « un rocher dur, et d'une figure parfaitement horisontale à la mer », que celle-ci couvrait de ses eaux, et qui plus tard, soit « 22 ans avant sa mort (...) parut à sec ». Les observations qu'il entreprit lui montrèrent qu'« on ne trouvoit aucune différence entre les lieux éloignés de la mer et ceux qui en étoient voisins, ou qu'elle baignoit même encore ; qu'ils étoient d'un même aspect, et qu'on y rencontroit, comme dans ces derniers, des coquillages de mer colés et insérés à leur superficie »²⁰.

Pour reconnaître la disposition des terrains sous-aquatiques, il fit appel à d'habiles plongeurs. Puis il fit construire une lanterne aquatique de sept à huit pieds de hauteur afin de plonger à plus grande profondeur pour y voir le fond. Ensuite, il visita les terrains des montagnes, d'abord proches de sa maison, et les sommets des hautes montagnes, afin de présenter son système. Et puisque l'action, dit l'auteur, se passe au Caire en 1715 et 1716, il découvre « à deux ou trois journées du Nil du côté de la Lybie (...) plusieurs ruines de Villes considérables » alignées du Nord au Sud, ensevelies sous les sables du désert, et qui sont les anciens ports de mer successifs de l'Egypte²¹.

Les conséquences qu'il en tire sur l'existence de deux sortes de montagnes, les unes primitives, les autres de formation plus récente, sortent du cadre de la présente étude. De même évidemment que la future montée des eaux, quand la Terre aura traversé une zone humide et qu'elle se sera réhydratée, de façon à construire une histoire cyclique de notre planète²². Retenons simplement que ce mécanisme répétitif se retrouvera chez Buffon mais que Linné ne semble pas l'adopter.

Avant de passer à ces deux auteurs et à quelques uns de leurs contemporains, disons un mot de la vitesse de la dimi-

²⁰ Benoît de Maillet, *Telliamed*, *loc. cit.*, 1984, p. 52-53.

²¹ *Ibid.*, p. 118-9.

²² Gabriel Gohau, *Les sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la géologie*, Paris, A. Michel, 1990, p.161-164.

Gabriel Gohau

nution des eaux dans le système du consul. C'est dans sa troisième journée qu'il essaie une « estimation de cette diminution ». Elle est difficile, « Cependant eu égard à la diminution qu'on remarque aux puits pratiqués par mon Aieul il y a soixante et quinze ans, qui est aujourd'hui environ de deux pouces, on peut estimer celle qui se fait à présent dans l'espace d'un siècle environ à trois pouces, et pour un millier d'années à trois pieds ». Quoique « par d'autres reconnoissances la diminution de la mer paroit se précipiter d'avantage [...] », cette lenteur relative explique selon l'auteur « que la diminution des eaux de la mer et la véritable origine de notre globe ayent été ignorées jusqu'à ce jour de presque tout le genre humain, malgré tout ce qui lui en parle dans la nature »²³.

Reste que ces chiffres sont considérables si l'on admet, avec l'auteur, que la mer recouvrait à l'origine (une origine relative au cycle dans lequel nous vivons comme on a dit plus haut) les plus hautes montagnes, et les dépassait. A raison, donc, de moins d'un mètre par millénaire, il faut des millions d'années pour obtenir cet abaissement de plusieurs kilomètres. D'ailleurs Maillet estime que « la terre étoit habitée par les hommes il y a près de cinq cens mille ans, et peut-être plus »²⁴.

Linné et la mer Baltique

Carl Linné est évidemment connu des historiens pour son œuvre de classificateur. On lui doit le fameux *Systema Naturae* (Système de la nature, 1735) qui connut jusqu'après la mort de l'auteur de multiples rééditions. On sait également que dans ses diverses œuvres il soutient une thèse à la fois créationniste et fixiste. Nous la prendrons dans un célèbre Discours sur l'accroissement de la terre habitable (publié à Leyde en 1744 et réédité au tome II des *Amoenitates Academicæ* (Aménités académiques). « La saine raison semble démontrer avec une grande clarté qu'au commencement, il y a eu création d'un seul individu pour les

²³ Benoît de Maillet, *Telliamed*, op. cit., 1984, p. 159-161.

²⁴ *Ibid.*, 1984, p. 196.

CORPUS, revue de philosophie

Hermaphrodites et d'un seul couple pour le reste des vivants ». En effet, explique-t-il, dans une lignée, à chaque génération sont créés plus d'individus que « dans l'échelon ascendant le plus proche ». Et il en va ainsi « jusqu'à ce qu'enfin la pensée s'arrête à un seul couple ou à un seul individu ». Lors de la création, le continent ne pouvait être aussi vaste qu'aujourd'hui puisqu'il aurait été impossible à Adam « de découvrir chacun des animaux »²⁵.

Ce discours est composé de 100 paragraphes, et c'est là que les historiens de la géologie trouvent un exposé de preuves du recul de la mer, dont nous retiendrons ce qui suit. Puisque le continent originel était moins vaste, notre classificateur peut proclamer : « j'ai la ferme conviction de ne pas m'éloigner beaucoup de la vérité si je dis que la totalité de la *Terre Ferme, dans l'enfance du monde a été submergée par les eaux* et recouverte par le vaste Océan, sauf une seule île dans cette mer immense. C'est sur cette île qu'ont habité tous les animaux, dans de favorables conditions et qu'y ont germé, dans l'abondance, les végétaux »²⁶. Et c'est ici, bien sûr que les historiens de la géologie rejoignent ceux de la biologie.

Les ports de Bothnie orientale et occidentale [Pitea, Lulea, au fond du golfe de Bothnie] ne reçoivent plus les navires à cause du sable et de la terre qui s'y sont déposés. Au Gotland [île de la mer Baltique], face à Hoburg le continent augmente de 2 à 3 toises par an. Dans le même Gotland, d'énormes rochers « ont été détachés par la force de l'eau »²⁷. Les hautes montagnes, près de Bohus [au nord de Goteborg], de Rättvik et Dalarna [en Dalécarlie], contiennent des coquilles de bivalves et d'Orthocératides. Le recul de la mer en Bothnie est de 4 doigts et 5 lignes en dix ans, soit

²⁵ Carl Linné *Oratio de Telluris habitabilis incremento (habita cum Johannem Westmannum Medicinae Doctorem in Academia Regia Upsaliensi anni MDCCXLIII Aprilis renunciaret). Et Andrae Celsii Oratio de mutationibus generalioribus, quae in superficie corporum caelestium contingunt*. Leyde, 1744, in C. Linné, *L'équilibre de la nature*, trad. Bernard Jasmin, introd. et notes Camille Limoges, Paris, Vrin, 1972.

²⁶ *Ibid.*, par. 16, p. 31.

²⁷ *Ibid.*, par. 28-30, p. 33-34.

Gabriel Gohau

4 pieds et 5 doigts par siècle²⁸. Il se réfère à son ami Celsius (les amis se connaissent de longue date puisque le jeune Linné est pris en charge au cours de ses études par Olof Celsius, père d'Anders), mort cette même année, dont nous reparlerons. Malencontreusement, Linné calcule que cela correspond à 2700 pieds en 6000 ans, âge qu'il semble attribuer au Monde (dans les *Amoenitates* il rectifie en 240 pieds). Mais il précise que « celui qui attribue ces choses au Déluge (...) est assurément un étranger dans la connaissance de la nature ». Il ajoute plus loin que le Paradis, situé sous l'Équateur, est orné d'un mont élevé contenant tous les climats, donc celui convenant à chacune des espèces²⁹.

Commentons. Nous savons que le mouvement (relatif) des côtes de Scandinavie est réel, quoiqu'il s'agisse d'une élévation de la terre, non l'inverse (phénomène dit d'isostasie), et qu'il soit plus faible que décrit (quelques centimètres par an). Mais l'historien n'a pas à juger de l'exactitude des théories anciennes. Par ailleurs l'essentiel de l'argumentaire rejoint celui de Maillet. Le naturaliste a observé des variations au niveau du rivage, dans les ports de Bothnie et de Gotland. Il y ajoute des coquilles marines en Dalécarlie, région intérieure de Suède, où l'on fait aujourd'hui du ski alpin, mais qui ne dépasse pas quelques centaines de mètres d'altitude. Les hautes montagnes recensées restent modestes.

C'est l'existence supposée d'une montagne équatoriale qui peut surprendre le lecteur moderne. Mais l'orographie de l'époque est incertaine sur les régions méridionales. Buffon croit aussi, dans sa *Théorie de la Terre*, comme plus tard dans ses *Epoques de la Nature*, que la chaîne des cordillères (Andes) et celle d'Afrique ont leur point sommital au niveau équatorial : Pérou, à plus de 3000 toises, d'un côté, Atlas et prétendus monts de la Lune, de l'autre³⁰. L'idée d'un bombement équatorial de la sphère terrestre est, à l'époque, soutenue par Nicolas Boulanger (1722-

²⁸ *Ibid.*, par 33-34.

²⁹ *Ibid.*, p. 45-46, p. 37.

³⁰ Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière*, t. I, Paris, Imprimerie royale, 1749, p. 232.

CORPUS, revue de philosophie

1759) et sera d'ailleurs reprise plus tard par Lamarck³¹. Enfin, on ignore la chaîne de l'Himalaya : on soupçonnera son existence dans les années 1770 et ce sont les voyageurs des années 1810 qui lui attribueront plus de 8000 m. Elle n'est d'ailleurs pas si loin de l'Equateur ! Reste que les observations de Linné se situent dans des régions de collines, et que son opportune erreur de calcul lui procurait une montagne un peu plus décente.

Les coquilles de Buffon

Passons à ce que dit Buffon, dans le même temps. Dans l'article VIII des preuves de la Théorie de la Terre, tome 1 (1749) de *l'Histoire naturelle*, intitulé « sur les coquilles et autres productions de la mer qu'on trouve dans l'intérieur de la terre », il estime que « c'est en considérant cette multitude innombrable de coquilles et d'autres productions marines, [formant des collines entières]qu'on ne peut pas douter que notre terre n'ait été, pendant un très longtemps, un fond de mer peuplé d'autant de coquillages que l'est actuellement l'Océan »³². Ce ne peuvent être des coquilles jetées à la porte, car on les trouve par provinces, par montagnes, en épaisseurs de 50 à 60 pieds. Il cite à l'appui le mémoire publié par Réaumur en 1720 à l'Académie royale des sciences sur les faluns de Touraine : 130.600.000 toises cubiques de coquilles à 36 lieues de la mer, sur 9 lieues carrées de surface. Leur position horizontale attestant de leur dépôt successif. Il ajoute des observations sur les villes d'Amsterdam (profondeur de 100 pieds), de Marly (75 pieds), dans les Pyrénées et les Alpes (jusqu'à 1000 pieds) au Mont Cenis, au Tyrol, au Portugal et jusqu'en Chine³³.

Certes, des observateurs ont fait état d'observations risibles, l'un, Tancred Robinson [médecin-naturaliste, v. 1660-1748], de coquilles dispersées par l'armée, l'autre, La Loubère [diplomate, 1642-1729], de transport par des singes dans les montagnes du

³¹ G. Gohau, *Les sciences...*, *op. cit.*, 1990, p. 204-207, 277-279.

³² Buffon, *Histoire naturelle...*, *op. cit.*, 1749, p. 265-266.

³³ *Ibid.*, p. 278-280

Gabriel Gohau

Cap. Mais il s'insurge surtout contre une certaine lettre italienne prétendant que les coquilles ont été abandonnées par des pèlerins venus de Syrie. Il s'agit en fait de la fameuse « Dissertation adressée à l'académie de Bologne » par Voltaire, mais dont le nom n'apparaît pas, que Buffon brocarde en ignorant la notoriété de son adversaire³⁴. Il s'en excusera dans ses Additions en 1778 (tome V des Suppléments). Mais l'affaire est assez connue pour qu'on n'y insiste pas plus.

L'auteur poursuit en notant qu'en France on trouve des coquilles étrangères à nos côtes : cornes d'Ammon [ammonites], pierres lenticulaires [nummulites], pierres judaïques [oursins]. Il cite aussi des plantes étrangères à nos régions (d'Indes orientales ou d'Amérique) recueillies à Saint Chaumont [Saint-Chamond] par Antoine de Jussieu (mémoire Acad. Sci. 1718)³⁵. Et comme Linné il exclut l'origine diluviale : dans cette hypothèse, les coquilles devraient être seulement en surface et contenir aussi des formes terrestres.

Commentons aussi. Buffon se préoccupe exclusivement des restes organiques inclus dans la masse des continents. C'est une observation à laquelle Linné ne s'attachera guère. Elle n'est cependant pas nouvelle. Les historiens attribuent la première découverte des fossiles à Xanthus le Lydien au V^e siècle avant notre ère. Deux penseurs, selon Pierre Duhem, symbolisent les archétypes des explications ; Straton de Lampsaque, successeur médiat d'Aristote à la tête du Lycée, estimait que les eaux avaient baissé en Méditerranée par suite de la rupture de sa fermeture, à Gibraltar, du fait que ses eaux étaient primitivement plus élevées que celles de l'Atlantique. Strabon, le géographe du I^{er} siècle, au contraire, pensait que des tsunamis liés aux séismes envahissaient les rivages³⁶. La première hypothèse, dite du séjour de

³⁴ *Ibid.*, p.281.

³⁵ *Ibid.*, p. 305-306.

³⁶ Pierre Duhem, *Le système du monde. Histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, t. IX, Paris, Hermann, 1958, p. 252. Également, *id.*, *Etudes sur Léonard de Vinci. Ceux qu'il a lus, ceux qui l'ont lu*, Paris,

CORPUS, revue de philosophie

l'ancienne mer se retrouve jusqu'à Sténon et au-delà. La seconde, celle de grandes vagues se retrouve encore après Buffon chez Dolomieu (1750-1801).

Buffon serait dans la tradition de Straton, mais il accentue considérablement la hauteur de la mer ancienne en évoquant Alpes ou Pyrénées. Il croit cependant sur la foi de La Condamine qu'il n'existe pas de fossiles au Pérou, quoiqu'il s'en étonne, supposant qu'il ne s'agit que des sommets granitiques, non fossilifères³⁷. En 1778, dans ses additions, il fait état des observations d'Antonio de Ulloa (1716-1795), officier espagnol ayant participé à l'expédition de Godin, Bouguer et La Condamine, et qui a vu au Pérou des coquilles à 2000 toises. Et il ajoute des observations au Mont Pilate et en Cerdagne, à la hauteur du Canigou³⁸.

Ajoutons, mais on s'y attendait, que Buffon, comme Linné, exclut l'explication par le Déluge. Mais les mouvements qu'impliquent les observations qu'il relate supposent une élévation ancienne de la mer d'une tout autre ampleur que celle de la Scandinavie que le XIX^e siècle attribuera à un réajustement isostatique du continent libéré des glaces quaternaires.

Cependant, à côté de ces deux auteurs, bien d'autres protagonistes participent au débat sur les mouvements de la mer... et de la terre, qu'il nous reste à présenter.

Descente ou montée des eaux ?

Le volume X de l'*Encyclopédie* contient un article « mer » où se trouvent résumées les études de Celsius, dont le nom est aujourd'hui connu pour son échelle thermométrique, mais qui a laissé, outre le souvenir de l'expédition de Maupertuis en Lapponie pour mesurer un arc de méridien en haute latitude, qu'il accompagna, ses mesures multiples pour attester et évaluer la baisse

Hermann, 3 volumes, 1906-1913, réédition Archives contemporaines, 1984, t. II, p. 298.

³⁷ Buffon, *Histoire naturelle...op. cit.*, 1749, p. 294 sq.

³⁸ Buffon, *Suppléments à l'histoire naturelle*, t. V, Paris, Imprimerie nationale, 1778, p.285-300.

Gabriel Gohau

du niveau marin dans la mer Baltique et le golfe de Bothnie. « Il s'appuie du témoignage d'un grand nombre de pilotes et de pêcheurs avancés en âge, qui attestent avoir trouvé dans leur jeunesse beaucoup plus d'eau (...) Après avoir fait l'énumération de toutes ces preuves, M. Celsius tente de déterminer de combien les eaux de la mer baissent en un tems donné ». De l'observation de quelques cas, il parvient à l'estimation « que l'eau de la mer baisse en un an de 4 1/2 lignes, en 18 ans de 4 pouces et 5 lignes, en cent ans de 4 piés 5 pouces, en 500 ans de 22 piés, en mille ans de 45 piés géométriques, &c.³⁹ »

Pour confirmer ses résultats, « à sa priere, M.Rudman, son ami, fit tracer en 1731 une ligne horizontale sur une roche (...) qui se trouve à la partie septentrionale de l'île de Loeffgrund, à deux milles au nord-est de Gesle ».

Des observations anciennes avaient déjà soulevé quelque émoi dans la population. En 1491 le port d'Östhammar, en Suède dut être abandonné car il était devenu inaccessible aux bateaux de pêche. Et en 1621, la même aventure se produisit en Finlande. Mais de là à croire, comme Celsius, que la Suède fut une île dans un récent passé, il existe évidemment une marge. Le physicien avait cependant pour lui l'autorité des anciens géographes qui affirmaient, nous dit-il son origine insulaire. Le rattachement au continent s'était, disait-il, produit entre Plin et le IX^e siècle.

Un débat sur la question a lieu en 1747 à Riksdag, au moment où Dalin, l'auteur d'une *Histoire de la Suède*, vérifie la diminution de l'eau en consultant la trace faite en 1731 par Celsius. Johan Browallius, évêque d'Abo, en Finlande, est un ferme opposant à la diminution : l'insularité passée de la Suède heurte le sentiment national et, de plus, est incompatible avec la Bible. L'idée d'une décroissance de l'eau est, pour lui, une

³⁹ D J (Chevalier de Jaucourt), article « mer », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, sous la direction de D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert. Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 17 vol., 1751-1765, t. X, 1765, p. 358-364.

CORPUS, revue de philosophie

hérésie. Il le dit dans un texte sur « la prétendue diminution de l'eau et de l'augmentation de la terre ». Son texte, republié dans des *Mélanges d'histoire naturelle* a un intérêt épistémologique car on y trouve cette sentence que reprendra Dolomieu peu après : « Quand même cent observations prouveroient pour cette hypothèse une seule qui la contrediroit les rendroit toutes de nulle valeur »⁴⁰. C'est le fameux argument du *modus tollens* cher à Karl Popper⁴¹.

Et précisément, des exemples contraires aux preuves de Celsius et de Linné existent. Près d'Abo, en effet, des arbres de plusieurs centaines d'années d'âge se trouvent à 4 pieds au-dessus de la mer. Celle-ci n'était donc pas plus élevée aux siècles précédents. De même il existe une île, près de Copenhague (île Saltholm) très basse qui présentait le même état en 1280, ainsi que le rapportera plus tard Lyell⁴².

En 1765, Bengt Ferner fait la synthèse des divers arguments et conclut, avec Ephraim Otto Runeberg au soulèvement de la terre. C'est la solution actuelle. Son adoption définitive est l'œuvre de Léopold de Buch (1774-1853) qui visita la région en 1806-1808. La mer n'a pu s'abaisser « l'équilibre des eaux s'y oppose absolument ». Au contraire « la Suède entière s'élève lentement »⁴³. Charles Lyell (1797-1875) la refuse dans la première édition de ses *Principes de Géologie*, mais lorsqu'il visite la région en 1834 il se laisse convaincre du lent mouvement de

⁴⁰ Johann Browallius, « examen historique et physique de la prétendue diminution de l'eau et de l'augmentation de la terre, où cette hypothèse, son origine sont examinées mûrement & dans toutes leurs circonstances », in Alléon Dulac, *Mélanges d'histoire naturelle*, 6 vol., Lyon, Duplain, 1765, t. IV, p. 94-184.

⁴¹ Gabriel Gohau, « Karl Popper et la naissance de la géologie », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1984, p. 505-514.

⁴² Charles Lyell, *Principes de Géologie, ou illustrations de cette science empruntées aux changements modernes que cette terre et ses habitants ont subis*, trad. Tullien Meulien, 4 vol. Lyon, Langlois et Leclercq, 1843-1848, t. III, chap. IX, p. 436sq.

⁴³ G. Gohau, *Les Sciences...op. cit.*, 1990, p. 274.

Gabriel Gohau

soulèvement du continent. La thèse de la surrection des montagnes, dont le mécanisme n'est qu'indirectement joint, prendra corps à cette époque. Elle est toutefois précédée, au XVIII^e siècle par la théorie de Lazzaro Moro (1687-1764) qui, dès 1740, trouve plus raisonnable d'expliquer les fossiles des continents par le soulèvement des terres que par l'abaissement considérable des mers (qu'il réduit à 175 toises). Et par la théorie cyclique de James Hutton (1726-1797), dont l'étude sortirait du cadre de ce travail⁴⁴.

Un argument jouera un rôle décisif qui nous ramène à Linné. En effet, à partir de 1745, après la mort de son ami Celsius, il apporte un élément nouveau d'observation, élément topographique de grande valeur, qu'il interprète comme une étape dans la diminution des eaux mais qui au siècle suivant devient un argument décisif en faveur du soulèvement : l'existence de terrasses sur la côte de l'île de Gothland (Ellenberger, Bogdanov et Malova)⁴⁵. En effet, en 1845, Bravais cristallographe et marin français montrera que ces terrasses ne sont pas horizontales, ce qui aurait dû être le cas si elles marquaient un stade d'abaissement de la mer. Leur forme arquée est au contraire conforme à un bombement du continent. La question est définitivement réglée.

Reste que si c'est le continent qui se soulève, cela ne concerne que la région. Browallius n'avait pas tort de faire valoir la réfutation par la preuve négative. La baisse des eaux ne peut être qu'uniforme sur toute la Terre. Une observation contraire est donc décisive. La montée du continent est en revanche compatible avec des mouvements inverses en d'autres pays. (La thèse est moins réfutable que celle qui impute le mouvement à la mer, dirait un épistémologue poppérien.) D'ailleurs, comme le note Lyell, si la Suède se soulève, la région de Copenhague reste

⁴⁴ *Ibid. passim.*

⁴⁵ François Ellenberger, *Histoire... op. cit.*, 1988-1994, t. 2. Également V. Bogdanov et T. Malova « formation of observations for study of the Baltic Sea level secular changes », *Museum of the world Ocean*, 2002.
www.vitaz.ru/congress/en/thesis/114html

CORPUS, revue de philosophie

stable ; d'où les observations contradictoires. Des mouvements d'abaissement des terres, ou de montées apparentes de la mer existent et sont observés, dès ce milieu du XVIII^e siècle, en d'autres régions.

Ainsi Buffon, avant de rendre compte des coquilles trouvées sur les continents, fait état, dans l'article précédent (article VII) des preuves, à propos des productions de lits de terre, d'une ancienne jonction de l'Angleterre et de la France qui traduit donc une montée des eaux⁴⁶. Dans l'article XIX, il évoque les changements de terres en mers et de mers en terre. Ceylan et l'Inde furent également jointes. Et l'auteur parle des déluges relatés par Eusèbe. Ce qui justifie la vision cyclique exprimée dans les dernières phrases du Second discours (qui précède les Preuves) :

Ce sont donc les eaux rassemblées dans la vaste étendue des mers qui, par le mouvement continu du flux et du reflux, ont produit les montagnes, les vallées et les autres inégalités de la terre (...) et ce sont les eaux du ciel qui peu à peu détruisent l'ouvrage de la mer, qui rabaissant continuellement la hauteur des montagnes (...), et qui, ramenant tout au niveau, rendront un jour cette terre à la mer, qui s'en emparera successivement, en laissant à découvert de nouveaux continents.⁴⁷

Les additions de 1778 corrigent un peu cette vue du cycle. Buffon sera plus sensible à la baisse de la Baltique : quelques physiciens ont prétendu, dit-il, qu'elle sera à sec dans 4000 ans. Et il voit pareillement les eaux baisser à Dunkerque ou en Saintonge.

Mais la montée des eaux a ses arguments fétiches. On cite la cathédrale de Ravenne, réparée en 1731, où l'on découvre un sol à un pied sous le niveau de la mer⁴⁸. Et puis il y a le fameux temple de Sérapis. Charles Lyell en publiera le croquis en frontis-

⁴⁶ Buffon, *Histoire naturelle... op. cit.*, 1749, p. 253.

⁴⁷ *Ibid.*, p.124.

⁴⁸ John Playfair, *Explication de Playfair sur la théorie de la terre par Hutton.* ; trad. C. A. Basset, Paris, Bossange et Masson, 1815, p. 357.

Gabriel Gohau

pice de ses *Principes de Géologie*⁴⁹. La base des colonnes baigne dans la mer, preuve que celle-ci a monté depuis la construction. Mieux, des traces de pholades (mollusques marins creusant la pierre) sont visibles sur les fûts jusqu'à mi-hauteur. L'eau qui était montée est donc ensuite redescendue.

Un dernier point doit être évoqué : quelle peut être la cause de ces mouvements. La diminution de la mer s'explique aisément par l'évaporation. C'est la solution que retient Maillet. Mais on peut aussi penser à des cavernes souterraines dans lesquelles s'engouffrent les eaux. Leibniz dans sa *Protogée* y avait recours, Buffon s'y réfère à son tour, tous deux imaginant un globe initialement igné qui abrite des bulles géantes creusées lors de la solidification. Et puis reste la curieuse transformation d'eau en terre, dans le langage de la chimie ancienne. En archétype, l'expérience du saule de van Helmont, l'alchimiste belge. Un arbre pousse quoi qu'on ne le nourrisse que d'eau pure sans pratiquement tirer de matière du sol. C'est donc l'eau qui fournit le bois et autres matières de la plante, conclura-t-on tant qu'on ignorera l'absorption du gaz carbonique de l'air. L'expérience fut répétée par Boyle, une autorité indiscutable en matière de chimie au XVII^e siècle.

Conclusion

L'époque que nous avons étudiée, qui encadre le milieu du XVIII^e siècle, concentre son attention sur la diminution des eaux. Sans doute est-ce normal pour des auteurs qui découvrent des traces de vie, le plus souvent aquatique jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, objets des explorations, aussi bien dans les Andes que, plus tard, dans l'Oural, les Alpes ou les Pyrénées. Certes, l'observation des rivages ne confirme que partiellement la thèse dominante. Mais les mouvements des côtes de la Scandinavie jouent un rôle prédominant qui masque les observations de montée de la mer.

⁴⁹ C. Lyell, *Principes... op. cit.*, 1830-1833, t I.

CORPUS, revue de philosophie

Il manque aussi un moteur au soulèvement possible des continents. Le volcanisme paraît seul capable de produire des reliefs, et il reste plus ou moins local. Le plutonisme, conception qui prendra au siècle suivant le relais des idées neptuniennes (attribuant toutes les roches au dépôt marin) ne doit son essor, comme on a dit, d'un mot, qu'à la théorie de James Hutton dans les années 1780-1790. Il y faudra le secours de l'image de la force motrice de la machine à vapeur, et de la chaleur interne du globe.

Néanmoins, puisque le *Telliamed* nous a servi de point d'ancrage, retenons que Benoît de Maillet conçoit une alternance de déshydratation et de réhydratation de la terre, par un mécanisme simple de passage du globe dans des zones sèches et humides du système solaire, sans le secours de forces intérieures⁵⁰. Dans cette mesure, s'il est isolé à son époque, il n'est pas sans lien avec les auteurs qui suivront.

Gabriel GOHAU
REHSEIS-UMR 7596

⁵⁰ Benoît de Maillet, *Telliamed*, *op. cit.*, 1984, p. 227 sq.

COSMOLOGIE ET THÉORIE DE LA TERRE CHEZ BENOÎT DE MAILLET : RÉFLEXIONS SUR L'IMAGINAIRE SCIENTIFIQUE DE TELLIAMED

L'œuvre de Benoît de Maillet ne peut plus être considérée comme secondaire dans la production intellectuelle du XVIII^e siècle. Les importantes recherches qui lui ont été consacrées, auxquelles vient s'ajouter ce numéro de *Corpus*, confirment la répercussion multiple des idées développées dans le désormais célèbre *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*¹. En premier lieu, l'influence de Maillet dans la pensée des Lumières est clairement prouvée : ses idées connaissent une assez large diffusion parmi les philosophes et les savants, tout d'abord sous forme de

¹ Benoît de Maillet, *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*, (La Haye, Pierre Gosse, 1755), Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1984. Voir Fritz Neubert, *Einleitung in eine kritische Ausgabe von B. de Maillets "Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français"*, Berlin, B. Ebering, 1920 ; Claudine Cohen, *La Genèse de Telliamed. Benoît de Maillet et l'histoire naturelle à l'aube des Lumières*. Thèse de doctorat de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle, 1989, 2 vol. ; Miguel Benítez, « Un nouveau système du monde : *Telliamed* » (série d'articles), dans *La Face cachée des Lumières. Recherches sur les manuscrits philosophiques clandestins de l'âge classique*, Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 213-304 ; Geneviève Artigas-Menant, « *Telliamed* palimpseste. L'Indien, le missionnaire et le scribe », dans Antony McKenna et Alain Mothu, *La Philosophie clandestine à l'Âge classique*, Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 129-142. Voir également mon travail, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e siècle. Le mythe du déluge universel*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 157-166 et 308-310.

CORPUS, revue de philosophie

manuscrit clandestin, puis à travers l'édition de 1748, et surtout à travers celle de 1755, prudemment corrigée par l'abbé Le Mascrier. Dans ce sens, l'œuvre de Maillet constitue l'un des exemples les plus aboutis de la cosmologie matérialiste d'inspiration cartésienne, ainsi que l'une des pièces maîtresses de l'arsenal anti-chrétien dont on connaît l'importance dans le développement de la philosophie des Lumières proprement dite. Dans un deuxième temps, et du point de vue de l'histoire des sciences de la nature, on peut également dire que les rêveries cosmologiques de l'ancien Consul de France au Caire ne sont pas totalement dépourvues d'intérêt : par le rôle que le traité attribue à l'eau dans la formation du globe, le *Telliamed* est considéré comme une importante contribution à l'histoire des sciences de la terre, tout comme il a su trouver une place dans l'histoire des hypothèses transformationnistes en matière de biologie².

Il ne s'agit bien évidemment pas d'inscrire l'œuvre de Benoît de Maillet dans une conception positiviste, qui ne verrait dans le *Telliamed* que « l'annonce » des grandes hypothèses futures, des premières thèses géologiques au darwinisme du siècle suivant. Il est évident que, comme l'a prouvé Miguel Benítez, les « hommes marins » de *Telliamed* n'ont rien à voir avec nos ancêtres tels que les conçoit la théorie évolutionniste³, tant il est vrai que les outils intellectuels de Maillet ne sont pas ceux dont disposera, un siècle plus tard, Charles Darwin ... Or, ce qui pour un lecteur contemporain peut apparaître comme une fantaisie de l'esprit, comme une *fiction*, n'a probablement pas eu ce même statut épistémologique au moment où l'auteur a élaboré sa théorie. Autrement dit, ce que l'œuvre de Benoît de Maillet peut avoir de fictionnel à

² Outre les travaux de Claudine Cohen, voir F. Ellemberger, *Histoire de la Géologie*, Paris, Lavoisier, 1988, tome II, p. 148-155 et Gabriel Gohau, *Les Sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la Géologie*, Paris, Albin Michel, p. 161-164.

³ Miguel Benítez, « Fixisme et évolutionnisme au temps des Lumières : le *Telliamed* de Benoît de Maillet », dans *La Face cachée des Lumières*, op. cit., p. 264-280 ; « Benoît de Maillet et l'origine de la vie dans la mer : conjecture amusante ou hypothèse scientifique », *Ibid.*, p. 290-304.

Maria Susana Seguin

nos yeux, n'apparaît comme tel que par une lecture sous-tendue par une connaissance plus riche de la réalité à laquelle cette théorie fait référence et avec laquelle elle entre en même temps en dissonance. Or, une telle lecture reste, somme toute, essentiellement anachronique, et ce que nous finissons par considérer comme le fruit d'une imagination échauffée peut avoir eu, au moment de la publication de l'œuvre, le statut de l'hypothèse scientifique, au même titre que d'autres théories dont les sciences en devenir ont finalement confirmé ou infirmé la validité.

Cette réflexion peut sans doute s'appliquer à l'ensemble des théories exposées dans l'œuvre de Benoît de Maillet, mais elle vaut essentiellement pour l'hypothèse qui sert de point de départ à l'ensemble de la réflexion de notre auteur, celle de la diminution progressive des eaux de la mer et du lent assèchement de la terre, à partir de laquelle s'élaborent par la suite ses conceptions biologiques, historiques et anthropologiques. En effet, Maillet fonde son hypothèse sur les dernières découvertes astronomiques et tire profit des débats scientifiques de son temps, dont il se montre assez bien informé, pour proposer à son tour quelques explications qui, sans contredire les hypothèses les plus largement acceptées par ses contemporains, infléchissent la réflexion dans le sens de sa propre conception cosmologique. Il serait donc intéressant de replacer la théorie de Benoît de Maillet dans le contexte des connaissances scientifiques de son temps pour voir dans quelle mesure le *Traité de diminution de la mer* constitue, au début du XVIII^e siècle, une véritable hypothèse scientifique, pour laquelle on peut solliciter l'approbation d'une institution officielle comme l'Académie des sciences⁴, et d'éclaircir également à partir de quel moment elle devient, pour le lecteur moderne

⁴ Rappelons que Maillet correspond avec le secrétaire de l'Académie des sciences, Fontenelle, à qui il soumet son traité, et à la demande de qui, si l'on en croit sa correspondance, il développe son hypothèse de l'origine marine de la vie. Voir l'article de Miguel Benítez, « Benoît de Maillet et la littérature clandestine », dans *La Face cachée des Lumières*, *op. cit.*, p. 223-225 ; voir également Geneviève Artigas-Menant, « Une continuation des *Entretiens* : Benoît de Maillet, disciple de Fontenelle », *Corpus* 1990 / 13, « Fontenelle », p. 113-123.

CORPUS, revue de philosophie

mais aussi pour les contemporains de l'auteur, l'invention fantaisiste d'un esprit original, que le secrétaire perpétuel de l'Académie, pourtant avide de nouveautés scientifiques, se gardera toujours de commenter⁵. C'est donc le complexe statut discursif du *Traité de la diminution de la mer*, entre hypothèse scientifique et fiction littéraire, que nous étudierons dans ces pages.

Rappelons brièvement, pour commencer, la théorie de la diminution de la mer qui constitue le fondement de la cosmologie du philosophe indien : notre planète, et tout ce qui s'y trouve (y compris l'homme), ont trouvé naissance au sein de l'eau. Mais, sous l'action du soleil, l'eau qui couvrait originellement la totalité de la terre et qui a façonné son relief s'est progressivement évaporée dans l'espace, et s'est déposée sur d'autres planètes, inscrites à leur tour dans un cycle où alternent des périodes d'inondation et d'assèchement. La théorie géologique du philosophe indien participe donc d'une logique cosmologique, voire cosmogonique, qui ignore la tradition chrétienne : les planètes vivent et meurent, notre univers actuel s'est formé peu à peu, par la seule action de la matière, dans une longue suite de siècles et il disparaîtra pour céder la place à un nouvel ordre céleste, un nouveau cycle à l'intérieur d'une chronologie très étendue, si ce n'est infinie. La Terre n'échappe pas à cette constante universelle, cette lente diminution de la mer, toujours observable, aboutira un jour au dessèchement total de la planète et à son embrasement, puis viendra une nouvelle submersion générale du globe, et ainsi de suite.

⁵ On a beau chercher dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* une quelconque allusion à l'hypothèse de la diminution de la mer. Fontenelle y commente pourtant de très nombreuses théories géologiques compatibles avec celles développées par Maillet, et parfois d'autres systèmes dont la vraisemblance lui semble parfaitement contestable. Voir par exemple les comptes rendus que fait Fontenelle des théories géologiques des frères Johann et Johan-Jakob Schewchzer, *Histoire de l'Académie royale des sciences pour 1710*, p. 21-23.

Maria Susana Seguin

Dans son ensemble, le *Telliamed* s'inscrit dans la lignée des grands systèmes qui entendent expliquer l'origine de la terre par une série de phénomènes physiques, comme l'avait fait Descartes dans la quatrième partie des *Principia philosophiæ*, et dont les plus célèbres sont sans aucun doute les grandes « théories de la terre » des savants anglais Thomas Burnet, John Woodward et William Whiston, qui font de l'eau l'agent principal de formation de la surface terrestre, et du Déluge universel le moment clé de l'histoire géologique⁶. Or, si comme ses prédécesseurs Maillet soutient que la mer a jadis couvert la totalité des terres actuellement émergées, il refuse d'assimiler l'inondation primitive au prétendu Déluge universel décrit par les Écritures, s'écartant de fait totalement du cadre factuel et chronologique de la *Genèse*. D'un point de vue géologique, Maillet refuse l'explication du passé physique de la Terre par le recours à toute forme de catastrophe, fût-ce celle de l'inondation noachique, préférant invoquer l'existence de lois constantes qui régissent l'univers. Ainsi, même s'il conserve la structure systématique des théories de la Terre et le caractère universel des phénomènes décrits, son système n'entend pas réinterpréter le récit de la Bible, ni doubler l'ordre surnaturel par une explication mécanique de l'univers, à la manière de Descartes ; il propose une autre version de l'origine de la terre et de l'univers, une origine toute matérielle et qui semble totalement se passer de l'intervention d'une intelligence supérieure. Sa critique du Déluge en tant qu'événement majeur de l'histoire géologique se double ainsi d'une critique d'ordre philologique et

⁶ Thomas Burnet, *Telluris Theoria Sacra*, Londres, W. Kettilby, 1681 ; John Woodward, *An Essay toward a Natural History of the Earth : and Terrestrial Bodies, especially Minerals, [...] with and account of the Universal Deluge : and of the Effects that it had upon the Earth*. Londres, 1695 ; William Whiston, *A New Theory of the Earth, from its original to the consummation of all things [...]*, Londres, B. Tooke, 1696. Pour plus de détail, voir M.S. Seguin, *Science et religion dans la pensée française, op. cit.*, p. 63 sq.

CORPUS, revue de philosophie

philosophique par laquelle Maillet rejoint le courant philosophique qui, en ce début de XVIII^e siècle, fait de l'histoire de Noé l'une des cibles privilégiées de la propagande antichrétienne⁷.

La théorie de Maillet se distingue également des thèses de ses prédécesseurs par un choix méthodologique et épistémologique. À la place des explications *a priori* qui caractérisent les théories de la terre de la fin du XVII^e siècle, et dont le seul mode de vérification consiste à comparer les causes supposées avec les effets produits, *Telliamed* fonde son hypothèse sur un double système de preuves : celles qui relèvent de l'observation directe de la nature, menées par le philosophe indien et par son « aïeul », et celles qui nécessitent l'utilisation des dernières connaissances scientifiques, notamment en matière d'astronomie, et qui lui permettent de conforter la logique cosmologique de la théorie de la diminution de la mer.

Pour ce qui est de la première catégorie de preuves invoquées par le traité de Maillet, celles qui relèvent de l'observation du relief terrestre, elles reposent non seulement sur l'expérience du terrain dont fait preuve le philosophe indien, mais aussi sur une série de témoignages historiques qui inscrivent ces observations dans une forme de *continuum* dans le temps, garantie supplémentaire de leur validité. Suivant cette logique, il apparaît que le relief actuel de la Terre doit son origine, non à une catastrophe surnaturelle, mais à l'action constante de la mer. Ainsi, par le croisement des différents courants marins, des amoncellements sédimentaires se sont successivement formés, qui, lorsque la mer s'est peu à peu retirée, ont formé les montagnes et les continents actuellement observables. Maillet trouve la confirmation de son hypothèse dans la régularité des différentes couches terrestres (il ignore tout phénomène de disruption), et dans la présence des fossiles à l'intérieur des masses rocheuses ou dans des endroits fort éloignés de la mer. D'ailleurs, l'existence de sensibles déplacements des rivages, que l'on peut constater grâce à

⁷ A ce propos, voir M.S. Seguin, *Science et religion dans la pensée française*, *op. cit.*, p. 158-166.

Maria Susana Seguin

la présence à l'intérieur des continents, de villes qui avaient autrefois une importante activité portuaire, vient certifier, aux yeux de Maillet, la théorie de la diminution de la mer⁸.

Cette série de preuves correspond chez notre auteur à une conception matérialiste de la nature : l'idée de l'éternité de la matière et du mouvement se confond ici avec la croyance en l'uniformité des lois qui régissent l'univers et dont l'action, toujours en cours, est parfaitement observable. Mais Maillet retrouve par cette série d'arguments les hypothèses formulées dès le début du XVIII^e siècle par un groupe de savants qui, tout en faisant de l'eau l'agent orogénique principal, relativisent l'importance des phénomènes cataclysmiques dans la constitution du relief terrestre. Sans parler de la *Protogée* de Leibniz, dont le *Telliamed* ne fait aucune mention⁹, nous pouvons constater la proximité logique entre le *Traité de la diminution de la mer* et la théorie des « causes actuelles » développée dans le milieu académique, et que Fontenelle défend à plusieurs reprises dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*. En effet, les travaux de savants comme Jean Astruc¹⁰,

⁸ Voir, par exemple, la « deuxième journée » du *Telliamed*, où l'auteur examine les différentes villes, anciennes ou contemporaines, qui étaient autrefois des ports et qui se trouvent désormais éloignées des côtes. *op. cit.*, p. 119-140.

⁹ Il est possible que Maillet ait complètement ignoré ce texte. La première édition de la *Protogææ sive de prima facie telluris et antiquis sinæ historiæ vestigiis in ipsius naturæ monumentis dissertatio* de Leibniz ne paraît qu'en 1749 (Grottingen, J.G. Schmid), mais un bref résumé de la théorie avait été publié dans les *Acta Eruditorum* en janvier 1693. Voir M.S. Seguin, *op. cit.*, p. 86-89.

¹⁰ Renouant avec la tradition uniformitariste aristotélicienne, Jean Astruc, membre de l'Académie Royale de Montpellier, affirme que certains restes fossiles de plantes ou d'animaux marins, comme ceux que l'on observe dans les environs de Montpellier, ne sont pas l'œuvre du Déluge de la Bible, mais le résultat d'un lent déplacement de la mer, encore observable. Voir à ce propos « Extrait de l'Assemblée publique de la Société Royale des Sciences, tenue dans la grande salle de l'Hôtel de Ville de Montpellier (17 décembre 1707 », dans *Journal de Trévoux*, mars 1708, p. 515-525.

CORPUS, revue de philosophie

Jussieu¹¹ et Réaumur¹² révèlent, dès le début du XVIII^e siècle, que les cataclysmes géologiques ne peuvent pas expliquer, à eux seuls, la formation du relief terrestre, et qu'il faut admettre l'existence de causes lentes, répondant à des lois physiques constantes et toujours en cours, qu'ils appellent les « causes actuelles »¹³, et qui permettent de rendre compte de nombreux faits observables dans la Nature, comme la présence de certains fossiles dans des territoires éloignés de la mer, que la violence du Déluge biblique ne permet pas de justifier.

Il est vrai que Maillet ne renvoie jamais dans son traité aux écrits académiques sur la formation du relief terrestre. Mais, outre le fait que l'auteur semble avoir été en contact avec le secrétaire de l'Académie lui-même, il parsème son travail de références qui montrent qu'il est bien informé sur les dernières théories développées dans les milieux savants. Ainsi, il mentionne l'ouvrage d'Henri Gautier, un obscur ingénieur des Ponts et Chaussées, auteur des *Nouvelles conjectures sur le globe de la Terre*¹⁴, un système à mi-chemin entre les théories de la Terre d'inspiration cartésienne et la géologie huttonienne, qui, comme

¹¹ Antoine de Jussieu, « Examen des causes des impressions de plantes marquées sur certaines pierres des environs de Saint-Chaumont dans le Lyonnais », *Mémoires de l'Académie Royale des sciences* pour 1718, p. 287-297 ; compte rendu par Fontenelle dans la section *Histoire*, p. 3-6.

¹² Voir ses « Remarques sur les coquilles fossiles de quelques cantons de la Touraine et sur l'utilité qu'on en tire », dans *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* pour 1720, p. 400-416 ; compte rendu par Fontenelle dans la section *Histoire*, p. 7-9.

¹³ Ces travaux marquent la naissance de la tradition « actualiste » française en sciences de la terre, qui suppose l'existence de causes lentes et toujours en cours dans la formation et transformation du relief terrestre. Voir Gabriel Gohau, *Histoire de la Géologie*, Paris, La Découverte, 1987, et *Les Sciences de la Terre aux 17^e et 18^e siècles*, Paris, Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'Humanité », 1990.

¹⁴ Henri Gautier, *Nouvelles conjectures sur le globe de la Terre, où l'on fait voir de quelle manière la terre se détruit journellement, pour pouvoir changer à l'avenir de figure*, Paris, 1721. Telliamed informe son interlocuteur qu'il a vu cet « ouvrage anonyme » lors de son dernier voyage à Paris. Telliamed, *op. cit.* « Quatrième journée », p. 165.

Maria Susana Seguin

Maillet, soutient l'uniformité et la constance des lois de la nature dans la formation et réformation du relief terrestre. La théorie de Gautier, dont le nom n'est pas cité par Telliamed, reprend le schéma aristotélicien de la permutation constante des terres et des mers, qu'il explique en adaptant les phénomènes de l'érosion et de la sédimentation, mais en y associant également les grandes disruptions générales des systèmes cartésiens, dont la dernière correspond au phénomène que la Bible décrit comme le Déluge de Noé, que l'auteur ne nie pas, mais dont il minimise les effets. Gautier rompt ainsi ouvertement avec le cadre chronologique biblique, non par une nécessité philosophique, comme l'exige le matérialisme de Maillet, mais par une volonté d'exactitude scientifique. Or, tout en admettant un commencement, reporté à un moment indéfini, Gautier présente un système neptunien de la formation de la Terre où toute intervention miraculeuse est exclue après la Création, (y compris le Déluge) et où les principes actualistes ouvrent une perspective potentiellement indéfinie, tant dans le passé que dans le futur.

Certes, Maillet critique le modèle géophysique sur lequel repose le traité de Gautier, qui, comme Descartes, suppose que le globe de la terre était creux et abritait une mer intérieure¹⁵. Mais il n'en nie ni les effets (le lent déplacement des lignes côtières, le rôle orogénique de l'eau, l'élargissement de la chronologie), dont il fait un argument en sa faveur, ni le principe qui les détermine¹⁶ : la nécessité de lois constantes régissant l'univers, et qui constituent le fondement de sa propre hypothèse. Ainsi, Maillet peut se permettre un jugement général plutôt favorable à l'égard

¹⁵ C'est, d'ailleurs, le modèle géophysique adopté par la plupart des « théoriciens de la terre », qui font de cette mer intérieure un réservoir naturel des eaux qui ont autrefois inondé la terre. Pour Maillet, ce modèle est incompatible avec son hypothèse de la diminution progressive de la mer par évaporation.

¹⁶ Si ce n'est, bien évidemment, la place que Gautier attribue aux phénomènes disruptifs, et en particulier au Déluge universel.

CORPUS, revue de philosophie

de cette théorie qui, comme la sienne, annonce la constante transformation du globe terrestre, même s'il remarque que ce système gagnerait à intégrer certaines de ses propres idées :

Je suis persuadé que si l'Auteur dont l'érudition et les découvertes méritent une estime infinie, eût pu être instruit de ce qui se passe dans le sein de la mer, ou qu'il eût donné plus d'attention aux corps étrangers et marins que nos terrains [sic] renferment, il aurait aisément reconnu qu'ils étaient uniquement son ouvrage, et que pour en expliquer l'origine, il n'aurait pas été obligé de recourir à un système aussi peu naturel que le sien¹⁷.

L'hypothèse de la diminution de la mer tisse ainsi des relations complexes avec les théories géologiques les plus importantes de l'époque, des grands systèmes d'inspiration cartésienne aux thèses actualistes défendues dans le milieu académique et soutenues par des hommes de terrain, comme l'ingénieur Gautier. L'œuvre de Maillet apparaît ainsi comme bien informée à propos des débats contemporains sur l'origine physique de la planète, et se range parmi les thèses actualistes en vogue dans les milieux académiques, dont l'auteur fait une application hyperbolique. De sorte que, dans le contexte scientifique du début du XVIII^e siècle, l'hypothèse de la diminution de la mer n'apparaît pas comme particulièrement originale ou différente de celles qui font l'actualité scientifique. En fait, elle ne s'en distingue que par la radicalité de ses conséquences (Telliamed annonce le futur assèchement de la terre, puis sa renaissance à un nouveau cycle¹⁸) et par le fait que, contrairement à la plupart des hypothèses évoquées jusqu'ici,

¹⁷ Telliamed, *op. cit.*, « Quatrième journée », p. 167-168.

¹⁸ Thomas Burnet prévoyait, lui aussi, un futur assèchement de la terre, qui devait coïncider, selon sa théorie, avec l'avènement du Jugement Dernier. La différence avec l'hypothèse de Telliamed est pourtant double : non seulement Maillet n'accorde aucun caractère transcendant à l'avenir de la planète, mais surtout, il n'en fait pas un événement unique et irréversible (comme l'est le Jugement Dernier dans la pensée chrétienne) mais une étape de plus dans l'éternel cycle physique de l'univers.

Maria Susana Seguin

notre philosophe indien établit un lien direct entre le devenir de la terre et la mécanique céleste, dont il fait un argument majeur de sa théorie¹⁹.

C'est ici qu'intervient la deuxième catégories de preuves, car, loin d'être un système d'explication de l'origine du relief terrestre, comme c'est le cas de la plupart des théories de la terre, y compris le système de Gautier, l'hypothèse de Maillet combine une pensée cosmologique d'inspiration matérialiste, fortement soutenue par les nouvelles connaissances en matière d'astronomie. En effet, la théorie de la diminution de la mer n'est, dans la logique de son auteur, que l'un des aspects qui permettent de comprendre le fonctionnement de notre « tourbillon »²⁰, sans doute celui qui intéresse le plus l'homme, puisqu'il détermine le sens de son histoire, mais non le plus important dans l'immense machine universelle. C'est donc dans le fonctionnement de cette « machine » que l'auteur va chercher les éléments qui rendent son hypothèse, sinon vraisemblable en elle-même, du moins logique, en tant que « monde possible », dans le contexte des connaissances scientifiques du temps. Cette nouvelle série de preuves repose, une fois encore, sur des hypothèses élaborées et discutées à la même époque dans les milieux érudits du début du XVIII^e siècle, et notamment autour de l'Académie des Sciences et de son secrétaire perpétuel, Fontenelle, sous l'autorité de qui se place cette partie de l'ouvrage : le passage d'une réflexion sur la structure physique de la terre à son rôle dans la machine universelle

¹⁹ Il est vrai que d'autres théories associent des phénomènes célestes au devenir physique de la terre. Ainsi, William Whiston explique la disruption générale qui provoqua l'inondation des terres émergées (et le Déluge universel) par le passage à proximité de la terre d'une comète. Mais il ne s'agit là que d'un phénomène unique, décidé par la volonté divine, et qui n'inclut pas de théorie sur le mouvement des corps célestes ou sur le retour des comètes.

²⁰ Maillet, comme la plupart de ses contemporains français, ignore la physique newtonienne.

CORPUS, revue de philosophie

est clairement inscrit sous la tutelle de l'auteur de la *Pluralité des mondes*, ouvrage que le philosophe indien donne à lire à son interlocuteur français à la fin de la quatrième journée d'entretiens ...²¹

En effet, la « cinquième journée » des entretiens entre Telliamed et le missionnaire français est consacrée à l'étude des *causes* du lent dessèchement de notre planète et du cycle de vie des astres composant notre tourbillon. Après avoir défendu les présupposés sur lesquels repose la thèse de Telliamed, l'éternité de la matière et du mouvement, l'auteur développe son « système général des globes » qui composent notre tourbillon, en s'intéressant tout particulièrement au rôle joué par le soleil, dont il fait le véritable moteur de son système, si ce n'est « l'âme du monde ». En effet, dans le système de Telliamed, c'est bien l'action du soleil qui explique le mouvement des planètes dans le tourbillon, tout comme c'est l'activité du feu solaire qui scande les cycles de vie des différents globes qui le composent. A l'appui de cette hypothèse, le philosophe indien invoque les observations réalisées depuis le siècle dernier grâce aux progrès de l'optique : suivant le modèle copernicien, Maillet expose le mouvement apparent des planètes autour du soleil : le déplacement des planètes sur des orbites elliptiques, le mouvement des satellites de Saturne, de Jupiter et de la terre autour de leur planète principale, voire la vitesse de déplacement des planètes, selon des principes qui montrent qu'il connaît bien les conséquences des lois de Kepler²².

²¹ *Telliamed, op. cit.*, p. 196-197 et 199. On peut également signaler que les premières pages de la « Cinquième journée » contiennent une série d'arguments en faveur de l'éternité de la matière et du mouvement directement inspirés de *De l'origine des Fables* (1724) et des *Nouveaux Dialogues des Morts* (1683) du même Fontenelle.

²² « Nous savons encore qu'en les emportant autour de lui dans cette mer de matières qui l'environne, et dans un tems plus court ou plus long, selon leur plus grande proximité ou leur plus grand éloignement de son disque, il les fait encore tourner sur elles-mêmes, les unes plus vite, les autres plus lentement, suivant les dispositions qui leur sont propres », *Telliamed, op. cit.*, p. 205. Rappelons que la première loi de Kepler stipulait la trajectoire elliptique des planètes autour du soleil, et que la deuxième, la

Maria Susana Seguin

Le rôle du soleil est encore renforcé par l'évocation d'un autre débat scientifique hérité des observations astronomiques du XVII^e siècle et encore très important en ce début de XVIII^e siècle dans les milieux académiques, celui de la nature du soleil et des taches que l'on observe à sa surface²³. Maillet suit essentiellement l'hypothèse de Descartes, pour qui l'existence de taches et de zones obscures sur le soleil serait le signe de sa future « asphyxie », et l'une des raisons qui peuvent expliquer qu'une « étoile devien[ne] une comète ou une planète »²⁴. Telliamed fait donc des tâches un phénomène de surface, une sorte de « croûte » externe, composée des éléments rejetés par la combustion de la matière solaire, représentée dans le texte tantôt par l'action de volcans²⁵, tantôt

loi des aires, explique pourquoi la vitesse d'une planète est maximale lorsqu'elle est au plus près du soleil (périhélie) et minimale lorsqu'elle en est le plus éloigné (aphélie).

²³ Les tâches solaires furent observées presque simultanément par le père jésuite Scheiner et par Galilée en 1611. Cette découverte fut suivie d'un important débat à propos de la nature du soleil et des taches, qui se poursuit au début du XVIII^e siècle par un programme d'observation de l'activité solaire, soigneusement consigné dans les Mémoires de l'Académie des sciences. Voir par exemple le projet annoncé par La Hire en 1700 de conduire une série d'observations sur les taches solaires afin de confirmer la période de rotation du soleil et de préciser la nature et l'activité de celui-ci : « Observations des taches du soleil qui ont paru en novembre 1700 », *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* pour 1700, p. 293-294. Jean-Dominique Cassini, ainsi que son fils Jacques, participèrent à ce relevé systématique des taches solaires, que l'on peut suivre dans les écrits académiques durant les vingt premières années du XVIII^e siècle.

²⁴ Descartes, *Principia philosophiæ*, troisième partie.

²⁵ « Nous y [dans le soleil] apercevons [*sic*] de même avec des lunettes un grand nombre de volcans, ou de bouches qui jettent des flammes, et dont les bords obscurs rendent à nos yeux ces fournaises plus sensibles » *Telliamed, op. cit.*, p. 205-206.

CORPUS, revue de philosophie

par des « mers de feu »²⁶, mais surtout il en fait l'une des preuves de l'action déterminante du soleil sur le cycle de vie des différentes planètes, dont la nôtre :

La diminution des eaux de nos mers procède d'une véritable évaporation, qui les élève vers d'autres globes.

Oui : ce que les rayons du soleil enlèvent de matières aux globes les plus voisins de lui [...] ; ce que ces mêmes rayons contiennent de la propre substance du soleil qu'ils dévorent, d'où ils partent et sont dardés ; tout cela, dis-je, est porté à travers le fluide de l'air à l'extrémité du tourbillon, où l'activité de ces rayons à la fin amortie et languissante, n'a pas plus de force que n'en ont pour notre Terre pendant la nuit ces mêmes rayons du Soleil réfléchis de la Lune²⁷.

Le recours à une hypothèse de grande actualité scientifique semble ainsi conforter le système de la diminution de la mer, même si la question de la nature des taches solaires, tout comme celle de l'incidence de l'activité solaire sur le cycle naturel terrestre, n'est pas, à cette époque, définitivement tranchée²⁸... Maillet n'hésite pourtant pas à en déduire plusieurs aspects essentiels de sa théorie, qui, à leur tour, font appel à d'importants débats scientifiques contemporains.

²⁶ « Ce qui s'est passé autrefois dans le Soleil [...] m'apprend qu'il est un globe totalement embrasé, de la nature du nôtre [...] ; que ses mers de feu le consomment ; qu'il y a eu des temps où ces mers enflammées se sont trouvées couvertes de la crasse des matières qui leur servent d'aliment ; et qu'on doit en juger ainsi par les taches qui s'y remarquent de tems en tems [...] », *Ibid.*, p. 213. L'évocation de ces « mers de feu » s'éloigne pourtant du modèle cartésien ; c'est plutôt Galilée qui affirmait la nature fluide des tâches solaires. Mais rien dans le texte ne permet d'avancer que Maillet défend cette hypothèse. Il peut s'agir d'une simple image poétique, qui nous rappelle à quel point l'imaginaire neptunien imprègne le système de Telliamed.

²⁷ *Ibid.*, p. 221.

²⁸ Aucun lien n'est établi, par exemple, entre l'activité solaire et le grand hiver de 1709.

Maria Susana Seguin

C'est le cas de la forme de la terre et de sa situation sur l'écliptique, autrement dit de son inclinaison par rapport à la ligne qui décrit son parcours annuel autour du soleil. Maillet soutient que la terre n'est pas une sphère, comme on l'avait crû à tort, mais un sphéroïde, « allongé[...] d'un Pôle à l'autre de trente-deux ou trente-quatre de nos lieues »²⁹, ce qu'on a prouvé, dit-il, « en mesurant exactement les degrés du Méridien d'une extrémité de la France à l'autre »³⁰. Le texte fait ici clairement référence aux mesures entreprises, par l'Académie des sciences, entre 1699 et 1718, dont Fontenelle rend compte à plusieurs reprises dans *l'Histoire de l'Académie des sciences*, et qui sert de fondement à un mémoire de synthèse de la part de Dortous de Mairan³¹, et à deux importantes publications de Jacques Cassini³². Outre la forme de la terre, Maillet en retient la cause de l'inclinaison de l'axe terrestre, qu'il explique par un déséquilibre dans les masses terrestres des deux pôles du globe : le pôle septentrional, plus lourd, ferait donc pencher la terre sur l'écliptique de 23° 30', comme le prouvent les observations astronomiques. Or, alors que Dortous de Mairan se contente de constater le fait sans en

²⁹ *Ibid.*, p. 207.

³⁰ *Ibid.*, p. 206.

³¹ « Recherches géométriques sur la diminution des degrés terrestres en allant de l'équateur vers les pôles. Où l'on examine les conséquences qui en résultent, tant à l'égard de la figure de la Terre, que de la pesanteur des corps, et de l'accourcissement du pendule », *MARS* pour 1720, p. 231-277 ; compte rendu par Fontenelle, *HARS* pour 1720, p. 65-80.

³² Jacques Cassini, « De la grandeur et de la figure de la Terre », *MARS* pour 1718. Ce mémoire fait l'objet d'une publication séparée du reste des écrits de l'année, qui en fait un volume à part entière. Il contient, entre autres, le résultat des observations et des mesures entreprises depuis le renouvellement de l'Académie par Picard, Dominique Cassini, La Hire, et Jacques Cassini, qui rédige le mémoire final. Voir également *De la Grandeur et de la Figure de la Terre*, Paris 1722, ouvrage de synthèse du même auteur qui ajoute quelques éléments supplémentaires au mémoire de l'Académie, notamment le résultat des calculs proposés par Mairan dans son mémoire de 1720.

CORPUS, revue de philosophie

chercher la cause dans une histoire physique du globe, Telliamed explique que cette inclinaison est encore le résultat de l'évaporation des eaux par le Soleil :

[...] par la diminution de ses eaux, le Pôle méridional a perdu le poids qui s'est conservé dans le septentrional, parce que les mers du nord renfermaient des montagnes prêtes à paraître, dont le poids subsiste. Ainsi s'est faite dans les pôles de la terre cette variation relative à la position du Soleil et à l'état du firmament de l'étendue de vingt-trois degrés³³.

Le changement de centre de gravité de la terre et la lente inclinaison de l'axe de la terre seraient donc deux conséquences de la diminution de la mer que Telliamed expose au missionnaire français. On peut donc déduire que cette inclinaison ne peut que s'accroître, au fur et à mesure que les eaux des océans disparaissent et que le déséquilibre entre les pôles s'accroît, tout comme on peut affirmer que « lorsque tout le globe de la terre était couvert d'eau », l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de l'écliptique, de sorte que « les jours auraient été égaux aux nuits pendant toute l'année pour ses habitants »³⁴. Et Telliamed d'avancer une proposition surprenante :

Aussi peut-on assurer que si les hommes étaient assez nombreux et assez forts, ou assez persévérants pour vouloir transporter des parties du Nord des pierres et des terres en assez grande quantité dans les mers méridionales, il n'y a point de doute qu'ils ne vinsent à bout de rétablir l'équilibre qui s'est perdu, réformer la situation du globe, et changer la disposition de la nature³⁵.

Certes, la proposition de Maillet peut susciter un regard amusé. N'empêche qu'elle trouve également son écho dans les débats scientifiques de l'époque : Fontenelle rend compte, par

³³ *Telliamed, op. cit.*, p. 209.

³⁴ *Ibid.*, p. 208.

³⁵ *Ibid.*, p. 209.

Maria Susana Seguin

exemple, en 1721 des débats auxquels avait donné lieu la thèse défendue à l'Académie par le Chevalier de Louville, pensionnaire astronome, qui soutenait la lente inclinaison de l'axe de la terre et le retour certain du printemps perpétuel, théorie appuyée par une longue série d'observations astronomiques que certains académiciens prirent un moment au sérieux³⁶, mais qui fut complètement abandonnée au moment de la découverte du principe de nutation des planètes, en 1752³⁷.

Peut-on conclure de ceci que Maillet avait connaissance des publications de l'Académie des sciences au moment où il rédige cette partie du *Telliamed*? Rien dans le texte ne nous permet de donner une réponse catégorique, même si on peut avancer que la « cinquième journée » a bien pu être rédigée au début des années 1720³⁸, au moment où la plupart de ces débats occupent une place centrale dans les écrits académiques. Nous savons aussi que c'est entre 1725 et 1730 que Maillet écrit à Fontenelle afin de lui soumettre son manuscrit et de le remercier de ses conseils. Il n'est donc pas absolument impossible que l'ancien consul ait cherché à nourrir sa propre théorie des écrits et des idées débattues au sein de l'Académie et largement commentées

³⁶ « Sur l'obliquité de l'écliptique », *HARS* pour 1721, p. 65-66. Notons que le compte rendu de Fontenelle précède celui du livre de Cassini sur la grandeur et la forme de la terre.

³⁷ A ce propos, voir mon article « Écriture / réécriture des sources scientifiques des *Questions sur l'Encyclopédie* », dans *Copier / Coller. Écriture et réécriture chez Voltaire*, Actes du colloque international (Pise, 30 juin – 2 juillet 2005), textes réunis et édités par Olivier Ferret, Gianluigi Goggi et Catherine Volpilhac-Augier, Pise, Pisa University Press, 2007, p. 81-89.

³⁸ Maillet fait une allusion claire à la lettre CIX des *Lettres persanes* de Montesquieu, parues en 1721. Voir *Telliamed*, *op. cit.*, p. 201. Si on tient compte des délais de publication des différents volumes de l'*Histoire et Mémoires de l'Académie des sciences* (à peu près deux ans), nous pouvons supposer que la composition de cette « cinquième journée » intervient après 1723 ou 1724, à l'époque où Maillet quitte Paris pour Marseille, et autour de la période où il écrit à Fontenelle. Voir Miguel Benítez, « Maillet et la littérature clandestine », *art. cit.*, p. 223-225 et « Éléments d'une sociologie de la littérature clandestine : lecteurs et éditeurs du *Telliamed* », *Ibid.*, p. 246.

CORPUS, revue de philosophie

par son secrétaire perpétuel, de manière à renforcer le sérieux scientifique des idées qu'il avance, et dont la portée historique et philosophique sont, on l'a dit, fortement hétérodoxes.

Or, malgré cette volonté évidente de scientificité de la part de l'auteur de Telliamed, sa thèse ne connaît aucun succès dans le milieu académique : Fontenelle n'en fait nullement mention dans *l'Histoire de l'Académie des sciences*, et on ne trouve pas d'écho de l'œuvre de Maillet chez Réaumur, Jussieu ou Geoffroy. Il est vrai que Maillet n'est pas un correspondant officiel de la savante compagnie, et que l'échange épistolaire qu'il a pu entretenir avec son secrétaire perpétuel relève plutôt de la correspondance privée, même si on sait combien les frontières entre les correspondances savantes et les correspondances privées pouvaient être fragiles dans la République des Lettres. Et les jugements que les contemporains portent sur la théorie « scientifique » proposée par Telliamed sont, on le sait, plutôt sévères : Voltaire, par exemple, souligne la justesse de certaines observations proposées par Maillet (sur la formation des montagnes, par exemple) mais critique sévèrement les excès de la théorie, notamment au sujet de l'origine marine de la vie, qu'il considère comme le résultat d'un « cerveau un peu blessé »³⁹ ...

Il est vrai que, d'un côté, la thèse avancée par Maillet présente, du fait même de son inscription dans un réseau de références scientifiques, une forme de faiblesse logique. *Le Traité de la diminution de la mer* se présente de fait comme un « système », permettant d'expliquer en même temps le passé physique de la terre, son état actuel et son devenir, sans parler des phénomènes cosmiques qui y sont associés (les changements des tourbillons par exemple). Or, ce système repose sur beaucoup trop d'inconnues, car la diminution progressive de la mer est tributaire de la validité de toute une série d'autres principes qui relèvent à leur tour de la simple spéculation : l'influence de l'activité solaire sur les eaux des océans, la constitution physique du globe, l'inclinaison de l'axe de la terre, l'existence même des tourbillons... De

³⁹ Voltaire, *Dialogues d'Évémère*, « Onzième dialogue », dans *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Pourrat frères, 1831, p. 744.

Maria Susana Seguin

ce point de vue, si les observations ponctuelles de Maillet ont pu apparaître comme pertinentes (Buffon retient plusieurs principes du *Tellamed* pour sa propre explication du passé de la terre)⁴⁰, le système général de Maillet ne peut plus être considéré comme une hypothèse, mais comme une complexe combinaison d'hypothèses différentes, qui en font une forme de fiction scientifique, autrement dit, une forme de « roman » physique, pour reprendre l'expression utilisée par Buffon à propos de la *Telluris Theoria sacra* de Burnet⁴¹ : une série d'événements s'enchaînant de manière logique pour conduire à l'état présent du globe, vraisemblable (à partir du moment où l'on accepte les présupposés théoriques) mais non pas vrai. De ce point de vue, la théorie de Benoît de Maillet peut être définie comme un « monde possible », tissant des passerelles avec le monde réel, mais non moins fictionnel pour autant⁴².

La dimension proprement littéraire de la théorie de Maillet est renforcée par la présence d'un imaginaire scientifique fortement marqué par l'imaginaire mythique, et notamment par le souvenir du Déluge universel, que pourtant Maillet combat fermement. D'un point de vue purement physique, en raison du rôle central que Maillet attribue à l'eau dans la formation du relief terrestre, la théorie de la diminution progressive de la mer aurait pu inclure l'épisode biblique du Déluge, en le faisant coïncider avec le moment où la Terre se trouvait complètement submergée,

⁴⁰ L'influence de Maillet sur Buffon a été perçue par les contemporains, comme en témoignent certains commentaires critiques de Malesherbes. Voir Miguel Benítez, « Benoît de Maillet et la littérature clandestine », art. cit., p. 221-222.

⁴¹ Buffon disait de lui : « c'est un roman bien écrit, & un livre qu'on peut lire pour s'amuser, mais qu'on ne doit pas consulter pour s'instruire. L'auteur ignoroit les principaux phénomènes de la terre, & n'étoit nullement informé des observations ; il a tout tiré de son imagination qui, comme l'on sçait, sert volontiers aux dépends de la vérité ». *Preuves de la Théorie de la Terre*, art. III, Paris, 1749, t. I, p. 182.

⁴² Voir à ce propos l'analyse que propose Fernand Hallyn du « roman » du *Monde* de Descartes, véritable « monde possible », au sens d'une théorie des fictions. *Les Structures rhétoriques de la science*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 123-169.

CORPUS, revue de philosophie

comme l'avaient fait d'autres théoriciens de la terre⁴³. Le système fournit même un argument physique pour expliquer les pluies diluviennes qui auraient inondé le globe terrestre. Or, même si l'auteur semble un instant prêt à céder à cette facilité, il insiste sur le caractère relatif de l'inondation de Noé :

Le soleil qui la régissait alors [la Terre] était sans doute plus petit que le nôtre, ou le plus vraisemblablement l'activité de son feu était si faible que notre Terre pouvait achever son cercle autour de lui dans un espace de soixante jours ou un peu moins [...] Ce feu mourant fut aussi la cause de pluies continuelles qui occasionnèrent ce Déluge, dont les eaux couvrirent, je ne dis pas peut-être toute la terre, mais une grande partie de ces terrains [...]⁴⁴.

Quelques pages plus loin, en insistant sur les changements atmosphériques que peut provoquer la « transmigration tourbillonnaire », Maillet retrouve encore l'image diluvienne. Et cette fois, en vertu même de sa conception cosmogonique (la succession éternelle des cycles des planètes), il n'échappe pas à l'image d'une catastrophe universelle. Comme l'a signalé Gabriel Gohau, Maillet reste prisonnier malgré lui d'un « imaginaire diluvien »⁴⁵, presque au même titre que ses contemporains :

Il peut cependant arriver dans la dissolution d'un tourbillon, qu'un globe déjà habité soit placé dans un tel éloignement de l'astre du tourbillon où il sera arrêté, que ce globe dont les eaux auraient diminué en partie dans sa position précédente, acquit de nouvelles eaux au lieu de perdre les siennes ; que ces eaux augmentassent de sorte, qu'il en fût totalement recouvert, et que tous ses habitants périssent [...]⁴⁶.

⁴³ C'est le cas de la thèse de Gautier, par exemple, qui ne manifeste pourtant aucune intention apologétique dans ses écrits.

⁴⁴ *Telliamed*, *op. cit.*, p. 217-219.

⁴⁵ Gabriel Gohau, *Histoire de la Géologie*, Paris, La Découverte, 1987, p. 83.

⁴⁶ *Telliamed*, *op. cit.*, p. 222.

Maria Susana Seguin

Il est certain que le cycle cosmique de Maillet, scandé par l'alternance destructrice du feu et régénératrice de l'eau reprend davantage l'image de la Grande Année cosmique des Anciens que l'image biblique du Déluge universel et de l'Apocalypse. La vision de Telliamed implique le principe de l'éternel retour de ces cycles, conception contraire au dogme chrétien, qui ignore le devenir universel après le *Dies irae*. Mais il est évident aussi que la structure de son système se rapproche de la conception chrétienne de l'histoire de l'univers, en tant que processus naturel fondé sur le cycle des éléments, où l'histoire de l'homme se confond avec les différents cycles de la nature, même s'il en élimine toute forme de transcendance.

L'imaginaire diluvien se retrouve ainsi transposé dans la lecture que fait Maillet de l'histoire humaine, notamment lorsqu'il s'agit d'annoncer les conséquences de la diminution de la mer sur les générations à venir. Ainsi, malgré l'attente certaine d'une catastrophe future, le philosophe indien semble bien plus optimiste que les théologiens chrétiens qui prêchent l'avènement du Jugement dernier : lors de l'embrassement de la planète, les hommes pourront se réfugier dans les régions polaires, et quand la Terre sera à nouveau inondée, l'humanité trouvera refuge ... dans des bateaux :

Or si la perte du genre humain doit arriver par un épuisement total des eaux de la mer, les hommes destinés à en être les témoins se retireront dans les profondes vallées, et y creuseront des puits, pour entretenir la fécondité et pourvoir à leur subsistance : ou bien ils passeront du côté des Pôles, où ils trouveront longtemps une fraîcheur qui sera bannie des pays méridionaux, et une fécondité qui ne subsistera plus dans tous les autres endroits de la terre⁴⁷.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 240.

CORPUS, revue de philosophie

Ou alors :

Que si à mesure que la force du Soleil s'affaiblira, [...] les pluies abondantes reserrent les limites du globe découvert, et font craindre à ses habitants une submersion totale, ils ne s'allarmeront point. Ils fabriquerons de grands bateaux, dans lesquels retirés avec quelques troupeaux et les provisions nécessaires, ils attendrons ou que ces pluies cessent, ou qu'ils soient délivrés de cette triste situation par l'extinction totale du Soleil, et par le passage de la Terre dans un autre tourbillon où ses eaux pourront diminuer⁴⁸.

Au fond, Maillet n'est pas si loin qu'il le prétend du mythe de l'Arche de Noé. Non seulement parce que la sauvegarde est associée à l'image de l'embarcation salvatrice, mais parce que le salut est réservé à un groupe d'humains « destinés » à être les témoins de la catastrophe, image qui suppose, soit la participation du hasard dans la sélection des survivants, soit l'intervention d'une volonté supérieure, et dans les deux cas, la négation de la liberté humaine dans le cours de son histoire. Malgré ses protestations, le système de Telliamed se fonde sur les mêmes schémas mythiques qu'il entend critiquer, et c'est sans doute cette dimension fortement littéraire de sa pensée qui explique le silence des milieux érudits à son égard ...

Il ne s'agit nullement de nier l'intérêt que l'hypothèse de Maillet a pu susciter auprès de ses contemporains, mais il faut distinguer la réception proprement scientifique de son traité de la circulation de celui-ci dans les milieux hétérodoxes. Les observations qui nourrissent l'ouvrage confortent les nouvelles idées scientifiques sur l'origine de la terre, mais la théorie de la diminution de la mer, par son caractère fictionnel, ne séduit pas les hommes de science de son temps. Ce n'est que replacée dans l'histoire des idées géologiques que l'œuvre de Benoît de Maillet révèle tout son intérêt scientifique. En revanche, c'est cette logique cosmologique générale, cette fiction philosophique nourrie d'un

⁴⁸ *Ibid.*

Maria Susana Seguin

imaginaire scientifique, qui a fait la célébrité de l'ouvrage au XVIII^e siècle : certes, le *Telliamed* n'échappe pas totalement à une vision de l'histoire du monde encore trop présente dans les esprits de l'époque, mais son héritage libertin et matérialiste le conduit à éliminer toute transcendance dans le devenir universel, et à retourner les arguments scientifiques en une profonde critique de la religion révélée. Maillet ne réussit pas non plus à éliminer parfaitement l'aspect mythique de son propre système, mais il parvient à donner à l'histoire de la planète et de ses habitants une nouvelle perspective : la théorie des causes actuelles permet dans ce sens d'éliminer tout lien entre la divinité et le devenir universel. L'action lente et soutenue des causes naturelles, qui forment et reforment constamment l'univers, détruit le cadre chronologique fixé par les textes sacrés et élimine de ce fait tout rapport entre la divinité et la chronologie naturelle. L'idée d'une cause mécanique, toujours identique qui fonde sa théorie, conduit nécessairement à une notion de temps presque infini. C'est sans doute ce qui explique le succès de la théorie dans les milieux hétérodoxes, et l'appartenance évidente du *Telliamed* et de son auteur au milieu philosophique clandestin⁴⁹.

Maria Susana SEGUIN
Université Paul-Valéry Montpellier III
IRCL - UMR 5186 du CNRS

LEIBNIZ ET BENOÎT DE MAILLET : DE LA PROTOGÉE AU TELLIAMED

Pour Celâl Şengör

« Des coquilles et des systèmes bâtis sur des coquilles¹ » : c'est en ces termes lapidaires que Voltaire raille les « Théories de la Terre » qui prolifèrent en son temps : parmi ces « systèmes du monde » à ses yeux futiles et absurdes, aucun n'est plus ridiculisé que le *Telliamed* de Benoît de Maillet d'une part, et la *Protogée* de Leibniz de l'autre. Maillet, en affirmant que « la mer a couvert autrefois tout le globe ; donc alors le monde n'a été peuplé que de poissons » s'est à ses yeux rendu coupable de naïveté et de bêtise : « J'ai peine à croire que je descende d'une morue », concluait Voltaire² avec une ironie cinglante. Quant à Leibniz, il s'est gravement fourvoyé dans un optimisme absurde, en admettant que tremblements de terre et cataclysmes participent d'un choix divin pour le meilleur des mondes : devant le désastre du tremblement de terre de Lisbonne, les larmes de *Candide*³ accusent les errements leibniziens. Cependant, au-delà de l'hostilité partagée de Voltaire, on peut s'interroger sur ce que le *Telliamed* de Maillet et la *Protogée* de Leibniz ont réellement en commun.

¹ « Des Coquilles et des systèmes bâtis sur des coquilles », *Des Singularités de la nature par un académicien de Londres, de Bologne, de Pétersbourg, de Berlin, etc.* (1768) in *Œuvres complètes* de Voltaire, 1785, tome 31.

² *Les Colimaçons du Révérend père l'Escarbotier par la grâce de dieu capucin indigne, prédicateur ordinaire et cuisinier du grand couvent de la ville de Clermont en Auvergne, au Révérend Père Elie, carme chaussé, Docteur en théologie* (1768) in Voltaire, *Œuvres complètes*, 1785, tome 31.

³ Voltaire, *Candide*, Chapitre V.

CORPUS, revue de philosophie

De Leibniz, philosophe rationaliste à l'érudition immense, mathématicien, encyclopédiste rompu à la réflexion logique et métaphysique, à Maillet, amateur autodidacte à la culture éclectique, libertin et matérialiste, il y a certes une distance que ne comble pas réellement la revendication partagée de l'héritage cartésien : Leibniz lit, annote et critique méticuleusement les *Principia* de Descartes, tandis que Maillet se contente de références de deuxième main. Les fondements de leurs deux « théories de la Terre » divergent, l'une étant surtout centrée sur l'action du feu (la Terre comme astre en fusion) combinée avec celle de l'eau, l'autre faisant de l'action de l'eau (la diminution de la mer) le moteur essentiel du devenir de la Terre et des êtres.

La *Protogée*⁴, écrite par Leibniz entre 1691 et 1693, était un traité sur la formation de la Terre, initialement destiné à préfacier sa monumentale histoire de la Maison princière de Hanovre. Ce texte – qui ne fut jamais publié du vivant de son auteur – contenait la description du sol et du sous-sol de la région, et reculait cette enquête historique jusqu'à l'origine et la formation du globe. Il est légitime de situer cette œuvre en rapport étroit avec l'attachement des « principautés » allemandes à affirmer leur identité et leur spécificité politique, mais aussi avec le développement de l'industrie minière en Allemagne, qui engage un vif intérêt pour la disposition des filons, les couches de la Terre et les objets fossiles. On ne saurait trop insister sur la rencontre, dans ce texte, d'une configuration politique, économique et intellectuelle : l'élaboration scientifique trouve à s'enraciner au cœur même de l'histoire économique et politique d'un état⁵.

⁴ G.W. Leibniz, *Protogaea sive de prima facie Telluris et antiquissimae Historiae vestigiis in ipsis naturae Monumentis Dissertatio ex schedis manuscriptis Viri illustris in lucem edita a Christiano Ludvico Scheidio*, Goettingae 1749 tr. fr. *Protogée, ou de la formation et des révolutions du Globe*, tr. Bertrand de St Germain, [1859] rééd. révisée, *Protogée: de l'aspect primitif de la terre et des traces d'une histoire très ancienne que renferment les monuments mêmes de la nature*. Jean-Marie Barrande. Toulouse, 1993.

⁵ Sur les implications intellectuelles, socio-politiques et économiques de la *Protogée*, Voir C. Cohen et A. Wakefield, *Leibniz's Protogaea (en anglais)*, The University of Chicago Press, [2008] 2010, Introduction, pp. 1-45

Claudine Cohen

Tout autre est le contexte dans lequel s'inscrit le *Telliamed*⁶. Benoît de Maillet est originaire d'une famille de Lorraine de petite noblesse, il a trente six ans au moment où il est nommé consul de France au Caire. Sa vie nous est connue principalement grâce à l'importante correspondance consulaire qu'il échangea, tout au long de son séjour égyptien, avec le secrétaire d'État à la Marine, le chancelier Jérôme de Pontchartrain⁷. Nommé au Consulat d'Égypte en février 1692, Maillet y demeura seize ans et demi. Il était dès lors dans ses attributions de rassembler curiosités, vestiges archéologiques et médailles et de marquer ainsi le zèle avec lequel il accomplissait sa mission pour la gloire du Roi⁸.

Le *Telliamed* est, dans sa forme, une fiction littéraire située en Égypte, dont le héros, le philosophe indien Telliamed, expose ses idées originales et sulfureuses à un « missionnaire français ». L'Égypte, lieu biblique de la naissance de Moïse, berceau du judaïsme et d'une civilisation mystérieuse, est un site privilégié pour situer un discours de l'origine. Pour Benoît de Maillet, l'Égypte est à la fois un endroit où ses théories géologiques peuvent trouver leur illustration et le lieu d'ancrage d'une théorie de l'origine du monde et des êtres vivants.

Le *Traité de la Diminution de la Mer* fut sans doute commencé par Maillet dans les dernières années du 17^e siècle. *Traité libertin*, il contient des propos clairement anti-religieux, et livre un système mécaniste de la formation de la Terre, fondé sur ses observations de la « diminution de la mer » sur les rivages et des vestiges fossiles d'animaux marins trouvés dans les couches de la Terre. L'idée qui fonde ce système est que la mer jadis

⁶ Pour une étude du *Telliamed*, de son contexte et de ses enjeux scientifiques et intellectuels, voir Claudine Cohen, *Science, libertinage et clandestinité à l'aube des Lumières. Le Transformisme de Telliamed*, Paris, PUF, 2011.

⁷ cf. Archives nationales, *Correspondance consulaire*, versements du Ministère des Affaires étrangères, sous-série B1 313-316.

⁸ Henri Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1902.

CORPUS, revue de philosophie

recouvrait toute la Terre et que, diminuant peu à peu, elle a progressivement découvert les montagnes et les terres que nous voyons.

Ces deux textes si différents convergent pourtant en bien des points. Les deux œuvres ont eu un destin curieusement semblable : il s'agit dans les deux cas d'œuvres de diplomates – d'un côté Leibniz, historiographe des Ducs de Hanovre, qui fut toute sa vie conseiller des princes – de l'autre Benoît de Maillet, qui fut consul de France au Caire puis à Livourne et dans les Échelles du Levant entre 1694 et 1720, et qui entretint une correspondance régulière avec les autorités françaises sur son ambassade⁹. Ces œuvres furent écrites toutes deux dans les dernières années du 17^e siècle, elles sont restées inédites du vivant de leurs auteurs, et ne furent publiées que de manière posthume, dans les années 1748-49, toutes deux précédées d'une préface (de Ludwig Scheidt pour la *Protogée*, de l'abbé Le Mascrier pour le *Telliamed*) qui en critique sans ménagement le contenu. Leibniz fit circuler plusieurs extraits de son traité, en publiant un résumé dans les *Acta eruditorum* en 1693, en adressant plusieurs mémoires à différentes Académies européennes (la Royal Society en 1697 et l'Académie des Sciences de Paris en 1706), enfin en incluant plusieurs paragraphes sur la question de la formation de la Terre dans sa *Théodicée* (1710). Quant au *Telliamed*, il circula plus de vingt cinq ans durant sous la forme de manuscrits clandestins qui furent largement diffusés et lus, avant d'être finalement imprimé, considérablement remanié d'abord en 1748 sous le nom de Jean-Antoine Guer puis en 1755 par l'abbé Le Mascrier.

Mais plus encore, nous montrerons que le contenu de ces deux œuvres présente de troublantes analogies : les thèses et les arguments de Telliamed développent et explicitent des hypothèses soumises chez Leibniz à une sorte d'autocensure. Nous avançons enfin la conjecture et l'identification d'un « troisième homme »,

⁹ Lettre du Caire, Archives nationales, *Correspondance consulaire*, Versement du Ministère des affaires étrangères, sous-série B1, 316 f°177r ; lettres de Livourne, sous-série B I, 710-713

Claudine Cohen

intermédiaire, passeur, dont l'action pourrait rendre compte de certaines analogies, voire même d'une réelle filiation de l'une à l'autre.

La formation de la Terre

La Protogée comme le *Telliamed* visent à rendre compte de la formation de la Terre, depuis son origine jusqu'aux paysages que nous voyons aujourd'hui. Les deux textes s'appuient sur des spéculations et des « preuves » empiriques tirées de l'observation de l'aspect actuel de la Terre et des vestiges enfouis dans ses couches. Ces « systèmes » s'inscrivent dans la mouvance de Descartes qui avait dans *Le Monde* (écrit en 1633, mais édité de façon posthume en 1664), puis dans la troisième et la quatrième parties des *Principia philosophiae* (1644) – conçu le projet d'une explication mécanique de la formation de la Terre, fondée sur « quelques principes qui soient fort intelligibles et fort simples, desquels nous fassions voir clairement que les astres et la Terre, et enfin tout ce monde visible, aurait pu être produit ainsi que de quelques semences »¹⁰.

La construction cartésienne des *Principia* est la source d'un véritable « genre scientifique », dans la plupart des pays d'Europe. En Angleterre à la fin du 17^e siècle, les « diluvianistes » dans la lignée de Thomas Burnet, réinterprètent en termes rationalistes le récit de la Genèse, et font du Déluge biblique l'événement majeur de cette histoire : ils sont pour la plupart des protestants, anglais comme Woodward et Whiston, ou suisses comme J.J. Scheuchzer¹¹, Louis Bourguet¹², plus tard Elie Bertrand¹³ et J.A. de Luc¹⁴.

¹⁰ *Principia*, III, 45.

¹¹ J.J. Scheuchzer, *Physique sacrée ou histoire naturelle de la Bible*, Amsterdam 1732-1737 ; Sur Scheuchzer, Voir C. Cohen *L'Homme des origines*, Paris Seuil 1999.

¹² *Lettres philosophiques sur la formation des sels*, par L. Bourguet et P. Cartier, Amsterdam, 1729, et P. Bourguet, *Traité des Pétrifications*, Paris, 1742.

¹³ Elie Bertrand, *Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles*, Avignon, 1766.

CORPUS, revue de philosophie

L'aspect « ruiniforme » de la Terre ne peut selon eux résulter que de la catastrophe diluvienne. Les fossiles sont considérés comme « reliques du Déluge »¹⁵. L'idée d'un effondrement brutal de la croûte terrestre qui expliquerait sa structure actuelle provenait directement de Descartes, même si les élaborations « diluviennes » s'autorisaient d'une « relecture rationalisée du vieux mythe punitif du Déluge »¹⁶.

Telliamed, comme Leibniz, tout en se situant dans la mouvance du récit cartésien, s'écartent des thèses diluviennes. Leibniz raconte, dans les premiers chapitres de la *Protogée*, la formation de la Terre depuis les commencements. Le globe est à son origine une masse en fusion, qui durcit à mesure qu'elle refroidit. Des matières « vitreuses » (roches et sable) sont le résultat de cette fusion, elles constituent le « squelette de la Terre ». Au cours du refroidissement sont apparues d'énormes bulles remplies d'air ou d'eau, qui ont créé en s'effondrant les montagnes et les vallées. Des « vapeurs aqueuses » se condensent en eau qui, chargée de sels, forme la mer. Cette eau accumulée produit des effondrements de la croûte terrestre, d'où résultent de grands déluges qui à leur tour laissent des sédiments, lesquels se durcissent lorsque les eaux se retirent. Des tremblements de terre, des déluges moins violents, et des éruptions volcaniques suivirent. Cette histoire tourmentée finit par laisser place à une époque plus paisible, adaptée à l'existence humaine. Il faut bien noter que Leibniz parle de « déluges » au pluriel, sans se référer sur ce point aux textes sacrés.

Quant à Maillet, il croit avoir trouvé avec la « diminution de la mer », le principe rationnel d'un processus physique universel qui s'alimente de son propre devenir : la mer diminue lentement au cours des âges, et en diminuant reçoit les déchets de la Terre qu'elle découvre. Ses rivages augmentent en super-

¹⁴ J.A. de Luc, *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, La Haye, 1780.

¹⁵ J. Woodward, *An Essay towards a Natural History of the Earth...*, 1695.

¹⁶ F. Ellenberger, *Nature et Histoire*, n°7, 1975, p. 17.

Claudine Cohen

ficie, les sédiments s'accumulent en son fond, formant de nouveaux reliefs qui bientôt seront émergés. Malgré l'importance de l'action des eaux pour la formation de la Terre, Telliamed conteste fortement le recours à l'explication diluvienne (II, 40¹⁷). Il refuse de croire qu'un déluge qui ne dura que quarante jours ait pu liquéfier les montagnes et insérer dans leurs couches les restes organiques qu'on y peut trouver. L'extraordinaire quantité de coquilles qu'on trouve en certains lieux doit nécessairement faire conclure à « un très-long séjour et une supériorité réelle [des] eaux dans tous les endroits où l'on trouve de ces corps marins » (I, 119) ; enfin l'aspect même des fossiles, leur disposition et le fait qu'ils sont « toujours couchés de leur plat horizontalement à la mer » (I, 105) fait nécessairement conclure que leur présence n'est pas due à un cataclysme soudain, à un bouleversement instantané, mais bien à un dépôt successif et un lent retrait des eaux : « Si l'insertion de ces corps étrangers dans ces masses énormes doit s'attribuer à ce grand événement, n'est-il pas certain qu'ils y seroient placés avec confusion et en tous sens, le peu de durée de cette inondation ne leur ayant pas permis de s'affaisser naturellement, de leur plat, et horizontalement au globe? » (I, 135). Il réfute aussi l'universalité présumée du Déluge biblique – « un événement qui... ne se trouve dans la tradition d'aucun pays ni d'aucune nation, si on en excepte ce petit coin de terre habité par les Juifs, peuple que l'Histoire et l'expérience prouvent avoir été et être encore aujourd'hui dans son humiliation le plus vain et le plus crédule du monde » (II, 129).

Sans doute la minéralogie de Telliamed s'éloigne-t-elle de celle de Leibniz en ce qu'elle ne fait pas intervenir l'action combinée du feu et de l'eau. La formation de toutes les roches (I, 39-68) est pensée en rapport avec le seul processus de la diminution de la mer : ainsi, les lits de sable et les « cailloutages » qui se

¹⁷ Les références au *Telliamed* renvoient à la pagination de l'édition de La Haye, 1755 en deux volumes portée en marge de la réédition de 1984 (Fayard, Coll. « Corpus des Philosophes français »). Nous donnons entre parenthèses, dans le texte, la référence au volume en chiffres romains (I ou II) suivie du numéro de page en chiffres arabes.

CORPUS, revue de philosophie

rencontrent « dans des endroits presque unis, ou du moins sur des penchans insensibles » (I, 39) sont les restes des plages ou du fond de la mer, tandis que « les congélations superficielles », assemblages hétérogènes de morceaux de pierres et de marbres, ont été formées, au pied des montagnes, des débris de l'érosion ; les « ondes qui se rencontrent dans les marbres de couleur d'agate, dans les rougeâtres, dans les verds, et dans ceux qui approchent de ces couleurs » (I,60) sont l'effet de certaines « impulsions fortes » (celles des courants marins) imprimées sur leur matière encore molle, tandis que leur coloration serait née de certaines « herbes insérées dans leur composition, où elles n'avoient pû entrer que dans des tems où la matière en étoit molle » (I, 61). Dans ce système, la formation des montagnes qu'il appelle « primitives » est expliquée par le processus de la sédimentation conjuguée avec l'action des courants marins. « Les séparations de nos montagnes, les vallées dont elles sont entrecoupées, nous montrent les diverses routes que tenoient les courans de la mer, lorsque les couvrant totalement, elle travailloit à leur fabrication, et nous indique la façon dont elles se sont bâties » (I, 124). Les montagnes s'élèvent donc au fond de la mer « à la jonction de deux courants opposés, ou qui se coupent » (I, 36) Les limons et les sables s'accumulent à ces endroits, formant des sortes de « barres » qui s'élèvent et s'endurcissent mais « conservent cependant toujours la forme des passages, que ses courants s'étoient ouverts dans le tems de la mollesse de leur matière, et que son flux et son reflux avoient longtems entretenus » (I, 37). On peut aussi retrouver, dans la structure et l'orientation des montagnes actuelles, les traces mêmes des processus qui ont présidé à leur formation (I, 122-123). Géographie imaginaire qui voit dans la disposition des vallées, des chaînes de montagnes et des archipels, les effets des croisements et des rencontres des courants marins au fond des mers... Quelqu'étrange ou ridicule qu'elle ait pu paraître aux yeux de certains de ses contemporains, la thèse de Telliamed inaugure à l'époque moderne une longue tradition de controverses et d'explications de la formation des couches terrestres et de leurs plissements par le séjour de la mer et les dépôts marins. Buffon lui aussi expliquera l'inclinaison des couches par le dépôt

Claudine Cohen

de sédiments au fond de la mer, « sur un terrain penchant »¹⁸, et l'aspect des plis, des failles et des contournements des Pyrénées trouvera plus tard, aux yeux de géologues tels que l'abbé Palassou¹⁹ et Ramond une explication identique : comme Telliamed, ce dernier croit « Vraisemblable que les dérangemens ont eu lieu dans le sein même des eaux (...). C'est une mer qui se fige au moment de la tourmente, et dont l'agitation se peint encore dans ses ondes pétrifiées »²⁰.

La conception de Maillet sur la formation des montagnes rejoint certaines idées avancées par Leibniz : « Je suis disposé à admettre que, dans l'origine, lorsque la masse du globe était encore à l'état liquide, sa surface a été labourée en sens divers par le souffle des vents, et qu'en prenant de la consistance elle a conservé cette inégalité première, quoique je ne prétende pas nier qu'après la consolidation il ne se soit formé quelque monticule, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par le rejet de matières enflammées ; mais je ne pense pas qu'il faille admettre que des montagnes aussi vastes que les Alpes aient pu surgir par éruption d'une terre déjà consolidée » écrivait Leibniz au XXII^e chapitre de son traité. Leibniz, comme Telliamed, avait réfléchi à la question de la surrection des montagnes et de la présence de fossiles à leurs sommets²¹. « Nous savons... que ces montagnes offrent des traces du séjour des mers à leur surface (...) ; je trouve plus naturel d'admettre que les eaux par leur propre force se sont creusé un lit, qu'il ne le serait de supposer que, par une incroyable violence, une si énorme masse de mer s'est élevée si haut²² ». Sans doute cette hypothèse envisagée par nos deux auteurs attira-t-elle une fois de plus les sarcasmes de

¹⁸ Buffon, *Œuvres philosophiques*, ed. Piveteau 1955 p. 50.

¹⁹ Palassou (abbé), *Nouveaux mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrénées et des pays adjacents*, Pau, 1823, pp. 53 sq.

²⁰ Ramond, *Voyage au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes Pyrénées*, Paris, 1801, p. 96-104.

²¹ Leibniz, *Protogaea*, § XXII.

²² *Ibid.*, p. 85.

CORPUS, revue de philosophie

Voltaire : « Comment l'Océan, par son flux et ses courants, aurait-il élevé le mont Saint-Gothard de 16500 pieds au-dessus du niveau de la mer, telle qu'elle était aujourd'hui ? » écrivait-il dans *Les Colimaçons*²³, faisant dire à Callicrate dans ses *Dialogues d'Evhémère* : « Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le Mont Caucase avait été créé par le Pont-Euxin »²⁴. Il y a en effet une réelle difficulté à admettre que la mer ait pu jadis s'élever plus haut que le sommet des montagnes, puis décroître : cette objection ne peut être réduite qu'en supposant un allongement démesuré de la durée de l'histoire du globe – question soulevée tant dans par la *Protogée* que par le *Telliamed*.

Leibniz ne calcule pas la durée impliquée par l'histoire qu'il raconte, mais il avait reconnu que si les fossiles sont des vestiges d'êtres vivants, la Terre doit être bien plus ancienne que ne le rapportent les livres sacrés²⁵. Chez Telliamed, l'affirmation de l'immense durée du monde, et même de son éternité, est un thème central. La notion d'une causalité uniforme matérialisée par la lente diminution de la mer, implique l'immensité du devenir du globe terrestre. La notion de l'uniformité des causes est corrélative du refus de la notion de miracle et de celle de Création, qu'entraîne la croyance à une divinité transcendante. Telliamed affirme hardiment que l'échelle géologique est incomparable à l'histoire humaine : « Ne mesurons point la durée passée de ce monde sur celle de nos années, dit Telliamed ; leur nombre comparé aux grains de sable de la mer n'est peut-être pas plus suffisant pour nous donner une idée du commencement de son existence, que six mille ans" (II, 76-77). Il imagine une méthode pour mesurer la diminution de la mer, et calculer le temps écoulé depuis son commencement. Cette évaluation se fonde

²³ *Les Colimaçons*, Moland, t. XXVII, p. 221.

²⁴ *XI^e dialogue d'Evhémère* O.C. ed. Moland t. XXX, p. 519 ; Voir aussi *La Défense de mon Oncle*, 1767, ed. critique et commentaire par José-Michel Moureaux, Slatkine-Champion, Genève-Paris 1978.

²⁵ voir Claudine Cohen, "Un manuscrit inédit de Leibniz sur la nature des "objets fossiles", *Bulletin de la Société Géologique de France*, 1998, t. 169, n° 1, pp. 137-142.

Claudine Cohen

sur une mesure spatiale : puisque le retrait des eaux s'effectue de façon continue, il suffira de mesurer la hauteur de cette « diminution » pour en connaître la durée. « Le nombre des siècles et la diminution de la mer se connaissent sur ces rochers », dit Telliamed. « il sera facile de connoître le nombre des siècles qui se sont écoulés depuis que la première de nos montagnes a montré sa tête au-dessus des flots, en prenant l'élévation de la plus haute sur la superficie actuelle des eaux de la mer. En effet cette élévation étant connue, on sçaura par le progrès présent de la diminution des eaux de la mer pendant un siècle celui des siècles précédens. Par conséquent on connoitra le tems qu'elle a employé à cette diminution depuis la découverte des plus hautes montagnes... » (II, 59-60)

Compte tenu des paramètres qui font varier la durée de cet assèchement, on posséderait ainsi un instrument de mesure absolue du temps écoulé. « En supposant une diminution de trois pouces par siècle », il faudrait donc reculer d'un nombre d'années considérable le moment où, pour la première fois, a émergé le sommet de la plus haute montagne. Dans les manuscrits, Telliamed parle de « **plus de deux milliards d'années** »²⁶. Il est vrai que ce chiffre est omis dans le passage correspondant des versions imprimées, et que l'éditeur a réduit ou supprimé ces chiffres chaque fois qu'ils lui paraissaient trop éloignés des 6000 ans que suppose la chronologie biblique²⁷...

La nature des « objets fossiles »

Voir dans les restes fossiles des « jeux de nature » reproduisant sous terre les formes des organismes vivants avait longtemps permis, sans entrer en contradiction avec les dogmes

²⁶ *Telliamed*, Ms ILL, F° 484/W, F°207, Ff. 200 et 210.

²⁷ "Je n'ai rien trouvé de plus conforme aux événemens du Ciel et de la Terre parvenus jusqu'à nous ; aux preuves invincibles que nous avons de la diminution de la mer <omission de : depuis plus de deux milliards d'années>, à la conformation du globe, aux histoires et aux traditions qui nous restent, enfin à la raison" (*Telliamed*, 1755, II, 131-132).

CORPUS, revue de philosophie

religieux, de rendre compte de l'existence de ces objets hétérogènes aux roches dans lesquelles ils sont inclus²⁸. Cette thèse fondait par exemple le traité de Conrad Gessner, *De rerum fossilium* (1565)²⁹ : Gessner figure les principaux fossiles reconnus à cette époque, bélemnites, coquilles, glossopètres – dont il avait noté la ressemblance avec les dents de requins –. Mais, tout en admettant qu'il s'agissait peut-être d'animaux pétrifiés, il n'exclut pas d'y voir l'effet de « forces plastiques », ainsi que l'enseignait la philosophie scolastique. Etudiant les fossiles, il les classe en quinze catégories en fonction de leur *ressemblance* avec des objets n'appartenant pas au règne minéral : fossiles aux formes géométriques, ceux ressemblant à des poissons, à des oiseaux, à des insectes ou à des serpents, à des plantes, ou encore à des objets manufacturés. La ressemblance du fossile avec l'objet qu'il « imite » est alors perçue à travers le réseau des analogies qui unissent secrètement tous les objets du monde³⁰.

Ces croyances perdurent jusqu'à l'aube du 18^e siècle, et même au-delà³¹. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de voir Telliamed, comme Leibniz, s'efforcer de réfuter la thèse des pierres-figures (II, 24-27) : s'il y a une « mimesis » de la nature envers ses propres productions, elle ne peut être qu'imparfaite, et n'est certainement rien sans l'art humain - ni sans l'imagination des hommes. Telliamed rejoint en cela l'argumentation exposée

²⁸ Certaines interprétations sont plus explicitement théologiques: ainsi, E. Bertrand admettait que les fossiles avaient été formés « par le Créateur, et avaient été placés à la création de la Terre même pour mettre de l'analogie entre les divers règnes et de la variété dans les œuvres de sa main puissante ». *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels*, Avignon, 1763.

²⁹ Conrad Gessner, *De rerum fossilium, lapidum et gemmarum figuris similitudinibus* Zurich 1565.

³⁰ voir M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris Gallimard, 1966.

³¹ voir D. Mornet, *op. cit.*, pp. 18 sq. Au milieu du 19^e siècle, Boucher de Perthes voit dans des cailloux aux formes suggestives l'œuvre, non de la nature, mais de « l'homme antédiluvien »... Voir ses *Antiquités Celtiques et Antédiluviennes* Paris, 1847, 1857, 1864 et C. Cohen et J.-J. Hublin, *Boucher de Perthes, les Origines romantiques de la Préhistoire*, Paris, Belin, 1989.

Claudine Cohen

par Leibniz : c'est en arguant, non de l'imperfection, mais de la perfection des images de la nature que livraient les fossiles que, de façon théologiquement fort adroite, celui-ci récusait la thèse des « pierres-figures ». Leibniz l'expliquait dans un mémoire adressé en 1706 à l'Académie des Sciences de Paris, dont Fontenelle rend compte en ces termes : « Plusieurs auteurs ont appelé ces sortes de représentation de Poissons ou de Plantes dans des Pierres, Jeux de la Nature ; mais c'est là une pure idée Poétique, dont un philosophe tel que M. Leibnitz ne s'accommode pas. Si la Nature se jouoit, elle joueroit avec plus de liberté, elle ne s'assujettiroit pas à exprimer si exactement les plus petits traits des Originaux, et, ce qui est encore plus remarquable, à conserver si juste leurs dimensions. Quand cette exactitude ne se trouve pas, ce peuvent être des Jeux, c'est-à-dire, des arrangemens en quelque sorte fortuits. »³²

C'est surtout à Nicolas Sténon, anatomiste danois attaché à Florence à la cour du Duc de Toscane, qu'il revient d'avoir su résoudre à la fois au plan conceptuel et empirique la question de la formation de la Terre et celle de la nature des « objets fossiles »³³ : Sténon développa dans plusieurs écrits publiés entre 1667 et 1669 une réflexion rationaliste sur la question de savoir comment coquilles et dents de poissons se trouvent insérées dans les couches de la terre, parfois loin de la mer. Cette enquête débouche sur une réflexion plus générale à propos de la formation des « corps solides... naturellement enfermés dans un autre solide ». De l'inclusion d'un solide dans un autre, il faut conclure qu'ils ont été formés non pas simultanément, mais successivement. Le rapport spatial d'inclusion exprime un rapport temporel de succession. Ce principe rationnel (« géométrique ») permet aussi de rendre compte

³² *Histoire de l'Académie an. 1706*, p. 9-11.

³³ Voir Nicolas Sténon (Niels Steensen), *Canis Carchariae Dissectum Caput et dissectus caput et dissectus piscis ex Canum genere*, Florence 1667 et *De Solido intra Solidum naturaliter Contento Dissertationis Prodrumus*, Florence, 1669. J. G. Winter, *The prodromus of Nicolaus Steno's dissertation concerning a solid body enclosed by process of nature within a solid*, U. of Michigan, New York, The Macmillan Company, London 1916.

CORPUS, revue de philosophie

de la formation successive des couches de la Terre en fonction des débris qu'elles contiennent : ayant mené de nombreuses observations dans la région comprise entre le Tibre et l'Arno, Sténon y avait récolté des coquilles fossiles, et noté leur analogie avec des formes méditerranéennes. De ces observations, il avait conclu que les roches d'Italie s'étaient formées sous la mer, tandis que les couches supérieures n'existaient pas encore. Dans ce mémoire, Sténon rend compte de la formation du relief de la Toscane comme une suite d'immersions et de sédimentation, d'émersions, d'érosions et de faillages – événements parmi lesquels le Déluge biblique figure comme un épisode essentiel. Il voyait en outre dans les tremblements de terre une des causes du soulèvement des couches de la Terre, et mit en évidence le rôle de l'érosion dans la formation des reliefs. Cette description de la succession des événements est doublement fondée sur le rationalisme cartésien et sur une lecture des textes sacrés. A son époque, sa diffusion dans les milieux naturalistes reste limitée : mais cette œuvre sera relue plus tard comme fondatrice de la stratigraphie et de la géologie scientifique³⁴.

On sait que la pensée de Sténon fut une source essentielle pour la *Protogée*. La Théorie de la Terre leibnizienne adopte en effet résolument les principes indiqués par Sténon dans son étude du relief de la Toscane pour examiner la « géographie naturelle » de la Basse Saxe et plus largement pour élaborer une théorie générale de la formation du globe. « Il est certain que, si le globe a été liquide dans l'origine, il devait par cela même avoir une surface égale : or, il est conforme aux lois générales des corps que les liquides en prenant de la consistance aient donné naissance aux solides ; et c'est ce qu'attestent les corps solides enfermés dans un milieu solide, ces couches et ces noyaux déposés dans les anfractuosités de la pierre, tels que les filons minéraux et les gemmes que l'on trouve au sein des rochers. De plus subsistent çà et là des débris du passé, des plantes, des animaux, des ouvrages d'art, aujourd'hui revêtus d'une enveloppe

³⁴ Voir D. Oldroyd, *Thinking about the Earth*, Cambridge, 1996.

Claudine Cohen

de pierre. Conséquemment, cette enveloppe solide est d'une formation plus récente, et il faut bien qu'elle ait été d'abord à l'état fluide », écrit Leibniz reprenant presque mot pour mot les termes de Sténon. L'inclusion de corps solides minéraux, gemmes, plantes ou animaux – à l'intérieur d'autres solides, implique une certaine durée. Ces objets fossiles qui ressemblent aux êtres vivants ne sont pas les produits du hasard, ni des jeux de la nature, pas plus que la conséquence de processus mécaniques qui les auraient formés au sein de la Terre : leur présence et leur position implique une succession d'épisodes d'enfouissement et de sédimentations.

Leibniz insiste sur la nécessité de distinguer entre différentes sortes d'objets trouvés sous terre : d'un côté, les objets inanimés, tels que les cristaux et les « formes polygonales » dont la formation s'explique par « contiguité externe » ; d'un autre côté, il critique fortement les auteurs qui prétendent voir des scènes mythiques, voire religieuses, dans les pierres - jeux « non de la nature, mais de l'imagination humaine »³⁵. Finalement, les objets qui ressemblent précisément aux êtres vivants, comme « des formes de poissons exactement et nettement tracées [dans l'ardoise] comme si un artiste avait inséré dans la pierre noire une feuille de métal gravée »³⁶, sont justiciables d'une explication particulière : ils sont les restes mêmes des animaux, et de ce fait, peuvent être considérés comme des documents de la nature, des preuves de l'histoire de la Terre.

S'agissant des fossiles, Telliamed retient la définition traditionnelle – « tout ce qu'on trouve dans la Terre en foussoyant » –, et admet comme « fossiles » toutes sortes d'objets enfouis dans les couches de la terre, pour peu que leur aspect ou leur nature prouvent qu'ils ont séjourné dans la mer – « barques, ancres, poutres, pierres d'une couleur ou d'une qualité différente, poignées d'agate ou d'autre matière, pièces d'or & d'argent fabriquées de main d'homme » (II, 46) –. Mais il importe à l'économie de son

³⁵ *Protogée*, § XIX.

³⁶ *Ibid.*, § XIX.

CORPUS, revue de philosophie

« système » que ces éléments hétérogènes soient des restes organiques, animaux, végétaux, humains, qui ont pu être déposés à la surface des montagnes ou insérés à l'intérieur des roches tandis que celles-ci étaient molles et se formaient au fond de la mer, par la lente accumulation des sédiments. On ignore si Maillet a rencontré l'œuvre de Sténon, notamment lors de sa charge consulaire à Livourne, où Sténon avait observé les fossiles quelques décennies avant lui. Toujours est-il que Telliamed reprend ici certaines des notions qui lui sont essentielles, utilisant presque littéralement les mêmes termes que lui pour sa démonstration de l'origine très ancienne et organique des fossiles.

Comme Leibniz, Telliamed porte une attention très fine aux objets découverts, analysant leur nature, leur aspect et même leur structure interne. Il interroge la matière des objets fossiles, leur « pétrification », leur taille, leur couleur et leur « poliement », s'interrogeant sur les modalités de leur « pétrification », observant leurs contours, la forme et l'aspect de leurs fractures : ainsi, certains coquillages sont écrasés (II, 31), tandis que d'autres « portent [...] des marques sensibles de leur rupture » ; il note qu'« on voit [que certains] ont été brisés » car leurs bords ne sont pas « arrondis comme le sont ceux d'un vase que la main de l'Ouvrier a dressé » (II, 32) ; des restes d'« hérissons de mer » sont trouvés à côté de leurs « défenses pétrifiées à côté d'eux » : et, ajoute Telliamed, « ces pierres réunies formeroient le hérisson parfait, comme les morceaux d'une porcelaine cassée réunis ensemble seroient la tasse ou l'assiette brisée » (II, 31), remarque qui manifeste ici, comme chez Leibniz, la pensée du reste fossile comme totalité organique, déjà exposée dans l'argumentation de Sténon.

Au tournant du 18^e siècle, la question de la disparition de certaines espèces reste ouverte. Serait-il possible, comme l'avait supposé Bernard Palissy un siècle plus tôt, que des espèces animales se soient éteintes ? Les différentes variétés de « cornes d'Ammon » que Leibniz fait figurer dans les planches de sa *Protogée* pourraient-elles être des « espèces perdues » ? Leibniz

Claudine Cohen

envisage cette possibilité³⁷, mais l'écarte, préférant admettre que ces espèces existent probablement dans des mers lointaines, ou dans les profondeurs inexplorées des océans, réaffirmant que le monde a été créé dans sa complétude, et que la « chaîne des êtres » a été créée en une seule fois, en une immuable hiérarchie.

Pour Telliamed, l'affirmation de l'existence d'espèces fossiles inconnues ne pose guère de problèmes métaphysiques. Il émet à ce sujet trois hypothèses explicatives : « il faut que les poissons en soient totalement péris dans la nature, qu'ils vivent dans des mers si profondes, ou qu'ils soient tellement enfoncés dans la vase, qu'on n'en voie jamais dans la mer » (II, 36). Il se peut que certaines espèces vivent au fond des mers, ou enfouies dans la vase. Ainsi leur existence s'expliquerait moins par un transport que par leur mode et leur lieu de vie. Parmi les coquillages « inconnus à nos rivages », il évoque comme Leibniz les « Cornémons », ou « cornes d'Ammon » (I, 58) dont il signale la position stratigraphique inférieure : « Il remarqua... que ces coquillages inconnus étoient plus enfoncés dans ces compositions ; qu'au contraire ceux qui sont fréquents sur nos côtes, approchoient davantage de leur superficie » (I, 59). L'immense diversité qu'il prête à la nature rend donc pensable à ses yeux, comme à ceux de ses contemporains, l'existence d'espèces encore inconnues.

Mais Telliamed croit également possible la disparition pure et simple d'espèces, hypothèse pratiquement impensable pour nombre de naturalistes en cette fin du 17^e siècle, mais sérieusement pensée ici en rapport avec la thèse de la diminution de la mer³⁸ : en admettant la spécificité de certaines variétés indigènes à certains « climats » ou lieux marins particuliers, il admet aussi la possibilité de leur anéantissement (local) au moment du dessèchement de la mer. Ainsi, l'idée de l'extinction de certaines espèces invoquée ici, est rattachée à une représentation de l'adaptation des formes vivantes à un environnement donné –

³⁷ *Protogée*, § XXVI.

³⁸ Cependant, cette disparition n'est pas définitive : si les êtres trouvent leur origine dans des semences préformées, celles-ci peuvent, en d'autres temps ou d'autres lieux, faire renaître les mêmes espèces (cf. VI^e journée).

CORPUS, revue de philosophie

idée qui sera reprise par Buffon et développée notamment dans ses *Epoques de la Nature* (1778).

Les métamorphoses des êtres vivants

« La Démonstration de la Possibilité de la sortie de tous les animaux de la mer, sans exception de l'homme ... et celle de l'état de leur Existence et communication d'un Globe à l'autre sans le secours de la génération »³⁹ est bien à ses yeux « la partie « la plus curieuse comme la plus délicate » de son Traité. Réverie débridée ou aboutissement logique d'un cheminement démonstratif ? L'invention de cette thèse pourrait bien résulter de la convergence d'une élaboration imaginaire et d'un itinéraire rationnel.

Telliamed utilise à la fois les concepts du mécanisme⁴⁰ et ceux d'une philosophie que l'on pourrait dire « vitaliste » au service d'une représentation originale donnée pour rationnelle des phénomènes de la vie, de l'origine des êtres vivants et de leur devenir ; d'un autre côté, son hypothèse de l'origine des êtres vivants dans la mer condense plusieurs représentations anciennes et contemporaines, populaires et savantes, au service d'une élaboration *a priori* qui constitue comme l'achèvement logique de son système. Penser l'origine marine de tous les êtres vivants terrestres – plantes, animaux et hommes – exige que l'on conçoive aussi, d'une part les conditions de leur naissance, et d'autre part la possibilité d'un passage de la mer à la terre. La première thèse (l'origine de tout ce qui vit dans la mer) trouve à se fonder dans une théorie de la génération selon laquelle des semences éternelles, fécondées dans les eaux, seraient à l'origine de tous les êtres vivants ; la deuxième (l'origine des animaux terrestres dans les espèces marines) trouve une explication « phénoménologique » dans la

³⁹ « Notes et lettres de Benoît de Maillet, auteur du Telliamed, ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français » *Mélanges de Mécanique et de physique*, BNF N.A.fr. 22 158, F° 2.

⁴⁰ Il n'y a pas dans le *Telliamed* d'emprunt explicite à la physiologie mécaniste de Descartes. Cependant, les dernières pages des manuscrits contiennent une référence à Harvey comme un maître et un modèle.

Claudine Cohen

constatation d'une analogie entre êtres vivants terrestres et marins. Méthodologiquement, elle est comme le pendant de la démarche géologique qui, fondée sur la constatation d'une analogie, en déduit le principe d'une origine.

La thèse de l'origine des être vivants est en effet la conséquence ultime du système de la diminution de la mer et de la mécanique cosmo-géologique qui le fonde: si la mer recouvrait à l'origine toutes les terres, les êtres vivants ne peuvent être nés que d'elle. L'idée de l'origine des animaux dans la mer se trouvait précisément suggérée dans un mémoire de Leibniz « sur l'origine des Pierres que l'on trouve empreintes de Figures de Plantes, d'Animaux, etc. » dont Fontenelle avait rendu compte à l'Académie des Sciences en 1706⁴¹. « Mais qui a exploré les profondeurs de l'océan et ses abîmes souterrains ? » écrivait Fontenelle rendant compte du texte de Leibniz, « Que d'animaux, inconnus auparavant, ne nous offre point le Nouveau Monde ? Et n'est-il pas présumable que, dans les grands changements que le globe a subis, un grand nombre de formes animales aient été transformées ? ». Cette thèse se trouve reprise (quoiqu'avec prudence) dans la *Protogée*⁴²: la mer s'étant retirée des terres, les animaux terrestres pourraient bien être les descendants de ceux qui avaient d'abord peuplé les eaux. « Il en est, je ne l'ignore pas », écrivait encore Leibniz, « qui poussent la hardiesse des conjectures jusqu'à penser que, lorsque l'Océan couvrait tout, les animaux qui peuplent aujourd'hui la terre étaient aquatiques, qu'ils sont devenus amphibies à mesure que les eaux se sont retirées, et que leur postérité a enfin abandonné leurs demeures primitives. Mais, outre que ces opinions sont en opposition avec les Saintes Écritures, dont nous ne devons pas nous écarter, l'hypothèse, envisagée en elle-même, offre d'inextricables difficultés ».

Cette hypothèse, envisagée avec circonspection par Leibniz, est hardiment reprise par Telliamed: dans son système, elle s'articule fortement à une histoire naturelle, qui inclut une taxi-

⁴¹ H.A.S. 1707, pp. 9-11.

⁴² *Protogée*, § VI.

CORPUS, revue de philosophie

nomie des êtres de la nature, une représentation de la génération, et une approche des mécanismes de leurs métamorphoses. Maillet, comme Leibniz, est « préformationniste » : il croit que l'être vivant se développe à partir d'une forme qui préexiste (cf. « on en voit de forme humaine comme des enfants au maillot, leurs bras étant sans doute encore trop déliés pour paroître » (II, 263)⁴³. Ce modèle⁴⁴ de la fécondation animale est aussi celui que privilégie Leibniz, il devient le principe d'explication de l'origine absolue – et constamment reconduite, des êtres vivants. La mer, élément total, mâle et femelle, est à la fois *véhicule* des semences et *matrice* dans laquelle peut s'opérer la génération. Pour expliquer cette « vertu fécondante » de la mer, Telliamed imagine que c'est la chaleur du soleil identifiée à « l'esprit de Dieu » qui « se promenoit sur les eaux » (II, 262) qui « dispose à la fécondité les semences ». Cette idée de la chaleur fécondante, même si elle s'associe à celle de la « préexistence des germes », n'est pas très éloignée de la croyance à la génération spontanée par l'effet de la chaleur, telle qu'on la trouve à la Renaissance et jusqu'à la fin du 17^e siècle⁴⁵. L'idée de l'éternité et de l'indestructibilité des semences, comme celle de leur préformation, paraissent devoir conduire à une représentation fixiste du vivant. Le « système » mobiliste de Telliamed fait ainsi une place à la représentation d'un devenir des êtres, essentiellement lié aux modifications de leur environnement. En avançant hardiment cette thèse, quelle que soit la maladresse des preuves qui l'étayent, Maillet semble bien reprendre et expliciter ici encore une idée qui se trouve suggérée dans l'œuvre de Leibniz.

⁴³ Aussi n'est-il pas possible d'accepter la proposition de H.D. Rothschild (*B. de Maillet – eighteenth Century naturalist*, p. 91-92) selon qui Telliamed, est comme Maupertuis, partisan de l'épigénèse.

⁴⁴ cf. p. ex. Hartsoekker, selon qui chacun des « animalcules spermatiques » renferme et cache en petit sous une peau tendre et délicate un animal mâle ou femelle de la même espèce » (*Essay de dioptrique*, § X, 89, Paris, 1694, p. 229).

⁴⁵ p. ex. Vanini, *Dialogues sur la nature* In *Œuvres philosophiques*, 1842, p. 213-214.

Le rôle de Fontenelle

A partir de 1697 et durant plus d'un demi-siècle, Fontenelle fut le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, rédigeant l'histoire de cette Académie, exposant les découvertes et les communications des académiciens, faisant l'éloge de ceux qui mouraient. Le rôle de Fontenelle fut aussi celui d'un vulgarisateur, qui s'attacha à diffuser dans le grand public le savoir scientifique et à faire disparaître les cloisons qui séparaient les spécialités⁴⁶. Sa forte influence se marque dans l'œuvre de Maillet non seulement par la forme littéraire des « entretiens » qu'il lui emprunte, mais aussi par la référence explicite aux mémoires et comptes rendus de l'Académie des Sciences.

Mais l'influence de Fontenelle sur l'élaboration du *Telliamed* fut bien plus directe et considérable. Elle fut celle d'un homme à la mode, en pleine gloire, « hôte principal » des salons parisiens, jouant un rôle prépondérant dans les institutions de savoir, par son statut d'académicien et de secrétaire de l'Académie des Sciences – sur un naturaliste « amateur de sa réputation et de sa mémoire » (I, 210) mais obscur et isolé. Nous possédons pour preuve de cette influence la lettre datée de 1726 ou 1728⁴⁷ dans laquelle Maillet remercie Fontenelle de l'inspiration qu'il lui a donnée en ce qui concerne les thèses de la troisième conversation des manuscrits (qui deviendront les deux dernières « journées » des éditions), celles qui concernent la cosmologie et l'origine des animaux et des hommes dans la mer⁴⁸. On peut penser que les

⁴⁶ Sur Fontenelle, voir Louis Maigron, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*, Paris, 1906, p. 205 ; voir A. Niderst, *Fontenelle*, [Actes du Colloque de Rouen, oct. 1987], Paris, P.U.F., 1989.

⁴⁷ Voir « Notes et lettres de Benoît de Maillet... », BN N.A.fr. 22 158, F° 187 « Copie d'une lettre par moy ecrite à M. de Fontenelle il y a huit ou dix ans » (cette correspondance, adressée par Maillet à son éditeur, est datée entre 1736 et 1738 : voir M. Bénitez « Benoît de Maillet et la littérature clandestine », *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 183, 1980, pp. 133-159, repris dans *La Face cachée des Lumières*, Oxford, 1996).

⁴⁸ Maillet écrit à Fontenelle (ref. cit. supra) : « je n'ay travaille sur la Demonstration de la Possibilite de la sortie de tous les animaux de la mer,

CORPUS, revue de philosophie

thèses sur les êtres vivants contenues dans la fin de l'ouvrage sont nées d'une conversation avec Fontenelle (« vous m'excitâtes à approfondir cette matière »).

Les circonstances de cette rencontre ne sont pas connues, et rien n'interdit de penser que la relation n'ait été qu'épistolaire. Il peut s'agir aussi d'une rencontre de salon⁴⁹. Le Chancelier Louis de Pontchartrain a pu jouer un rôle, car il fut à la fois leur protecteur à tous deux : c'est grâce à lui que Fontenelle devint membre de l'Académie des Sciences en 1689, puis secrétaire perpétuel de cette Académie en 1697. Quoi qu'il en soit, les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* constituent un modèle et une inspiration pour le *Telliamed*, tant par leur forme (une conversation entre deux personnages rapportée sous une forme épistolaire) que par la vulgarisation de la physique et de la cosmologie cartésiennes qu'ils contiennent.

Au fil des années, entre 1700 et 1720, les comptes-rendus académiques de Fontenelle témoignent moins de l'émergence d'une pensée systématique sur la Terre et les fossiles que d'un ensemble de questions qui traduisent un cheminement de la pensée – on y voit coexister le « diluvianisme » et l'idée d'un lent devenir du globe, la théorie de la végétation des pierres et la reconnaissance des fossiles comme restes organiques. Parmi les notes et mémoires sur la formation de la Terre et des fossiles adressés à l'Académie des Sciences, on relève celui de l'académicien Geoffroy l'aîné de 1716 : « la mer couvrait donc toute la Terre, et de là vient que tous les bancs ou lits de pierres qui sont dans les plaines sont horizontaux, et parallèles entre eux. Les

sans exception de l'homme, qui en fait la partie la plus curieuse comme la plus délicate et celle de l'état de leur Existence et communication d'un Globe à l'autre sans le secours de la génération par la propre espèce que sur ce que vous m'excitâtes à approfondir cette matière et dans l'espoir de mériter votre Estime ».

⁴⁹ La lettre de Maillet à Fontenelle évoque « Mme de Ferriol », sœur de Mme de Tencin, dont le salon était célèbre. Sur Angélique de Ferriol, cf. J. Sareil, *Les Tencin, Histoire d'une famille du 18^e siècle d'après de nombreux documents inédits*, Genève, Droz 1970, pp. 18-20; sur son salon, voir aussi pp. 36 et 216.

Claudine Cohen

Poissons auraient été les plus anciens habitants du Globe, qui ne pouvoit avoir encore ni animaux terrestres, ni oiseaux », écrit Fontenelle rendant compte des thèses de Geoffroy l'Aîné⁵⁰. Mais c'est surtout le nom de Leibniz qui doit être ici relevé, pour la rédaction du mémoire dont Fontenelle rend compte en 1706⁵¹, et dont le contenu reprend les principales idées exposées dans la *Protogée* sur la formation de la Terre et les objets fossiles⁵². Certaines hypothèses, considérées par Leibniz dans sa *Protogée* du point de vue de la logique démonstrative, sont, on l'a vu, éliminées par lui du point de vue de la vraisemblance et de la conformité aux dogmes religieux : précisément, celle de l'extinction des espèces et de l'origine marine des espèces vivantes. L'idée d'une transformation des êtres vivants au cours de l'histoire du monde et celle d'une durée immense de l'histoire de la Terre semblent avoir également avoir séduit Leibniz, qui les expose à plusieurs reprises dans son œuvre, mais les repousse comme étant théologiquement dangereuses.

Comme celle de *Telliamed*, la pensée leibnizienne témoigne cependant du refus de concilier l'histoire de la Terre avec le récit biblique. Dans la *Protogée*, Leibniz cite les textes sacrés, mais les catastrophes qui président à la formation de la Terre, loin de constituer un châtimeur divin, sont des événements justiciables d'une explication rationnelle et mécanique... Son récit de la formation de la Terre est assez désinvolte par rapport à l'ordonnement du récit de la Genèse, et on peut y voir une des raisons de la publication tardive de cette œuvre⁵³.

⁵⁰ H.A.S., an. 1716, p. 8-16.

⁵¹ H.A.S. an. 1707, pp. 9-11.

⁵² Voir Rhoda Rappoport, « Leibniz on Geology : a newly discovered text », *Studia Leibnitiana*, 29, 1997, n°1, pp. 6-11.

⁵³ Sur la distance prise par Leibniz vis-à-vis de la religion, voir Lucy Prenant, Leibniz, Œuvres, t. I, Paris, 1972, p. 12 « Malgré la *Théodicée*, Leibniz est mal vu du clergé. On l'a appelé en chaire *Leovenix*, "glauben nichts" (mécréant) et le mot était devenu populaire. Il est certain qu'il évoluait, à la suite peut-être des échecs subis par son activité irénique, vers une religion personnelle et de plus en plus détachée des rites, sinon des

CORPUS, revue de philosophie

Ainsi, plusieurs indices concourent pour suggérer l'hypothèse d'une filiation intellectuelle, de l'immense philosophe à l'obscur consul : Fontenelle, dont on sait les sympathies pour la pensée libertine et clandestine⁵⁴, que ses fonctions officielles interdisaient d'afficher, a vraisemblablement joué le rôle d'intermédiaire. On peut imaginer qu'il ait « soufflé » à son ami Maillet les hypothèses que Leibniz lui avait transmises, et qu'il lui ait suggéré d'en tirer jusqu'au bout les conséquences. Tout se passe comme si Fontenelle avait joué le rôle d'une sorte de passeur clandestin d'idées, et avait encouragé le hardi consul à défendre des thèses que ni lui-même, ni Leibniz, ne pouvaient soutenir.

Claudine COHEN
EHESS, Paris

problèmes théologiques. A sa mort, il refusa de faire chercher un pasteur. « Son isolement et son impopularité étaient tels qu'il fut enterré, "plutôt comme un brigand que comme un homme qui avait été l'ornement de sa patrie" (Kuno Fisher, *Geschichte der neuern Philosophie*) ».

⁵⁴ Fontenelle est l'auteur de plusieurs traités clandestins qui circulent au tournant du siècle. voir A. Niderst, « Fontenelle et la littérature clandestine », dans *Filosofia e religione nella letteratura clandestina, Secoli XVII e XVIII*, éd. Guido Canziani, Milano, Franco Angeli, 1994, p. 161-173, et son édition de *Traité de la liberté. Des miracles. Des oracles*, Paris, Universitas ; Oxford, Voltaire Foundation, 1997. Voir aussi A. McKenna, « *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke : un manuscrit clandestin attribué à Fontenelle* », dans A. Niderst (éd.), *op. cit.*, PUF, p. 351 sq.

BENOIT DE MAILLET ET LE SPINOZISME

Pendant l'exercice de ses fonctions consulaires à Livourne, entre 1712 et 1717, Benoît de Maillet a fait la connaissance du cardinal Filippo Antonio Gualterio¹. Au printemps 1713, le cardinal s'est arrêté dans la ville sur le chemin qui le menait à Paris, et il a rendu visite au comte de Gergy, envoyé de la France auprès du Grand Duc de Toscane, qui logeait pour l'occasion chez le consul. Une correspondance s'est par la suite établie entre les deux personnages². Outre sa position dans l'hierarchie ecclésiastique, et le rôle qu'il a joué dans la diplomatie vaticane, Gualterio était collectionneur d'antiquités, et il pensa employer les services du consul, pour se procurer surtout par ses bons offices des momies égyptiennes³.

¹ Filippo Antonio Gualterio, reçu au sacré collège et nommé Cardinal Protecteur d'Écosse en 1706, avait été Vice-légat du Pape à Avignon en 1696 et nonce en France entre 1700 et 1706 ; en 1717, il fut nommé Protecteur d'Angleterre. Il mourut le 21 avril 1728.

² London-British Library Add. 20350, « Letters of [Benoît] de Maillet [French Consul-General at Leghorn] to Card. Gualterio ; Leghorn, Marseilles, etc. 30 August 1713 – 29 Sept. 1726 [en réalité, 1727]. Fr. Chiefly signed, but a few *holograph* ».

Je remercie Margaret Jacob de m'avoir mis sur la piste de ces documents.

³ Dans le rapport qu'il envoie au comte de Pontchartrain le 24 mai 1713, Maillet fait état de la visite du cardinal, et il affirme que son Éminence « a esté ravie destre informée de mille particularités concernant l'Égypte et les missions de ce pays la » [Paris-Archives Nationales A.E. B I 711].

Il aurait été question des momies du moment de leur rencontre ; en effet, dans la lettre qui ouvre cette correspondance, datée du 30 août 1713, Maillet parle de l'échec de ses démarches à Marseille et à Venise pour en trouver une, et dit les continuer en Égypte. Les traces de la quête des

CORPUS, revue de philosophie

La première circulation du traité *De la diminution de la mer*

Cette correspondance nous renseigne sur certaines particularités de la vie et des idées de Maillet ; mais elle se révèle aussi d'une grande valeur pour déterminer les circonstances de l'élaboration et de la première circulation du *Telliamed*, son principal

momies en Egypte s'étaient dans toute la correspondance ; Maillet a mêlé à l'affaire le consul au Caire et le vice-consul à Alexandrie, et l'histoire est pleine de vicissitudes. La correspondance entre Gualterio et d'Anneville, chargé d'affaires à Gênes, contient le brouillon d'une lettre du cardinal à Benoît de Maillet, datée « a Rome ce 4e may 1715 », où il est question de l'arrivée prochaine d'une momie [London-B.L. Add. 20352, f. 459]. Plus tard, Maillet raconte qu'une autre momie, qui était de toutes façons « des plus communes », aurait été jetée à la mer par l'équipage d'un bateau « dans le canal de Malte », pour calmer une tempête (ce qui rappelle le récit du *Colloquium heptaplomeres*) [le 10 février 1716, London-B.L. Add. 20350, ff. 277-278]. Pour prouver sa bonne volonté, Meslier fait état à Gualterio des difficultés de l'entreprise, « puisque depuis que lon a perdu en Europe l'usage de deployer les momies aux remedes les arabes dont on les acheptoit a Saccara vilage le plus proche de la plaine de sable sous lequel sont ces puits ou tombeaux n'en cherchent plus, et jay fait durant 16 années la dessus des recherches inutiles » [lettre du 25 février 1715, f. 112]. Finalement, Gualterio a reçu sa momie [lettre du 3 août 1716, ff. 323-324].

Nous savons que Maillet s'était occupé de momies pendant son consulat au Caire, entre 1692 et 1708. Nous avons localisé des « Notes de M. de Maillet sur les momies » [Nîmes-B.M. 128 ; elles ont été adressées à Rigord en 1693, accompagnées d'autres « Notes et observations sur l'Egypte et sur le Nil ». Le manuscrit Nîmes-B.M. 303 est une « Copie de lettres échangées entre Rigord à Paris et de Maillet au Caire (1693) sur les antiquités égyptiennes ». Les *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux Arts* ont publié au mois d'avril 1704 une « Lettre de Monsieur Rigord Commissaire de la Marine aux journalistes de Trevoux sur une ceinture de toile trouvée en Egypte autour d'une Mumie » ; Jean-Pierre Rigord [1656-1727] signale que cette pièce avait été envoyée au Chancelier par « Mr Maillet Consul d'Egypte homme sçavant & curieux » (p. 978), qui l'avait trouvée « sur une Mumie qu'on a ouverte en sa présence, & il en envoie ce qu'il en a pu recouvrer » (p. 979).

Miguel Benítez

ouvrage. Dans les lettres qu'il a remises au cardinal pendant son consulat à Livourne, avec une périodicité longtemps hebdomadaire, il n'y a pas la moindre allusion à l'ouvrage⁴. Benoit de Maillet a quitté le consulat de Livourne à la fin juillet 1717, pour occuper le poste d'inspecteur des Echelles du Levant⁵. Son départ marque l'arrêt de cette correspondance. Maillet l'a reprise, « après tant

⁴ Il dit cependant dans un rapport à Pontchartrain daté du 19 octobre 1714 qu'il a fait un « petit recueil » des preuves de la diminution de la mer, « dont l'Egypte renferme mille marques », auxquelles il compte joindre « celles que ces lieux renferment » [Paris-A.N. A.E. B I 711].

⁵ La correspondance avec Gualterio fournit aussi quelques renseignements concernant son départ de Livourne. Le Grand-Duc de Toscane a demandé le rappel de Maillet pendant l'été 1716, et le Conseil de Régence y a obtempéré un an après. Entre temps, le cardinal a écrit à M. de Valincourt et au maréchal d'Estrées pour plaider la cause du consul (lettres des 26 octobre et 28 décembre 1716). En tout cas, Maillet ne demande pas à être confirmé dans son poste, ce qu'il juge impossible par l'attitude inamicale des autorités toscanes, mais attend plutôt un signe de la part du Conseil montrant qu'il jouit toujours de la confiance de l'Etat : « Ce n'est point tant un autre employ que je desire que de sortir de celui cy avec honneur et cela ne peut jamais estre qu'en me nomant a quelque autre destination » [12 octobre 1716, f. 344v] ; quand il remercie plus tard le cardinal de son appui auprès de Valincourt, il écrit encore que cette lettre pourrait « concourir a me tirer de cet employ par un poste honorable, qui est ce que je desire beaucoup plus que les revenus dun autre employ » [26 octobre 1716, ff. 347v – 348r]. Enfin, le 17 mai 1717, Maillet communique à Gualterio qu'il a reçu des lettres du Conseil de Marine concernant sa nomination comme inspecteur des Echelles du Levant ; et il ajoute : « Une persone me dit qu'outre la visite des echeles du levant il sagist de renouveler avec les republiques de barbarie les traittes de paix que nous avons avec elles » [f. 388v].

Sur cette question, voir H.D. Rothschild, « Benoit de Maillet's Leghorn letters », *Studies on Voltaire* XXX (1964), 351-375 ; Jean-Pierre Philippini, *Il porto di Livorno e la Toscana (1716-1814)*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1998. Les Archives de la Chambre de Commerce à Marseille conservent aussi des documents se rapportant à cette époque : K 54, Lettres de Benoit de Maillet, consul, 1712-1716 ; J 1576, Visite des Echelles par Benoit de Maillet, 1717-1720 (les liasses J 564-569 contiennent aussi des documents relatifs au consulat de Maillet au Caire entre 1692 et 1708).

CORPUS, revue de philosophie

dannées de silence », par une lettre datée de Marseille le 26 décembre 1724⁶. S'il écrit au cardinal en ce moment-là, c'est qu'il attend l'ouverture d'un procès à Aix et qu'il ose espérer que Gualterio pourra recommander ses intérêts auprès du Président du Parlement Le Bret, ou d'un autre membre qui pourrait se compter parmi ses amitiés. Avant d'entrer en substance cependant, sous prétexte de l'âge et de l'état de santé du cardinal, Maillet écrit ce qui suit :

Je ne pense pas quelle [*S.E. le Cardinal*] soit de ceux qui s'imaginent que les hommes en ces tems cy vivent moins qu'il[s] n'ont fait autre fois et que les vertus des simples et de toutes les productions du globe se soient affoiblies par la durée de son age quand a moy Monseigneur je crois au contraire que les premiers hommes ont moins vecu qu'ils ne font aujourd'huy parce qu'ils n'avoient ny la sagesse ny l'experience ny les commodités que l'on a en ces tems cy et j'ose luy confesser de plus que mon opinion est que s'il y a des terres fort anciennes il s'en fait tous les jours de nouvelles par la Diminution de la mer C'est une opinion que j'ay suivie depuis trente ans, des preuves innombrables de laquelle j'ay fais un recueil des principales a quoy mes voyages ne m'ont pas peu servy elles composent les deux parties d'un Traité qui a pour titre les preuves de la diminution de la mer qui peuvent s'accorder avec ce qu'il est dit dans la Genese de la formation de la Terre faite en six jours dont la mesure n'est suë que de celui meme qui la formée et qui n'a put estre certainement celle du tour journalier ou du soleil a l'entour de la Terre ou de la Terre a l'entour du soleil puisque celui cy ne fut formé selon la meme Genese que le quatrieme jour la derniere partie de ce traité contient les consequences de la diminution de la mer qui sont peut estre moins orthodoxes mais qui ne sont raporté[s] que comme un jeu d'esprit et ce qu'a dit Cirano De Bergerac ou M^r de Fontenelle le

⁶ Entre sa dernière lettre de Livourne, le 26 juin 1717, où il prend congé du cardinal, et cette autre de la fin 1724, Maillet ne lui écrira qu'une seule fois, le 7 mars 1718, à son retour de sa visite à Alger.

Miguel Benítez

premier dans son monde de la Lune l'autre dans son chapitre de la pluralité des mondes et après avoir mis comme la dernière main à cet ouvrage il m'est tombé un Traité qui a pour titre opinion des anciens sur le monde qui a tant de rapport à mon Traité qu'il paroist estre fait pour luy ou mon Traité une explication⁷ de ce manuscrit qui est magnifique par le stile et les recherches qu'il renferme C'est à ces bagatelles Monseigneur que je me suis occupé dans le loisir que m'a visité des échelles du levant et de Barbarie m'a laissé pendant les deux années que j'y ay employées et les trois à quatre autres que je suis resté à Paris à placer les débris de m'a petite fortune... [ff. 421r – 422r].

C'est la première description du *Telliamed* dont nous ayons connaissance. Elle confirme que Maillet a entrepris la rédaction définitive de son ouvrage entre 1717 et 1724, même si la partie concernant les preuves de la diminution de la mer était déjà entamée depuis tout au moins 1714. En effet, il a fait un premier voyage d'inspection en Barbarie, c'est-à-dire à Alger et Tunis, de novembre 1717 à février 1718⁸ ; par la suite, son inspection des Echelles du Levant, qui devait le mener à Alexandrie, Saint-Jean-d'Acre, Tripoli, Alep et Larnaca, commencera en août pour terminer en décembre 1718. Nous savons par ailleurs que Maillet était à Paris à la fin 1719⁹. Dans une lettre qu'il écrira à

⁷ Maillet avait d'abord écrit : « application », puis il a corrigé.

⁸ Une lettre de Clairambault, qui a succédé à Maillet au consulat de Livourne, au cardinal Gualterio, datée du 15 octobre 1717, signale que Maillet s'apprête à partir « pour tout ce mois pour aller à Alger et Tunis » [London-B.L. Add. 20349, ff. 24v – 25r]. Le 7 mars 1718, Maillet écrit au cardinal une lettre, accompagnée d'un rapport faisant état de « nostre Camp^{ne}, de Barbarie », c'est-à-dire de la visite faite à Alger pour négocier un nouveau traité avec le Bey [London-B.L. Add. 20350, ff. 408-414] ; dans sa lettre, Maillet annonce « une autre nouvelle carrière qui sera plus longue que la dernière, puisque je dois visiter le reste des Echelles de Barbarie, et toutes celles du Levant hors Constantinople ce sera un voyage pour le moins de huit mois » [*ibidem*, ff. 414r/v].

⁹ Lettre de Clairambault au cardinal, avant de quitter son poste, datée « à Livourne le 9^e 8bre 1719 », où il signale que Maillet lui a écrit de Paris le

CORPUS, revue de philosophie

Jean-Baptiste Le Mascrier en 1737, il signale que la première copie de son *Telliamed* avait été faite en 1720 par l'un de ses amis, très probablement Laugier de Tassy¹⁰. Il se pourrait qu'il ait continué à travailler ce texte pendant quelques années encore ; mais il était terminé, tel que nous le connaissons, à la fin 1724 – ce qui donne une plus grande vraisemblance à la date de rédaction des entretiens par le missionnaire qui apparaît dans plusieurs copies manuscrites. Malgré quelque ambiguïté dans les propos, cette description fait voir que le traité était divisé en trois parties, les « deux parties » dont parle Maillet d'un côté étant en fait les premières, s'occupant respectivement des preuves de la diminution de la mer et des opinions en faveur de ou contre cette théorie, tandis que « la dernière partie » contenant « les conséquences de la diminution de la mer » n'est pas du tout la seconde de ces deux, mais une troisième du traité. A ce moment-là, il avait déjà exploité le manuscrit *Opinions des anciens sur le monde*, qu'il eut toujours en grande considération et qu'il aurait voulu éditer avec son *Telliamed*. Maillet plaide pour l'orthodoxie de son système, à l'aide d'une lecture de la *Genèse* qui ne prenne pas le texte biblique à la lettre, puisqu'il contredit les données de l'astronomie – encore ne prend-il pas partie entre les systèmes de Ptolémée et de Copernic. La symphonie des globes qui s'éteignent et s'allument alternativement dans les espaces infinis et la sortie des animaux du sein des eaux lui semblent moins orthodoxes – mais ce n'est là qu'« un jeu d'esprit », à la manière de Cyrano et de Fontenelle, comme le signale d'ailleurs le traité lui-même dans sa conclusion¹¹.

25 septembre pour lui annoncer l'arrivée prochaine de son successeur à Livourne [London-B.L. Add. 20349, f. 168v].

¹⁰ Lettre à Le Mascrier du 7 janvier 1737 [Paris-BnF nouv. acq. fr. 22158, « Notes et lettres de Benoit de Maillet, auteur de *Telliamed*, ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français », f. 211r].

¹¹ « Ce sont des opinions qu'il [*Telliamed*] nous expose avec beaucoup d'étude et de dextérité lesquelles ne doivent être regardées de nous que philosophiquement et comme d'agréables reveries telles que nous en voyons même dans des auteurs de notre Religion [*c'est-à-dire chrétienne : c'est le missionnaire qui parle, Telliamed étant Indien*] et ce seroit faire trop d'honneur à celui cy et marquer trop de foiblesse que de lire la dernière

Miguel Benítez

Le cardinal répondit à Maillet sans tarder. Le 6 février, il lui envoie une lettre pour le Président Le Bret et lui demande le nom des juges. Mais il s'est aussi montré intéressé par l'ouvrage dont Maillet lui a parlé, puisque celui-ci lui écrit le 23 mars 1725 :

Puisque votre Eminence veut bien faire l'honneur a l'ouvrage de toute ma vie de jeter les yeux dessus j'en fais faire une copie que je prendray la liberté de luy envoyer par le canal de M. Pestalossy sans adresse pour elle et sans lettres mais seulement cacheté lorsque je trouveray l'occasion d'une personne seure pour le faire passer a M. Pestalossy. Je n'auray aucun regret a tout le tems qu'il m'a cousté s'il peut amuser vostre Eminence que je sçay avoir dans son cabinet diverses curiosités tirées du sein de la nature et si elle peut la persuader comme je le suis que la croute de ce globe est sortie insensiblement du sein de la mer ou elle a esté formée dans l'etenduë des six premiers jours de la mesure desquels l'écriture ne nous a pas parlé surtout avant l'aparition du soleil et de la lune qui ne furent faits que le 4^e jour et dont le cours partant n'a put servir de mesure aux jours qui avoient precedés ceux dont ils ont fait depuis l'etenduë [ff. 424r/v].

Malgré donc ses protestations d'orthodoxie, à la condition de lire la *Genèse* à la lumière des théories géologiques les plus récentes, Maillet se protège et protège le cardinal : il ne lui enverra pas le manuscrit à son adresse, mais sous la couverture d'un ami, ce Pestalozzi dont il avait déjà parlé au cardinal dans sa lettre précédente, « l'un de [s]es bons amis qui passe de la direction des postes de cette ville a celles de Rome » [lettre du 26 décembre 1724, ff. 422v – 423r].

conversation que j'eus avec luy et ses sentimens sur les consequences de la diminution de la mer avec un autre esprit qu'on lit le voyage de Cirano de Bergerac dans la lune ou la pluralité des mondes [de] Fontenelle qui vous amusent pourtant et nous divertissent et dont personne que je sçache ne s'est avisé jusqu'aujourd'huy de se scandaliser et de faire un crime à leurs auteurs » [Paris-BnF fr. 9774, ff. 229v – 230r].

CORPUS, revue de philosophie

Le 3 octobre 1725, Maillet lui fait part dans une lettre de sa main, où il a soigné son écriture qu'il disait lui-même illisible, que le Parlement a rendu son arrêt, où, sans les bons offices de Le Bret, il aurait « perdu totalement un proces dans lequel il sagissoit de la plus grande partie de [s]a petite fortune » [f. 427v]. Il compte donc quitter la Provence après l'hiver, pour faire un tour en Lorraine et à Paris, et puis à Rome. Mais il voudrait auparavant lui envoyer son manuscrit :

J'aurai cependant lhonneur de luy faire remettre par m. Pistalossi le traitté quelle [S.E. *le Cardinal*] veut bien me faire la grace de voir il fera plaisir a VE par raport aux choses naturelles et curieuses quelle a ramassé dans [son] cabinet dont elle trouvera la les raisons et la veritable origine [f. 427v].

Il veut certainement parler des « jeux de la nature » que le cardinal avait rassemblés dans son cabinet de curiosités, c'est-à-dire des fossiles qui prouveraient d'après Maillet que les eaux avaient couvert dans les temps passés toute la terre¹². C'était apparemment un loisir qu'il partageait avec le cardinal, puisqu'après avoir signalé que le président Le Bret, collectionneur de médailles, « a

¹² Maillet connaissait la richesse des collections du cardinal par le témoignage du comte de Gergy. Dans sa lettre datée du 11 mars 1715, Maillet dit au cardinal que le comte lui a parlé de ces richesses, « quil dit valoir toutes les antiquités romaines, et ce quil a veu de plus grand dans Rome » [f. 121v] ; la semaine suivante, le 18 mars, il insiste : le comte lui a fait « un recit aussy exact quil est possible de l'infinité des belles choses, et des curiosités quil a admiré dans les mezanines de V. Em^{ce} » [f. 123v].

Dans la lettre où Maillet annonce à Gualterio son prochain départ pour inspectionner les échelles du Levant, il lui dit qu'il n'oubliera pas que « V.E. est curieuse des bisareries de la nature et des singularitez quelle a principalemt formées en se jouant, c'est de l'Egipe plus que de tout autre lieu que je me promets quelque chose » [A Marseille ce 7^e Mars 1718, f. 414v] ; et dans le rapport sur la campagne d'Alger qui accompagne cette lettre, il signale au cardinal, dans une apostille autographe, qu'il n'a rien trouvé digne de son cabinet [f. 413r].

Miguel Benítez

aussy beaucoup de pieres gravées que je nay pas veües », il conclut : « Lamour pour les gravures est le seul que jaye conservé jusques a ces temps » [f. 427v].

Enfin, Maillet, qui reste toujours à Aix, annonce au cardinal l'envoi de son traité le 8 mai 1726, non sans prendre cependant des précautions : il ne se proclame plus l'auteur de l'ouvrage, mais se porte garant de la soumission de celui qui l'a fait aux vérités révélées sur la matière qu'il traite « comme un jeu d'esprit » :

Je prens la liberté d'envoyer aujourduy a votre Eminence et de faire passer sous sa sensure la copie d'un traité fait par un homme de ma connoissance, dont la derniere partie ne peut estre considerée que comme un jeu d'esprit, et ce qui pourroit estre imaginé de plus probable sur la matiere qu'elle contient si nous ne nous en raportions qu'aux lumieres naturelles, et que ce qu'il en faut croire ne nous eut point esté revelé par nos livres sains. V.E. en jugerat sans doute de la sorte et je l'a ose assurer, que l'auther est du meme sentiment, elle y verra cepandant diverces observations sur la composition de la Terre qui ne luy deplairons point a ce que je pense, et qui contribueront de plus en plus a luy faire connoitre les causes de tant de choses naturelles et surprenantes qu'elle a ramasée dans son cabinet, que l'on attribue a des hazards de la nature et qui ont des principes très certains. Je m'estimerois bien hureux si la lecture de ce traité peut l'amuser quelques momens et la soulager dans ses heures de loisir de l'application qu'elle donne aux grandes affaires dont elle est occupée ; il ne luy deplaira pas sur tout etant partisan de l'eau qui est son unique boisson de reconnoitre les effets merveilleux que son usage produit en nous et les avantages qu'on en peut tirer [ff. 428r/v].

Quelques jours plus tard seulement, le 15 mai, Maillet explique au cardinal qu'il est resté à Aix parce que son procès se poursuit dans une autre instance, et qu'il partira pour Paris sitôt l'affaire

CORPUS, revue de philosophie

terminée¹³. Mais auparavant, il confirme l'envoi de son traité, qu'il a mis entre les mains de quelqu'un qui postule une place à l'Académie de peinture de Rome :

Je me suis donné l'honneur de remettre à M. André porteur de cette Lettre un autre paquet pour votre Eminence [f. 429r].

Par une lettre datée de Nice le 19 septembre 1726, nous apprenons que Gualterio a enfin reçu l'ouvrage. A cette occasion, Maillet lui en recommande surtout la troisième partie, la moins orthodoxe de son aveu, même si c'est davantage pour son divertissement que pour son instruction :

J'ay un très humble remerciement a luy faire de l'honneur de sa reponse, a la lettre que luy presentat M. André, avec l'ouvrage qui peut amuser sa curiosité, surtout sa troisième partie, si elle se donne la peine de jeter les yeux dessus rien ne seroit plus flatteur pour moy que de croire qu'il peut contribuer a divertir V.E., plus capable que qui que ce soit au monde, de juger des misteres de la nature, dont elle a ramassé tant de preuves dans son Cabinet [ff. 432r/v].

Nous ne savons pas si le cardinal a réellement lu l'ouvrage. Il est fort probable qu'il l'ait fait, puisqu'il aimait le débat scientifique¹⁴. Si cela a été, il ne s'est pas ouvert de ses impressions à l'auteur. Mais il est certain qu'il n'a pas non plus trouvé matière à refuser sa bienveillance à Maillet ; en effet, une dernière lettre, datée toujours de Marseille le 29 septembre 1727, demande au cardinal « l'obtention d'un Prieuré dont la nomination est devolue

¹³ En fait, ce procès s'est éternisé, et Maillet n'aura l'arrêt définitif qu'en 1734 [voir H.D. Rothschild, « Benoit de Maillet's Marseilles letters », *Studies on Voltaire and the Eighteenth-Century* XXXVII (1965), 109-145].

¹⁴ Nous savons par une lettre de Celestino Galiani datée de Rome le 5 mai 1714 que le cardinal recevait dans ses salons une « Accademia di fisica » animée par Francesco Branchini ; Galiani dit que la première séance porta sur la nature de la lumière ; la lettre est reproduite dans Marina Caffiero, « Scienza e politica a Roma in un carteggio di Celestino Galiani (1714-1732) », *Archivio della Società Romana di Storia Patria* 101 (1978), 311-344.

Miguel Benítez

à la Cour de Rome c'est pour un sujet de m'a famille qui porte mon nom et dont l'aîné devient par lextinction de la premiere branche en m'a personne le chef de la maison » [f. 433r].

Benoît de Maillet, Spinoza et le spinozisme

La copie du *Telliamed* conservée dans les fonds de la British Library à Londres [Add. 19395] n'est probablement pas celle envoyée au cardinal Gualterio¹⁵. Intitulée sur la page de titre *Systheme nouveau / De / La Diminution des Eaux de / La Mer*, et au premier feuillet *Entretiens De Telliamed Philosophe Indien avec un missionnaire françois, au passage que fit au Caire ce philosophe aux années 1715 et 1716, Ecrits par le missionnaire en 1724 à un de ses amis*¹⁶, elle date pourtant sûrement des premières années de la circulation du manuscrit, les fautes étant rares, sinon inexistantes. Le volume contient cependant un portrait gravé de Maillet daté de 1735¹⁷. Rien n'empêche que

¹⁵ C'est encore Margaret Jacob qui m'a généreusement informé de l'existence de ce manuscrit.

¹⁶ Comme dans d'autres copies, ce sous-titre est accompagné d'une description des contenus des différents entretiens : *Le Premier contient les preuves de la diminution de la mer, et la fabrication en son sein de tous les terrains apparens du globe. / Le Second renferme les opinions conformes à ce Systheme, et celles qui luy sont opposées, avec la refutation de celles cy. / Le troisieme, comprend les consequences naturelles de la sortie des eaux de la mer de tout ce qui a vie, soutenües de plusieurs faits et coniectures, comment l'estat de l'univers se peut perpetuer de luy mesme dans les vicissitudes continuelles qui y arrivent, et les apparences qu'il y a sur les phenomenes que l'on a vü dans le ciel jusqu'a present, et sur les diminutions de la mer, que les globes opaques deviennent lumineux, et que les lumineux repassent a l'estat de ceux cy, apres en avoir esté tirez par un embrasement total, 339 ff. Il y a dans la page de titre un exlibris, soigneusement raturé, illisible.*

¹⁷ La gravure porte cette légende : « BENOÎT DE MAILLET Gentilhomme Lorrain, Consul Général du Roi en Egypte et en Toscane, depuis Visiteur général des Echelles du Levant et de Barbarie : et nommé par Sa Majesté en qualité de son Envoyé vers le Roi d'Ethiopie : Auteur des Mémoires sur l'Egypte, et sur l'Ethiopie », signée « E. Jeurat Sculp 1735 ». Il s'agit du portrait publié dans la *Description de l'Egypte*, en 1735.

CORPUS, revue de philosophie

cette gravure ait été jointe au manuscrit après la mort de Gualterio¹⁸. La copie est également accompagnée [ff. 339-340] d'une « Lettre au suiet du Systeme precedent » :

Je vous rends Monsieur mille graces tres humbles du manuscrit dont vous avés bien voulu me permettre la lecture. Il y a mille bonnes choses repandües, l'auteur a de l'esprit et de la netteté dans ce quil escrit, Jy trouve un peu trop de repetitions

Pour peu que lon ayt lu et vu, et que lon ait l'esprit reflechissant, l'on ne peut refuser son acquiescement aux faits concluants de sa premiere conversation, si non en tout, du moins dans la plus grande partie de ses observations. Sa seconde conversation est tres belle et tres phisicienne, cest un bon cartesien sur tous les mouvemens celestes, et il s'explique tres clairement. J'avoüe cepandant que le chemin qu'il fait tenir aux eaux perdües de notre mer pour aller se furrer dans quelque pierre ponce ou quelque eponge (restes infortunés d'un soleil consumé) nest pas exempt de contradiction. Il en est de meme de la raison qu'il imagine de l'apparition et de la disparition de certaines etoiles veües dans des temps, perdües dans dautres, et retrouvées par la suite. Il en est de plus simples que la plus part des philosophes modernes admettent. Mais notre auteur veut estre original dans son sisteme.

La troisieme conversation est la plus foible en raisonnement, elle est plus chimerique que raisonnable. Il semble que l'auteur n'ait cherché qu'a entasser des autorités, en quelque lieu qu'il ait rencontré des faits convenants a son idée, il n'a eu garde de les laisser echaper. Le vrai, le faux, lhistoire, le roman tout a fourni sa cotte part.

Le privilege d'un philosophe indien lui a pu permettre de glisser des opinions tres connües et tres suivies par Spinos, soit sur les semences repandües dans la couche inferieure

¹⁸ A la mort du cardinal en 1728, sa bibliothèque fut achetée par Lorenzo Corsini, pape plus tard sous le nom de Clément XII ; elle fait partie aujourd'hui des collections de l'Accademia Nazionale dei Lincei, à Rome. Mais le manuscrit de Maillet ne s'y trouve pas (Je tiens ce renseignement de M. Marco Guardo, que je remercie).

Miguel Benítez

de l'atmosphère, soit sur des points très sérieux de la divinité, soit enfin sur l'impossibilité que toute la race humaine et animale ait pu avoir une création de volonté expresse de Dieu et fixées dans des temps.

Je ne puis donner de nom à son imagination sur la transplantation des individus aquatiques, pour se nourrir sur terre, et pour la venir peupler. Les métamorphoses d'Ovide prises à la lettre, ou l'histoire véritable de Lucien n'en approchent pas

Voilà Monsieur en peu de mots tout ce que je pense de ce manuscrit qui d'ailleurs est fort amusant. Vous voyez que je vous rends compte de ma lecture, et j'ai assez bonne opinion de moi pour croire que j'ai pensé comme vous.

Sa machine pour descendre au fond de la mer m'a fait un vrai plaisir, je la crois possible. Je l'ai dessinée pour en conserver l'idée. Je la crois approchante de celle qu'avait inventée en Angleterre le fameux M^r Halley. Si j'avais pris la même précaution, lorsque je vis son livre je pourrais les confronter. Il est sûr que M^r Halley s'est servi avec succès de la sienne. Jay l'honneur &c

A Paris ce 29 avril 1728.

Cette datation rend invraisemblable, sinon impossible, que l'auteur anonyme de cette lettre puisse tenir la copie qu'il lit de Gualterio. La lettre est cependant de la main du copiste même du traité, ce qui suggère que ce document est à son tour une copie qui a circulé avec l'ouvrage, comme une curiosité pouvant intéresser le lecteur. Cette lettre aurait ainsi pu être jointe à la copie destinée à Gualterio – or, Maillet n'a pu le faire, puisque la lettre a été rédigée après l'envoi du manuscrit, et Gualterio non plus, puisqu'il était mort à la date de sa rédaction.

Quoi qu'il en soit, cette lettre est intéressante sous plusieurs rapports. Le jugement de son auteur sur le traité coïncide avec celui de Maillet lui-même, comme nous l'avons vu, et des lecteurs du temps – au point qu'Abeille, l'éditeur des mémoires de Lamoignon, jugeait que la troisième partie du traité n'était pas

CORPUS, revue de philosophie

de Maillet, mais plutôt de son éditeur Le Mascrier¹⁹. Mais ce qui frappe surtout l'attention ici est le parallèle avec le système de Spinoza. L'idée n'est pas complètement infondée, le *Telliamed* enseignant en effet un panthéisme diffus. Maillet compare sa cosmologie avec le récit biblique de la création, moins sans doute pour étaler l'improbable orthodoxie de ses opinions que pour montrer la conformité foncière des livres sacrés, où se serait réfugiée la sagesse primitive, avec la science²⁰ – c'est pourquoi il parle dans ce même contexte des traditions des Mages de l'ancienne Perse concernant la formation du monde. Car le Dieu de l'indien Telliamed n'est certainement pas celui de la *Genèse* biblique. Non pas que le système ne puisse s'accommoder de la création, puisqu'il arrive incidemment à Maillet d'admettre hypothétiquement que la matière ne soit pas éternelle. S'il tient donc à affirmer l'éternité du monde, c'est qu'il est Dieu. Tout ce qui existe est un mode de la divinité :

Les soleils les globes habités ceux qui sont prest à le
devenir, les plantes, les arbres un million de sortes d'animaux
parmy lesquels il y en aura toujours d'une excellence

¹⁹ *Observations de Lamoignon-Malesherbes sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, éd. L.-P. Abeille, Paris, 1798, tome I, pp. 223-224. Les lettres adressées par Maillet à Le Mascrier prouvent cependant que la participation de l'abbé au traité a été somme toute négligeable [Paris-BnF nouv. acq. fr. 22158, ff. 186, 219].

²⁰ Exaspéré par les difficultés que rencontrait la publication de son ouvrage, Maillet aurait tenté à la fin de sa vie de fléchir sa doctrine dans le sens du créationnisme. Le Dieu créateur dont il parle à ce moment reste cependant toujours « semblable à un illustre machiniste qui assiste à la représentation d'un opera dont il est l'auteur des machines » [lettre à Le Mascrier du 26 novembre 1736, f. 210]. Le Mascrier semble avoir songé un instant à introduire dans la préface ce genre de réflexions, où il est aussi question du Christ et des problèmes soulevés par la doctrine de la grâce, mais il n'en a rien fait. En revanche, les passages à connotation panthéiste qui terminent le traité dans les copies manuscrites ont disparu des éditions. Voir sur cette question mon article « Benoît de Maillet et la littérature clandestine. Etude de sa correspondance avec l'abbé Le Mascrier », *La Face cachée des Lumières*, Oxford-Paris, The Voltaire Foundation-Universitas, 1986, pp. 215-237.

Miguel Benítez

superieure comme est celle de l'homme subsisteront à jamais dans les vissitudes même qui parroissent les detruire : Ils sont des modes de la divinité aussy imperissables qu'elle même aussy anciens et aussy durables [Paris-BnF fr. 9774, f. 226v].

C'est parce que le monde est éternel qu'il est « la representation de Dieu même », puisque Maillet le définit avec le classique : « Deus est qui non mutatur in aevum » [f. 227r]²¹. A proprement parler, cependant, Dieu n'est pas le monde, mais l'« esprit de vie » qui l'anime :

C'est ce principe qui n'en à pas qui est celuy de toutes choses. C'est cet esprit eternel qui embrasse le soleil et les etoilles, c'est luy qui souffle d'elles vers la terre et une infinité d'autres globes de même composition dont elles sont environnées une chaleur qui les echauffe rend leur humidité propre à la regeneration et leur porte avec la fecondité une lumiere dont leurs habitans sont éclairés et rejoüis [f. 226r].

Ce principe igné, source de chaleur et de lumière, est aussi dit l'« ame universelle du monde » [f. 227r].

Cette âme ou cet esprit fait vraisemblablement de l'univers un organisme vivant. Du moins peut-on le déduire de cette comparaison que fait Maillet du mécanisme des globes qui s'allument et s'éteignent alternativement avec la circulation du sang dans l'homme :

Le passage du feu d'un globe à un autre où il est etouffé, enfin un esprit de vie qu'il luy avoit communiqué, le retour de ce même esprit en celuy qui le luy avoit fait perdre apres l'avoir perdu luy même, ces vissitudes repetées sans interruption et sans fin [sont] une circulation qui n'a rien de moins reel que celle du sang dans nos veines [f. 227r]²².

²¹ Manilius, *Astr.* I, 515, Deus est, qui non mutatur in aevo.

²² Il élargit cette comparaison à l'ensemble du corps humain dans sa lettre à Le Mascrier du 8 août 1736 : « J'ay fait en dernier lieu des reflexions sur

CORPUS, revue de philosophie

Tout ne vit pourtant pas dans la nature, à commencer par ces globes d'où l'esprit de vie aurait été chassé. Et dans ceux mêmes où la vie est présente, tout n'est pas également animé. Certes, une formulation maladroite pourrait faire incidemment juger que Maillet enseigne l'animation générale de la matière :

Mais laissant à part ce que nous pouvons concevoir puisqu'il s'agit icy de raison et non de foy, il me suffit de vous observer que l'air que nous respirons, les alimens que nous prenons, l'eau que nous buvons, sont tellement remplis de ces semences qu'elles en font une partie. Que ce soi[en]t les regles de la Nature eternelle ou celle du Createur de la matiere posterieure à luy, [cette] constitution et ce melange du mort au vivant et de l'animé à l'insensible, c'est à dire de ce qui peut avoir vie et [se] mouvoir par luy même à ce qui en est incapable, telle est l'essence de la matiere [f. 217v].

En réalité, il n'entend pas parler dans ce texte de la pénétration de la matière par un esprit qui lui donnerait la vie, mais plutôt de l'existence à côté de la matière inerte de semences qui, fécondées par cet esprit, doivent donner naissance aux êtres vivants.

En effet, on ne saurait en aucun cas confondre ces semences avec l'âme universelle du monde, « dont », comme l'explique Maillet, « tout ce qu'il y a de vivant est animé » [f. 227r]. Tout d'abord, parce que l'esprit qui donne la vie est de nature ignée, tandis que les semences, répandues partout dans l'univers, sont exceptionnellement absentes des parties gagnées par le feu, comme l'explique Telliamed :

ce qui se passe en ce globe qui me fournissent à ce que je pense une preuve qu'à mesure qu'il existe et que l'animation de tout ce qui a vie s'y continue, il se forme dans son sein des raisons si l'on peut dire de l'anneantissement de cet esprit de vie qui doit y cesser un jour et donner lieu à son embrassement total, ce que nous devons supposer se passer également en tous les autres globes encore opaques semblables pour ainsy dire au corp humain, lequel durant la durée de sa vie acquiert et amasse ce qui doit l'eteindre un jour » [Paris-BnF nouv. acq. fr. 22158, f. 204v].

Miguel Benítez

Pour vous expliquer cette économie de la nature, il faut vous persuader que toute l'étendue de l'air que vos yeux découvre[nt], les globes opaques qu'ils voyent et ne voyent pas, les parties mêmes des enflamés ou lumineux qui ne sont pas encore pénétrés par le feu sont remplis de semence de ce qui peut avoir vie dans l'étendue [f. 216v].

Ensuite, parce que l'esprit est source de vie et fait « la perpétuité du mouvement » [f. 227r], alors que la semence, principe du vivant, n'est pas elle-même animée, mais reste de sa nature immobile. Il est vrai qu'en parlant de la génération ordinaire qui a lieu dans les différentes espèces animales, « image » de celle qui se fait spontanément dans la nature, Maillet dit que la semence qui sort des mâles « est composée de petits animaux en forme de poissons qui s'agitent et se remuent » [f. 218v] ; et un peu plus loin, il distinguera dans une goutte d'eau, prise dans un vase où l'on aurait fait tremper des herbes pendant quelques jours, « jusqu'à deux mille animaux même d'espece differente » [f. 219v]. Mais il ne faut pas confondre ces êtres microscopiques avec les semences qui sont à leur origine. Maillet affirme, en effet, que ces semences sont extrêmement déliées, à tel point qu'« il est impossible d'en appercevoir aucune, même avec le secours des meilleurs microscopes » [ff. 216v – 217r] : ce qu'il voit donc « avec un bon microscope » dans le sperme des animaux ou « à la faveur d'un microscope inventé nouvellement » dans la goutte d'eau n'est point une semence proprement dite. D'ailleurs, le contexte suffit à détromper rapidement le lecteur : si les semences contenues dans le sperme de l'animal remuent, c'est qu'elles ont reçu « dans les vaisseaux du masle une disposition à la vie et à leur augmentation qu'elles n'avoient pas lorsqu'elles y avoient été introduites » [f. 218v]²³ ; et dans le cas des semences éparses dans les airs, Maillet parle également d'un « premier sentiment de vie qui survient à ces semences mise[s] en cette eau avec les herbes ausquelles elles etoient attachées » [f. 220r].

²³ Il est encore question dans ce même contexte de « la vie » que les semences « avoient acquise dans les vaisseaux » [f. 218v] et de « ces commencemens de vie contractées dans les vaisseaux des mâles » [f. 220r].

CORPUS, revue de philosophie

Les semences développent donc la vie qu'elles possèdent en germe quand elles trouvent une « matrice » adéquate. Elles sont particulièrement abondantes autour des globes opaques, les seuls où la vie puisse naître, et surtout dans les eaux, c'est-à-dire là où l'air qui remplit les espaces immenses devient le plus condensé : cette disposition illustre la « maturité » de la nature, condition de sa fertilité. Dans ces circonstances, les semences sont fécondées par l'action des eaux :

Les eaux dont les globes sont environnés deviennent en un certain tems et par certaines dispositions quelles acquierent propres à la fecondité et la premiere matrice dans laqu'elle les semences dont elles sont toujours remplies reçoivent ce commencement d'etendüe et de mouvement qu'elles acquierent dans les vaisseaux de leurs especes masles apres qu'elles y ont été introduites et restées quelques tems [...]. Ces semences ainsy préparées à la vie dans les eaux de la mer comme en leur premiere matrice naturelle c'est à dire, celles des mâles, trouvent ensuite et trouveron toujours dans la diversité des dispositions qu'une mer diminuant sur un globe produit incessamment dans son fond, c'est a dire dans les limons gras et d'autres matieres encore plus favorables qu'elles renferment dans [leur] sein une seconde matrice qui suplé[a] dans les premiers tems et suplée encore aujourd'huy celles des femelles dans lesquels limons, placée[s] et ensevelie[s] d'une certaine sorte elle[s] [reçurent] alors et peuvent encore recevoir à la faveur d'un degré convenable de chaleur venant des rayons du soleil penetrant ces limons une augmentation de grosseur et de force assé considerable pour leur donner le moyen d'en sortir et de chercher par elle[s] même[s] dans les eaux une suite de nourriture qui les conduit au point de grosseur [auquel] l'espece est capable d'arriver [ff. 219r, 220 r/v].

Il est ainsi évident que la vie n'est pas ici une propriété originelle de la matière. L'âme universelle du monde ne l'imprègne pas tout entière, mais anime seulement certaines de ses parties, les semences du vivant, elles-mêmes inertes, mais capables de

Miguel Benítez

développer la vie qu'elles contiennent en germe par l'action combinée de l'humidité et de la chaleur, qui est le véritable esprit de vie et Dieu même²⁴.

Maillet dira par ailleurs ce Dieu incompréhensible, et cela se conçoit, puisqu'il est l'être infini et incommensurable :

Les vües de Dieu sont aussy etendües et aussy incomprehensibles que luy même : marquer des commencemens à ses ouvrages et les condamner à un aneantissement c'est vouloir trouver une mesure et une fin à celuy qui n'en à aucune [ff. 225v – 226r].

En réalité cependant, il le serait moins du fait de son être même qu'en raison de la faiblesse de l'esprit humain, d'autres natures autrement plus intellectuelles existant peut-être dans l'immensité de l'univers pouvant pénétrer ce mystère :

L'homme en ce globe est l'image la moins imparfaite de cet Esprit, cent mille autres globes en peuvent avoir de plus excellentes capables d'arriver à l'idée de cette essence divine supérieure à la compréhension humaine [f. 226r].

Comment s'en étonner, puisque les êtres ne sont en définitive que des modes de la divinité participant à des degrés différents de la substance divine ?

Voltaire, Maillet et Spinoza

Il est plus qu'évident que le panthéisme naturaliste de Telliamed ne s'inspire nullement de la philosophie de Spinoza, qui n'est point cité dans le traité. Ce n'est cependant pas la seule occasion où l'on ait suggéré un rapport entre Maillet et l'auteur de l'*Ethica*. Parmi les papiers de Voltaire achetés par la tsarine Catherine, on trouve un texte mettant en question le fait que les livres vétérotestamentaires soient réellement des auteurs dont ils portent les noms. Son auteur exprime clairement dès le début

²⁴ Voir Hiro Hirai, *Le concept de semence dans les théories de la matière à la Renaissance de Marsile Ficin à Pierre Gassendi*, Turnhout, Brepols, 2005.

CORPUS, revue de philosophie

que son propos est d'exposer « l'objet et l'idée de la critique de Spinoza » [S. Peterburg-R.N.B. Voltaire 240 (P-5), f. 97r]. Il commence par le *Pentateuque*, et signale que les pharisiens jugeaient hérétique quiconque doutait que Moïse en fût l'auteur ; mais, remarque-t-il, « selon Spinoza il y a de fortes présomptions pour soutenir la même chose » [f. 97r]. Il étale ces raisons devant son lecteur : Moïse n'a pas passé le Jourdain, et cependant la préface du *Deutéronome* en parle ; l'auteur de ces livres parle du législateur à la troisième personne, et en fait l'éloge ; l'un de ces livres fait état de la mort de Moïse et le compare aux prophètes qui sont venus après lui ; on y donne à certains lieux des noms qu'ils n'auraient reçus que longtemps après sa mort ; enfin, certains récits sont poussés dans des temps où Moïse n'était plus. Dans la suite, l'auteur parle des livres de Moïse mentionnés dans les Écritures : le livre des guerres d'Israël contre les Amalécites, le livre du pacte, le livre de la loi de Dieu. Par ailleurs, le *livre de Josué*, où l'on parle toujours de lui à la troisième personne et où l'on rapporte des faits arrivés après son décès, n'est certainement pas de lui. Le *livre des Juges* a été écrit du temps des Rois. Le *livre de Samuel* contient aussi « une infinité de choses arrivées depuis la mort de ce prophète » [f. 99r]. Les *livres des Rois* sont tirés des annales, des chroniques, des fastes du peuple hébreu. En réalité, l'ordre, la liaison et le style de l'ensemble des livres cités font croire qu'ils ont un même auteur, Esdras. La suite semble quelque peu décousue. L'auteur affirme que la comparaison des *Paralipomènes* avec le *Pentateuque* révèle « une infinité de variations » [f. 99v]. Puis, il se penche sur l'histoire de Jacob et de Joseph, qu'il dit « remplie d'anachronismes » [*ibidem*] : la computation des temps est toute arbitraire dans l'histoire de Juda et de Thamar et en ce qui concerne le mariage de Jacob avec Lia, le viol de Dina et le sac de Sichem par ses frères. Enfin, ce que dit le chroniqueur dans le premier livre des Rois que Salomon bâtit le temple 480 ans après la sortie d'Égypte est démenti par ce texte même. Le raisonnement s'arrête abruptement au bas du recto d'une page [f. 102r], lorsque l'auteur de l'extrait en faisait la démonstration, le verso étant occupé par quelques notices sur des questions diverses, d'une autre main.

Miguel Benítez

Le texte a été apparemment copié par Collini, l'un des secrétaires de Voltaire. Mais celui-ci a ajouté de sa main un titre : « Extrait / de Maillet »²⁵. On se demande quelles raisons ont bien pu le pousser à attribuer ce texte à l'ancien consul au Caire et à Livourne. Dans son « Catalogue De la plupart des Ecrivains Français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV pour servir à l'Histoire littéraire de ce tems », Voltaire signale dès 1756 à propos de Maillet qu'« on a de lui des lettres instructives sur l'Egypte, & des ouvrages manuscrits d'une Philosophie hardie »²⁶. Dans des éditions plus tardives, il identifie l'un de ces ouvrages manuscrits avec le *Telliamed*, qui aurait tout au moins été « fait d'après ses idées ». Cette façon de s'exprimer prouve qu'il connaissait la *Description de l'Egypte*, que l'abbé Jean-Baptiste Le Mascrier avait publiée en 14 lettres en 1735 sur les mémoires originaux de Maillet, et qu'il avait lu aussi la préface que l'abbé avait composée pour l'édition du *Telliamed* en 1755, où il disait Maillet « un Philosophe hardi » et découvrait que « pendant plus de six ans [il avait] travaillé de concert avec lui à le mettre en état de voir le jour »²⁷. Voltaire savait pourtant que cet ouvrage avait circulé longtemps manuscrit. Il en possédait même une copie, intitulée *Nouveau Systeme du Monde, ou Entretiens de Teliamed Philosophe Indien, avec un Missionnaire françois au passage que fit au Caire ce Philosophe aux années 1715 et 1716 écrits par le Missionnaire en 1724 a un de ses amis* [S. Peterburg-R.N.B.

²⁵ L'extrait ne se trouve pas dans la copie partielle du recueil existant à Paris-BnF Rés. Z Beuchot 68 bis. Il a été édité : *Notebooks I*. Edited in large part for the first time by Th. Besterman. Second edition revised and much enlarged, Genève-Toronto, Institut et Musée Voltaire-University of Toronto P., 1968, pp. 420-426.

²⁶ *Collection Complète des Oeuvres de Mr de Voltaire, Première Edition, Tome Dix-Septième, Essay sur l'histoire générale, et sur les moeurs et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, Tome Septieme, MDCCCLVI, Chap. Deux-Cent-Quatorzième, pp. 246-247.

²⁷ *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire françois sur la diminution de la mer*. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée sur les originaux de l'auteur, avec une vie de M. de Maillet, La Haye, 1755, préface, pp. v, ix.

CORPUS, revue de philosophie

Voltaire Oct. 239]. C'est de cette copie qu'il s'était en partie inspiré pour la rédaction de sa « lettre italienne », *Saggio intorno ai cambiamenti avvenuti su'l globo della terra*, qu'il avait traduite lui-même en français dès 1746. Il y a tiré, à sa manière, plusieurs des exemples prouvant que la mer avait séjourné sur les terres aujourd'hui découvertes. Certes, il est permis de douter qu'il ait eu en vue Maillet, comme on le croit d'ordinaire, quand, après avoir visé prétendument Buffon par la formule « un Auteur, qui s'est rendu plus célèbre qu'utile par sa Théorie de la terre », ayant « prétendu que le Déluge bouleversa tout notre globe », il parlait de « l'Auteur d'une autre Théorie non moins célèbre, [qui] n'y voit que de l'arrangement, & il assure que sans le déluge cette harmonie ne subsisteroit pas »²⁸. En réalité, Voltaire entend parler respectivement de Thomas Burnet et de John Woodward, dont il expose dans la suite les systèmes sur la formation de la terre. Mais il a certainement en vue Maillet quand il écrit plus loin qu'« il n'y a donc aucun système qui puisse donner la moindre vraisemblance à cette Idée si généralement répandue que notre globe a changé de face, que l'Océan a été tres long-tems sur la terre habitée, & que les hommes ont vécu autrefois où sont aujourd'hui les Marsoüins & les Baleines » [p. 10] – puisque ni Burnet, ni Woodward, n'ont enseigné l'origine marine de l'homme.

Même si Voltaire a lu d'une manière distraite le « nouveau système » de Maillet, il savait certainement qu'il n'y était nullement question de critique biblique. Il était donc convaincu que l'ancien consul avait produit d'autres traités ayant aussi circulé clandestinement. En effet, le 26 septembre 1766, il écrivait au comte d'Argental : « On a reimprimé le vicaire savoyard, dégagé du fatras d'Emile, avec quelques ouvrages du consul Maillet »

²⁸ *Dissertation, envoyée par l'auteur en italien à l'Académie de Boulogne, & traduite par lui-même en français. Sur les changemens arrivés dans notre globe, et sur les petrifications qu'on prétend en être encore les témoignages, Oeuvres de Mr de Voltaire.* Nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur enrichie de figures en taille-douce. Tome Sixieme. A Dresde 1748, chez George Conrad Walter, p. 6.

Miguel Benítez

[D13588]. On ne peut douter qu'il veuille parler du *Recueil nécessaire*, paru sous la fausse adresse « A Leipsik, 1765 »²⁹. L'attribution serait dans ce cas fantaisiste, comme il arrive souvent dans sa correspondance, et destinée plutôt à masquer dans la plupart des cas sa propre responsabilité. En effet, parmi les textes présents dans ce recueil, le seul qu'il puisse donner de bonne foi à Maillet est l'*Analyse de la religion chrétienne*. Encore faudrait-il considérer qu'il était explicitement attribué dans l'édition à Du Marsais. Par ailleurs, Voltaire en possédait une copie manuscrite, sous le titre *Religion. Par Du Marsais*³⁰. On peut cependant imaginer qu'il n'accordait pas beaucoup de crédit à cette attribution, puisqu'il s'était adressé à Damilaville le 4 décembre 1765 en ces termes : « Je ne sçais de qui est une analyse qui court en manuscrit et qui est très bien faite. Les erreurs grossières d'une chronologie assez intéressante, y sont développées par colonnes. On y voit évidemment que si Dieu est l'auteur de la morale des Hébreux, comme nous n'en pouvons douter, il ne l'est pas de leur chronologie... » [D13026]. Il se pourrait ainsi qu'il ait cru que ce traité était de Maillet. En effet, nous trouvons dans l'*Analyse de la religion chrétienne*, parmi d'autres « fautes grossières » et « contradictions », l'histoire de Juda et de Thamar et celle des temps de la construction du temple de Salomon ; son auteur nie aussi que le *Pentateuque* soit de Moïse, et en apporte plusieurs raisons, et il ajoute que le livre de Josué

²⁹ Ce recueil contenait les ouvrages suivants : *Analyse de la religion chrétienne*, *Le vicaire savoyard*, *Catéchisme de l'honnête homme, ou Dialogue entre un Caloyer & un homme de bien*, *Sermon des Cinquante*, *Examen important par Milord Bolingbroke*, *Dialogue du douteur et de l'adorateur*, *Les dernières paroles d'Epictète à son fils*, *Idées de La Mothe le Vayer*.

³⁰ S. Peterburg-R.N.B. Voltaire 240 (IX), ff. 449-464, titre probablement ajouté par Jean-Louis Wagnières. Ce texte, qui présente une pagination propre, ff. 49-96, est fragmentaire ; il manque le début, et aussi les ff. 53-68. Les ff. 49-52 contiennent la fin du traité proprement dit ; les ff. 69-96, un fragment des « Preuves que l'auteur de *La Religion chrétienne analysée* a simplement indiquées, sans les avoir rapportées », sans le commencement ni la fin.

CORPUS, revue de philosophie

est dans le même cas, comme celui des Juges ou ceux de Samuel et des Rois³¹. Il est certain cependant que l'extrait attribué par Voltaire à Maillet n'est pas tiré de ce traité.

On peut ainsi se demander si Voltaire ne songe pas à un autre ouvrage portant sur le même sujet. En effet, dans *La Défense de mon oncle*, qui date de la fin 1767, il écrit que des auteurs du temps partageraient l'opinion de Diodore que les Hébreux étaient originaires des Égyptiens chassés du pays par les conquérants éthiopiens, des voleurs auxquels on avait coupé le nez en vue de les reconnaître aisément, et qui avaient contracté des maladies, tels le scorbut et la lèpre, dans les déserts où ils s'étaient établis ; ces auteurs se trouveraient confortés dans cette idée du fait que le pays où ces Égyptiens étaient d'abord arrivés fut appelé plus tard Rhinocolure et parce qu'ils n'avaient pas alors une religion fixée : « C'est le sentiment du Consul Maillet, du savant Freret, de Boulanger, des Hebert, des Bolingbroke, des Toland »³². En ce qui concerne le point relatif à la religion des premiers Hébreux, ces auteurs auraient suivi, toujours d'après Voltaire, les conclusions de l'abbé de Tilladet dans une « dissertation sur les Juifs » :

³¹ A propos de ces fautes et contradictions, l'auteur signale qu'il ne fera que « les indiquer, ou en parler très succinctement ; laissant à ceux qui trouveront que je n'en dis pas assez le soin de les chercher dans l'original et de les examiner par eux mêmes » [Paris-Mazarine 1196, *Analyse de la Religion chrétienne par Mr avec des Notes. Dix huitième Siecle*, f. 28]. Et en ce qui concerne la paternité du *Pentateuque* : « La brièveté m'empêche de rapporter un plus grand nombre de preuves qui font voir que cet ouvrage est beaucoup postérieur au tems de Moïse. Si on en veut un détail plus circonstancié on n'a qu'à parcourir le *traité des cérémonies superstitieuses des juifs* on y trouvera amplement de quoi se satisfaire » [f. 54].

³² *La défense de mon oncle contre ses infames persécuteurs*. Par A...T de V****. A Geneve. MDCC.LXVIII, chap. XXI, « Des sentimens thé[ol]ogiques de feu l'abbé Bazin. De la justice qu'il rendait à l'Antiquité, & de quatre Diatribes composées par lui à cet effet », « Quatrieme Diatribe de l'Abbé Bazin sur un peuple à qui on a coupé le nez et laissé les oreilles », p. 93 [voir l'édition critique de ce texte par José-Michel Moureaux, *Œuvres Complètes de Voltaire*, 64, Oxford, The Voltaire Foundation, 1984].

Miguel Benítez

Des savans, tels que MM. Maillet & Dumarsais, ont conclu des recherches de l'Abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencèrent à former leur Religion, telle qu'ils l'ont encore aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babylone [...]. Ces détracteurs [Maillet et Dumarsais, mais aussi Fréret, Boulanger et Toland, M.B.] ne se contentent pas de ces assertions, aux quelles il est si aisé de répondre ; ils vont jusqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencèrent à fixer leur culte, qui avait été jusques-là fort incertain. Ce fut, disent-ils, au temps d'Esdras et de Néhémie. Ils apportent pour preuve le 4^e livre d'Esdras, long-temps reçu pour canonique... [pp. 97, 99]³³.

Voltaire se moque de ses lecteurs. Il avait publié sous le nom de l'abbé de Tilladet, en 1763, son *Dialogue du douteur et de l'adorateur*, mais ce texte n'a aucun rapport avec la critique biblique. L'abbé Jean Marie de la Marque de Tilladet [1650-1715] avait lui-même publié en 1712 un recueil en deux volumes de *Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie, contenûes en plusieurs lettres écrites par des personnes savantes de ce temps*, mais aucune de ces dissertations n'a pour sujet les origines du peuple hébreu. Par ailleurs, le 'Dumarsais' de l'*Analyse de la religion chrétienne* ne s'occupe pas non plus de cette question. En ce qui concerne Maillet enfin, on se demande bien quel pourrait être l'ouvrage où il se serait penché sur cette matière.

³³ Dans sa lettre au marquis d'Argence du 1er février 1764, Voltaire renvoie à une série de passages prouvant que le *Pentateuque* n'est pas de Moïse ; mais à cette occasion il n'est pas question de Maillet ou Dumarsais, ni même de Spinoza : ses autorités sont Newton et Le Clerc : « Quand au pentateuque, ces mots, *au delà du Jourdain – le Cananéen était alors en ce país là – le lit de fer d'Og roi de Bazan, est le même qui se trouve aujourd'hui en Rabbath – il appella tout ce pays Bazan, et le village de Jaïr, jusqu'aujourd'hui – Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan – avant qu'aucun roy ait régné sur Israël.* / Tous ces passages, et beaucoup d'autres prouvent que Moïse n'est point l'auteur de ses livres, puisque Moïse n'avait point passé le Jourdain, puisque le Cananéen était de son temps dans le país etc. Le grand Neuton, et le sçavant Le Clerc ont démontré la vérité de ce sentiment » [D 11676].

CORPUS, revue de philosophie

Nous savons par lui-même que Maillet avait écrit plusieurs traités et qu'il les avait fait circuler clandestinement, à côté de textes de la même farine qui étaient tombés entre ses mains. Dans une lettre écrite au marquis de Caumont le 5 mars 1734, il lui annonce l'envoi de « divers ouvrages parmi lesquels il y en a trois de moy Le traité en trois parties De la diminution de la mer, un autre qui a pour titre Observations sur la nature de l'ame, le troisieme est une Lettre ecrite par une Dame de Paris à une de ses amies »³⁴. Le traité *De la diminution de la mer* n'est autre que *Telliamed*, mais les autres textes n'ont pas été identifiés. Il serait toutefois étonnant que l'extrait contenant les passages de critique biblique puisse venir d'un traité sur la nature de l'âme. Ainsi, Maillet l'aurait probablement tiré de cette *Lettre ecrite par une Dame de Paris à une de ses amies*, dont le titre n'annonce en aucune manière le contenu – si toutefois l'attribution par Voltaire à Maillet de cet extrait avait un quelconque fondement, ce qui n'est pas le cas. En réalité, l'extrait n'est rien d'autre qu'un morceau détaché de *L'Analyse du Traité de la Théologie Politique de Spinoza*, qui a circulé clandestinement dans des copies manuscrites sous différents titres, avant d'être imprimé sous le nom de Boulainvilliers en 1767. Celui qui a composé l'extrait en a voulu retenir les pages consacrées à la critique biblique, que l'auteur du texte original juge être « la partie la plus importante du traité theologique et politique », sous-titrée « Preuves contre l'autorité de la Bible »³⁵. Il comptait de plus rendre ces pages autonomes, et c'est pourquoi il a remanié le début, en résumant la présentation faite dans le traité des visées de Spinoza, qui en ruinant l'antiquité des livres sacrés aurait sapé leur autorité : tandis que dans le traité cette introduction portait sur l'ensemble des livres de l'Ancien Testament, l'auteur citant nommément tout au moins Moïse, Josué et Samuel, dans l'extrait il est tout d'abord question du seul législateur du peuple hébreu :

³⁴ Munich-Bayerische Staatsbibliothek Cod. Gall. 721, f. 68.

³⁵ Paris-Mazarine 1198, *Dissertation sur l'écriture Sainte, et les Prophètes* Par Mr de Boullainvilliers, ff. 29-30.

Miguel Benítez

Si on preuve pas [sic] des anachronismes des plus marquez que Moise, na point ecrit la Genese, si lon demontre qu'il n'est point non plus l'auteur de l'Exode, du Levitique, des Nombres, du Deuteronomie, il est sur quon doit moins de foy a des histoires dont on n'a point d'auteurs contemporain [sic]. Voila l'objet et l'idée de la critique de Spinoso [S. Peterburg-R.N.B. Voltaire 240 (P-5), f. 97r]³⁶.

Dans la suite l'extrait reproduit mot à mot l'original d'où il a été tiré. L'auteur de cette analyse suit pas à pas à cet endroit le *Tractatus Theologico-Politicus*, ou plutôt traduit littéralement différents passages de cet ouvrage, pris aux chapitres VIII, IX et X, qu'il a cousus ensemble³⁷ ; il n'a cependant pas suivi la traduction

³⁶ Dans le traité, la critique biblique était introduite par ces mots : « Spinoso pour sapper peu à peu l'autorité de l'écriture, et rendre suspect les livres canoniques, contredit l'antiquité de ces livres, et s'efforce de prouver qu'ils ne sont point originaux ; il est aisé de sentir où cela doit le mener. / Si Josué, Moïse, Samuel, ne sont point les auteurs des livres qu'on leur attribue ; si nous n'avons plus d'historiens contemporains, et de témoins parlans des merveilles opérées en faveur du Peuple juif ; si en un mot les monumens historiques de ce Peuple ne sont qu'une compilation faite par Esdras plus de 3000. ans après les evenemens, il s'ensuit qu'on peut humainement revoquer en doute la pluspart des faits contenus dans ces livres. Moïse le plus considerable de nos historiens sacrés avoit vecu avec les Patriarches ; il avoit pû aprendre d'eux ce qu'ils tenoient eux mêmes de leurs Peres, et ce que ceux ci par une tradition successive avoient appris des leurs. / Cette filiation de témoins qui remonte jusqu'à la création, est du moins une preuve morale de la verité des faits raportés dans la Genese. Si l'on demontre qu'il n'est point non plus l'auteur de l'Exode, du Levitique, des Nombres, du Deuteronomie, il est sur qu'on doit moins de foi à des histoires dont on n'a point d'auteurs contemporains : voilà l'objet et l'idée de la critique de Spinoso » [ff. 30-31].

³⁷ Le compilateur/traducteur n'a pas bien saisi l'économie du texte. En réalité, tout ce qui suit la démonstration que les livres historiques bibliques sont d'Esdras est mal composé. Spinoza entendait prouver aussi qu'Esdras s'était borné à copier ces livres, sans les examiner, ni les mettre en ordre, et il donnait plusieurs exemples pour illustrer cette thèse. L'auteur de l'*Analyse* a mal compris sa démarche, et n'a retenu que le dernier des exemples, sur les différences existant dans la généalogie des rois d'Idumée dans les récits de la *Genèse* 31, 31, et des *Paralipomènes*, livre I, ch. 1, une opposition qu'il a généralisée à l'ensemble de ces livres.

CORPUS, revue de philosophie

attribuée à Saint Glain, imprimée sous trois titres différents en 1678 : non seulement les expressions et les formules ne coïncident que rarement, mais l'imprimé traduit aussi les passages bibliques, tandis que notre auteur les laisse dans le latin original. L'extrait contient de nombreuses fautes : parfois les références bibliques sont erronées et/ou incomplètes, et le texte latin est à l'occasion maltraité ; parfois aussi, elles ne sont pas à leur place³⁸ ; d'autres fautes concernent le texte même : le copiste affirme ainsi que Moïse expliqua au peuple les lois qu'il avait faites « la quatrième année après la sortie d'Égypte », *Deut* 1, 5 [f. 98r], au lieu de la quarantième année ; et ayant fait valoir avec Spinoza que le nombre d'années depuis la sortie du peuple hébreu d'Égypte jusqu'à la construction du temple par Salomon s'élève à 580, d'après la chronologie biblique elle-même, et pas à 480, comme on lit dans *I Reg.* 6, 1, on constate que ses calculs

sans aucunement le mettre en rapport avec la thèse de Spinoza. Dans la suite, il a retenu deux des trois exemples concernant les erreurs dans la chronologie que Spinoza avançait pour illustrer la même thèse.

³⁸ Ainsi, pour prouver que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, on fait valoir au 5^e point que l'on dit au livre de l'Exode que « les israelites vecurent de la manne jusqua ce qu'ils furent parvenus aux confins de la terre de Canaan, c'est à dire jusqu'au tems dont il est parlé au livre de Josué v. 12 » [f. 98 r] –en réalité *Jos* 5, 12. Mais le copiste a ajouté une seconde référence : « Jug. 18. v. 19 » ; il veut parler très probablement de *Jud* 18, 29, où il est dit que l'on appella Dan la ville qui auparavant s'appelait Laïs –ce qui fait croire que la référence se rapporte plutôt au 4^e point, qui est ainsi rédigé : « l'historien parle de certains lieux sous des noms qu'ils n'ont eu que longtems apres Moïse *Abraham persecutus est hostes usque ad Dan*. Cette ville ne fut ainsi nommée que longtems apres la mort de Josué *Genes. ch. 14. v. 14.* ». Tout fait soupçonner que les copies successives ont corrompu le texte, qui devait être ainsi rédigé à l'origine : « l'historien parle de certains lieux sous des noms qu'ils n'ont eu que longtems apres Moïse *Abrahamus persecutus est hostes usque ad Dan. Genes ch. 14. v. 14.* Cette ville ne fut ainsi nommée que longtems apres la mort de Josué. *Jud. 18, 29* ».

Miguel Benítez

remontent seulement à 540³⁹ : c'est que le copiste a oublié de reporter la période de liberté dont le peuple hébreu jouit sous Gédéon, qui est de 40 ans...

Si Voltaire attribue ce texte à Maillet, c'est très probablement qu'il l'a fait recopier à partir d'un exemplaire manuscrit portant son nom, ou parce que cette attribution circulait, parmi d'autres, dans les milieux clandestins⁴⁰. Dans ce dernier cas, on peut imaginer qu'il aurait pu donner du crédit à cette rumeur parce qu'il y est question de Spinoza et qu'il aurait pu penser que Telliamed enseignait le spinozisme. En réalité cependant, il ne semble pas avoir fait ce rapprochement dans les nombreuses occasions où il s'est penché sur le système de l'indien Telliamed⁴¹. On trouve d'ailleurs parmi ses papiers un témoignage faisant la différence entre le système de Spinoza et les réflexions de Maillet :

Pour mettre M. de Maillet en parallele avec Spinosa ; il faut ne pas savoir la difference excessive qui se trouve entre quelques écrits echappés dans un Roman de philosophie, et un système complet d'athéisme ; il faut n'avoir pas lu la vie de cet homme respectable qui est à la tête de son Telliamed dont on parle tant ; ou pour mieux dire, il faut être de bien mauvaise foi, il faut affecter une ignorance criminelle au sujet de ses moeurs et de sa conduite qui ont toujours été extrêmement pieuses, et au sujet de son zèle qui l'avoit porté à entreprendre la conversion des abissins :

³⁹ L'éditeur du texte dans le *Notebooks I* l'a fait d'ailleurs noter, *op. cit.*, p. 425, note 1.

⁴⁰ On sait que l'on a attribué à Maillet certains traités clandestins, par exemple *l'Examen de la religion*, d'après le témoignage de l'auteur de l'avertissement de la copie Paris-Mazarine 1183.

⁴¹ Voir Catherine Volpilhac-Augier, « A la recherche de l'arche perdue ou ancre et coquilles chez Voltaire », O. Ferret, G. Goggi, C. Volpilhac-Augier édés., *Copier/coller. Ecriture et réécriture chez Voltaire*, Pisa, PLUS-Pisa U.P., 2007, pp. 111-121.

CORPUS, revue de philosophie

projet auquel il a donné tous ses soins et dont la faiblesse de sa santé l'a seule empêché de prendre l'exécution sur lui même⁴².

Le traité sur la nature de l'âme

Comme nous l'avons signalé, Maillet dit avoir écrit un traité « qui a pour titre Observations sur la nature de l'ame ». On n'a repéré jusqu'à présent aucun texte portant ce titre. On a cru pourtant « très vraisemblable » qu'il s'agisse des *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*⁴³, où l'on trouve encore tout un chapitre consacré à l'exposition du « Sentiment de Spinoza ».

⁴² S. Peterburg-R.N.B. Voltaire 240 (P-II), ff. 74-78. « Les Pour, Reflexion sur l'Épître du Diable à M. de Voltaire / Non capit aquilas muscas/ A Paris, 1760 », f. 77v. L'auteur entend sans doute répondre par là aux propos de Claude-Marie Giraud de Resseguier qui dans son *Épître du Diable*, à M. de V***, parue anonyme à Genève en 1760, pronostique que Voltaire trouvera aux enfers « ces ennemis de Dieu, / Vantés par-tout dans tes ouvrages : / Toland, & Spinoza, Beker, Hobbes, Wolston, / Maillet, Collins et leurs semblables » (p. 15).

L'auteur de cette notice renvoie sans doute à l'édition dans le *Voyage historique d'Abissinie du P. Jérôme Lobo* procurée par Legrand en 1728 (A Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 2 tomes), d'une « Relation envoyée par le Consul du Caire, à M. de Ferriol, Ambassadeur à Constantinople, Touchant le dessein qu'ont les Missionnaires d'entrer en Ethiopie, & touchant la conduite d'un prétendu Ambassadeur nommé Mourat » (tome II, pp. 103-160), accompagnée d'autres documents. Ces documents prouveraient plutôt que Maillet n'a pas favorisé les efforts des jésuites pour s'installer en Ethiopie. Les documents originaux ayant servi à établir l'édition de Legrand se trouvent à Paris-BnF fr. 9094-9095 ; le manuscrit Paris-BnF fr. 6141 contient une copie de la relation envoyée à Ferriol et de quelques autres documents.

⁴³ *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*. Texte établi et présenté par Gianluca Mori, dans *Minora clandestina I. Le philosophe antichrétien et autres écrits iconoclastes de l'âge classique*. Sous la direction d'Alain Mothu et Alain Sandrier, Paris, H. Champion, 2003, pp. 163-197 ; première édition, sous le titre : « Benoît de Maillet et son traité 'sur la nature de l'âme' ». Avec une édition des *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*, *La Lettre clandestine* 4 (1995), 13-29 (réédition Paris, P.U.P.S., 1999, 459-473).

Miguel Benítez

Et puisque les titres ne coïncident point, on a fait valoir « le manque chronique de précision chez Maillet, surtout lorsqu'il cite des titres d'ouvrages (de lui ou d'autrui) » – à preuve qu'« il appelle constamment son écrit le plus connu *Traité de la diminution de la mer*, mais ce titre fait défaut – sauf erreur de notre part – dans la tradition manuscrite et imprimée » [*op. cit.*, p. 176]. En réalité cependant, le traité de Maillet a vraisemblablement commencé à circuler sous le titre *Système nouveau de la Diminution des eaux de la mer*, une seconde page de titre portant : *Entretiens de Telliamed philosophe Indien avec un missionnaire français, au passage que fit au Caire ce philosophe aux années 1715 et 1716, écrits par le missionnaire en 1724 à un de ses amis*⁴⁴. Ce titre composé s'est probablement modifié suivant deux voies différentes, correspondant à deux versions qui présentent de légères différences dans le contenu : d'une part, titre et second titre se sont refondus dans celui qui prédomine dans la plupart des copies : *Nouveau Système du Monde ou Entretiens de Telliamed philosophe Indien avec un missionnaire français*, etc., qu'un lecteur a trouvé plus approprié au contenu et plus agressif pour un manuscrit circulant clandestinement⁴⁵ ; d'autre part, on n'aurait retenu que le second titre, modifié : *Entretiens de Telliamed philosophe Indien avec un missionnaire français en l'année 1705-1706*⁴⁶. Il est ainsi avéré que Maillet cite son ouvrage par le titre quand il le dit « traité en trois parties De la diminution de la mer »⁴⁷. On peut

⁴⁴ Urbana-Illinois U.L. 500, M 282 1728 ; London-B.L. Add. 19395.

⁴⁵ Aix-en-Provence-B.M. 1905 (1771) ; Lyon-B.M. 6293 ; Modena-B. Estense Gamma.R.3.16 (Campori 2276) ; Paris-Arsenal 2885 ; Paris-BnF fr. 9774 ; Paris-Institut 263 ; S. Peterburg-R.N.B. Voltaire Oct. 239 ; Urbana-Illinois U.L. 500, M 282 T, n.d.) ; Vire-B.M. C 828. L'exemplaire appartenant à François Moureau semble appartenir aussi à cette famille. La première page, contenant le titre et le début du traité, manque ; mais les seconde et troisième conversations sont introduites par ce sous-titre : « Entretiens de Theliamed », reproduit aussi en haut de chaque page impair.

⁴⁶ Le Mans-B.M. 384 ; Paris-BnF fr. 9775.

⁴⁷ Le Mascrier aussi parle du « traité de la Diminution de la Mer », dans la préface à la *Description de l'Égypte*, A Paris, chez Genneau et Rollin, 1735, p. viii.

CORPUS, revue de philosophie

donc imaginer que l'autre traité dont il parle à Caumont s'intitulait, comme il le dit, *Observations sur la nature de l'âme* – ce qui n'empêche pas qu'il ait pu connaître par la suite d'autres titres, et peut-être même, comme on le veut, celui de *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*. Seulement, le contenu de ce dernier traité, que son titre exprime fidèlement, se concilie mal avec le peu que nous savons sur l'ouvrage de Maillet. Il raconte à Caumont que l'abbé de Fénelon lui a fait des remarques sur « ses réflexions sur l'âme » et dit que Le Mascrier s'apprête à joindre à l'édition du *Telliamed* « [s]on opinion sur la nature de l'âme ». Surtout, il envoie à Caumont le 3 mars 1734 une copie de sa réponse aux objections que Fénelon avait fait à son traité, qu'il accompagne de ces mots :

Vous y verrés Monsieur mes sentiments sur une matiere bien essentielle, sur laquelle personne que je croye n'a medité plus souvent, & plus long temps que j'ay fait, aussy en ay je fait un traitté que M. l'abbé de Fenelon a lu, et dont cette lettre n'est qu'un exquis, cette matiere est aussi delicate qu'importante et on ne peut en parler que de la maniere que je l'ay fait & que vous verrés, c'est à mon sens tout ce qu'il est possible d'accorder avec la Raison & notre Religion⁴⁸.

Peut-on vraiment identifier ce traité, fruit d'une longue réflexion personnelle, avec l'exposition des sentiments des philosophes sur la matière ?

Il faut avouer, certes, que la présence dans les *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme* de deux passages concernant des miracles arrivés parmi les anciens Egyptiens que l'on retrouve dans la *Description de l'Egypte* est troublante : le premier rapporte l'ascension aux cieux d'un personnage et le second narre une histoire relative à Chafaï, un docteur de la loi. Il existe cependant des différences entre le récit qu'en font les

⁴⁸ München-BSB Cod. Gall. 721, f. 63r. Voir mon travail « Eléments d'une sociologie de la littérature clandestine au XVIII^e siècle : lecteurs et éditeurs du *Telliamed* », *La Face cachée des Lumières*, op. cit., pp. 238-263.

Miguel Benítez

deux traités. En ce qui concerne le premier miracle, l'auteur du traité sur l'âme dit que le phénomène de la lévitation était connu parmi les anciens rois d'Égypte, et il raconte le fait arrivé à l'un d'eux ; dans le traité de Maillet, il n'est question que d'un seul « législateur », ou « prince », qui « régnoit en Égypte quelque tems après le fameux Trismegiste », et qui « paroissoit souvent [...] s'élever vers le ciel » [*Description de l'Égypte*, Paris, 1735, p. 51*]. Pour ce qui est du second miracle, Maillet dit Chafaï « Auteur d'une doctrine qu'on regarde parmi les Turcs comme une des quatre Orthodoxes » [*ibidem*, p. 204], tandis que l'auteur des *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme* l'appelle « l'un des celebres interpretes de leurs loix » [Paris-Arsenal 2557, f. 19] –ce qui n'est pas exactement la même chose ; il dit aussi que le procès-verbal dressé pour établir le miracle fut « attesté et signé du Gouverneur des autres officiers du Royaume et de plus de deux mille personnes » [f. 20], là où Maillet affirme que « plus de vingt mille témoins oculaires attesterent la vérité par leurs signatures » [p. 205]. L'auteur du traité sur l'âme dit tenir les faits de « certains historiens » [f. 18], et assure que l'anecdote concernant Chafaï apparaît « dans les histoires du 3^e siecle de l'Ere Mahométane » [f. 19], tandis que Maillet dit explicitement avoir tiré ce dernier miracle d'un ouvrage manuscrit en arabe de l'historien Al-Macrisi, concrètement de « son Histoire ou description de la Ville & des rues du Caire » [p. 205]. Enfin, l'auteur du traité manuscrit rapporte les faits sur un ton neutre, tandis que Maillet suggère que ces prétendus miracles sont des fables inventées par des imposteurs. Il se pourrait donc que les deux écrivains aient puisé à des sources différentes – à moins que l'on prétende que Maillet était le seul en France à son époque à lire l'arabe. Il n'est pas impossible aussi que l'auteur du traité sur les opinions des philosophes ait résumé le récit de la *Description de l'Égypte*, tout en en modifiant certaines circonstances. On a jugé cependant plus probable que les deux textes soient de Maillet lui-même, en raison « des points de contact » du traité clandestin avec ses oeuvres.

Outre une série de coïncidences textuelles et lexicologiques que l'on peut trouver plus ou moins significatives, la

CORPUS, revue de philosophie

démonstration repose, en effet, pour l'essentiel sur l'idée que « les *Sentimens* contiennent toutes les doctrines et les positions philosophiques les plus typiques de Maillet » [*op. cit.*, p. 171]. Rassurons-nous, on n'entend pas parler des thèses concernant la diminution de la mer, l'économie des globes opaques et lumineux dans les espaces immenses, ou la sortie des êtres vivants du sein de la mer, dont on ne trouve pas la moindre trace dans le traité exposant les sentiments des philosophes sur l'âme. En définitive, « toutes les doctrines » se réduisent concrètement à deux : tout d'abord, l'auteur de ce traité partagerait avec Maillet « une théorie anthropologique explicitement raciste, affirmant l'existence d'une différence inconmensurable, sur le plan des facultés intellectuelles et physiques, entre les blancs et les noirs » [*op. cit.*, p. 171] ; ensuite, « le matérialisme des *Sentimens* est un matérialisme vitaliste, très proche de la tradition alchimique, étranger au mécanisme cartésien ; bref, un matérialisme similaire à celui de Maillet, lequel termine son *Telliamed* sur une vision apocalyptique dominée par la théorie de l'âme du monde, cette force universelle qu'il appelle, comme l'auteur des *Sentimens*, 'esprit de vie' » [*op. cit.*, p. 172].

Commençons donc par le racisme. La position de Maillet dans le *Telliamed* est assez complexe. Il y enseigne en effet que les hommes ne descendent pas tous d'une même tige, mais qu'il en existe des « espèces » différentes, tant dans la mer, où elles trouvent toutes leur origine, que sur la terre ferme. Ces espèces d'hommes ne sont pas toutes également douées par la nature ; mais cette différence n'implique pas nécessairement une hiérarchie, car si tous les hommes sont également des hommes, ils ne le sont pas tous de la même manière : l'humanité est multiple, hétérogène. Toujours est-il que Maillet insiste parfois lourdement sur ces différences⁴⁹. Tirer dans ces conditions quelques passages isolés de leur contexte n'est sans doute pas la meilleure

⁴⁹ A son avis, c'est envers les noirs que la nature se serait montré le moins prodigue ; voir mon article « De la barbarie à la civilisation : histoire et nature dans le *Telliamed* », *La Face cachée des Lumières*, *op. cit.*, pp. 281-289.

Miguel Benítez

méthode pour saisir sa pensée sur le point qui nous occupe. Encore faudrait-il lire ces passages posément. En effet, pour créditer Meslier de l'idée que « certains peuples possèdent des dispositions naturelles inférieures », et qu'il est donc raciste, on produit le texte suivant :

Il faudroit bien des générations, peut-être même un changement de climat, pour les porter au point de perfection ou la nôtre est parvenue. Je suis même persuadé que certaines races, telles que celles des Noirs de quelques cantons de l'Afrique, n'y arriveront pas en cinquante générations, si ce n'est par leur mélange avec d'autres peuples qui auront des dispositions plus favorables [*Telliamed*, éd. 1755, p. 297 ; *op. cit.*, p. 172].

En réalité, la réflexion de Meslier à cet endroit ne porte pas sur les différences entre les blancs et les noirs, comme la lecture du passage cité pourrait le faire croire, mais sur celles existant entre des êtres récemment sortis du sein des eaux et des populations arriérées en général, d'un côté, et, de l'autre, ceux, civilisés, habitant depuis longtemps les continents :

Je ne m'entendray pas à vous exposer la différence qu'il y a entre certains sauvages sortis apparemment depuis peu de la mer et certaines races d'hommes comme la vôtre qui en sont tir[e]s depuis longtems, vous la sentés assé et il faudroit bien des generacions et peut estre un changement de region pour les porter au point de perfection qu'est la votre. Je suis même persuadé que certaines races comme sont les peuples noirs de quelques cantons d'Affrique où les blancs et basanés d'autres regions n'arriveroient pas en cinquante generacions à la perfection de certains peuples sans melange au moins de leur race avec d'autres de dispositions plus heureuses que ne sont les leurs [Paris-BnF fr. 9774, f. 215v]⁵⁰.

⁵⁰ La lecture est identique dans le manuscrit London-B.L. Add 19395, f. 316, et aussi dans l'autre version du texte qui a circulé en manuscrits, Paris-BnF fr. 9775, f. 88v. Il y a donc une différence entre le texte qui courait

CORPUS, revue de philosophie

La différence entre les hommes sauvages, grossiers et farouches, et les civilisés, de quelque 'race' ou 'espèce' qu'ils soient n'est pas fondée en nature : elle est le fait de l'histoire. A l'aide du temps, et à la limite du climat, les populations les plus arriérées, de quelque couleur ou condition qu'elles soient, peuvent arriver au point de perfection qui est le propre de leur 'espèce'. Le processus qui y mène est long, très long même si l'on veut – mais rien n'empêche que ces noirs des cantons d'Afrique, tout comme des blancs se trouvant dans la même situation, n'arrivent par eux-mêmes au plus haut degré de civilisation qui leur appartient, sans compter que le mélange de différentes 'espèces' pourrait faciliter ce processus. Certes, le point de perfection est sans doute différent pour chacune d'entre elles. Mais cette position n'est pas à strictement parler raciste – puisque l'étalon d'après lequel on mesure cette perfection est différent pour les différentes 'espèces' d'hommes.

Si le 'racisme' de Maillet est fort nuancé, celui de l'auteur des *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme* semble tout bonnement inexistant. On affirme cependant qu'il insiste, tout comme Maillet, sur « l'appartenance des blancs et des noirs à deux espèces différentes d'hommes » [op. cit., p. 171] parmi lesquelles il y aurait une distance infinie, comme le prouverait le passage suivant :

Y ayant une différence infinie là-dessus, non seulement des hommes de l'espèce blanche à celle de la noire [...].

Tout comme Maillet encore, l'auteur de ce traité expliquerait ces différences entre les hommes appartenant à des 'espèces' distinctes en réduisant toutes leurs facultés à la matière :

manuscrit et l'imprimé, et cette différence se révèle extraordinairement importante pour juger du racisme de Benoît de Maillet. N'est-il pas étonnant que G. Mori ait décidé de citer l'édition du *Telliamed*, lors même qu'il avertit son lecteur que l'éditeur a enlevé toute la partie finale du manuscrit –des pages où Maillet développait précisément l'animisme qu'on lui prête, à tort ou à raison ?

Miguel Benítez

Il y a aussi des hommes pourvus de différentes qualités, ce qui seul constitue plusieurs degrés de perfection dans leur raisonnement [...] même entre les sujets d'une même espèce ou nation, et les personnes d'une même famille⁵¹.

En réalité cependant, les deux morceaux cités font partie d'un même passage, qui, convenablement rétabli, offre une lecture fort différente, et, il faut l'avouer, rien moins que raciste :

Il y a aussi des hommes de différentes qualités : ce qui seul constitue plusieurs degrés de perfection dans leur raisonnement *y ayant une différence infinie la dessus, non seulement des hommes de l'espèce blanche à ceux de la noire, et entre ceux des diverses nations dont la terre est peuplée, mais* même entre les sujets d'une même espèce et nation, et les personnes d'une même famille [Paris-Arsenal 2557, ff. 35-36].

Loin donc d'enseigner qu'il y a une différence incommensurable entre les blancs et les noirs, l'auteur de ce texte tient plutôt que la même différence infinie que l'on trouve entre des blancs et des

⁵¹ Pour illustrer cette identité de vues, on cite ce texte de Maillet : « La diversité qui se remarque dans la constitution de ces hommes, de cette férocité, de cette pilosité, de ce peu d'esprit et de cette force qui distinguent du grand nombre certains sujets, quelquefois dans une même famille » [Tellamed, éd. 1755, p. 276 ; *op. cit.*, p. 172]. Or, encore une fois, ces hommes féroces manquant d'esprit ne sont pas des noirs, mais des hommes à queue, et les propos de Maillet se rapportent à la latence de caractères à l'occasion du mélange des 'races' : « Un de vos Auteurs prétend qu'il y a des races avec des queues encore sans mélange dans la partie meridionale de l'Isle de Formosa comme est celle d'Affrique dont les marchands de Tripoly et de Barbarie me parlerent, mais il compte au moien de ce que je vous viens de raporter que malgré le melange de cette race à la notre, elle se perpetue et se conserve quelque fois telle qu'elle est dans son origine et quelquefois tenant du mixte des deux et apres s'etre abatardie elle peut prendre toute la force de son essence où la plus grande partie, si un sujet produit de ce melange en trouve un autre dans le même cas et que c'est la une des causes de la diversité qu'il y à dans la constitution des hommes, de ce farouche, de cette pilosité, de ce peu d'esprit, de cette feroce, qui distingue du grand nombre certains sujets même quelquefois d'une même famille » [Paris-BnF fr. 9774, f. 192v].

CORPUS, revue de philosophie

noirs en ce qui concerne les degrés de perfection dans le raisonnement existe entre des individus d'une même espèce (entre un blanc et un blanc), d'une même nation (entre un blanc français et un blanc français), et même entre des frères, issus des mêmes père et mère.

Voyons pour ce qui est du matérialisme vitaliste. Benoît de Maillet parle dans son *Telliamed* d'un « esprit éternel ». Cet esprit est Dieu, qui est lui-même l'âme du monde, un principe de nature ignée, source de chaleur et de lumière. Il est donc matériel. Ainsi, le système développé par Telliamed peut être dit matérialiste. Mais il est certain que l'Indien n'enseigne pas un quelconque vitalisme – si par vitalisme l'on entend une doctrine qui dit animée la matière dans son ensemble, ou tout au moins l'ensemble des êtres organisés⁵². Comme nous l'avons vu, Maillet n'y enseigne pas cet animisme universel : tout ne vit pas dans la nature, les semences elles-mêmes étant inertes avant de recevoir dans une matrice adéquate cette chaleur qui doit leur donner la vie. Plus tard cependant, à l'occasion de la réécriture du texte en vue de son édition, Maillet semble interpréter son système dans cette perspective, toute la matière ayant en elle-même la vie en puissance, du moment que l'esprit de vie reste latent dans la matière même apparemment la plus inerte :

Je vous ay dit que la pierre la plus dure le bois le plus incapable par sa dureté, la pierre, le marbre de toutes les qualités, redévenoient capables d'estre amoly, que toute matiere étoit animée et capable de retourner de cet état de dureté à la molesse. Qu'on retrouvoit dans la nature cette disposition à la petrification qu'elle avoit perdu[e] ou perdu[e] en aparence, tant cette matiere étoit sujette à la vie ou la vie attachée à cette matiere, tant l'une étoit propre à l'autre. Et qu'elle étoit reconnoissable pour estre capable d'animation ; tant la vie étoit propre à la matiere,

⁵² G. Mori n'explique nulle part ce qu'il entend par « matérialisme vitaliste ». Il attribue à Maillet un « vitalisme paracelsien qu'il hérite de van Helmont et de la tradition magique et alchimique » [op. cit., p. 177], sans autre explication.

Miguel Benítez

tant la matiere propre à l'animation tant la petrification de la matiere meme dans la mer et apres des siecles considerables de sa petrification, ne la depouilloient point de cet esprit de vie apres l'avoir perdu, tant cette matiere etoit disposée à la vie meme apres l'avoir perdue pendant des siecles entiers puisqu'elle etoit en cet etat propre à reprendre la vie dont elle avoit esté depouillée [lettre à Le Mascrier du 8 janvier 1738 ; Paris-BnF nouv. acq. fr. 22158, ff. 218r/v].

Il n'est pas aisé de se prononcer sur le matérialisme des *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*. Tout d'abord, parce que l'auteur expose tout autant l'opinion des philosophes qui ont cru l'âme spirituelle, et par conséquent immortelle, que celle de ceux qui la croient matérielle, sans prendre lui-même parti en apparence, « pour laisser à chacun la liberté de se déterminer à cet egard sur ses propres lumieres » [Paris-Arsenal 2557, ff. 1-2]. La seule exposition détaillée des thèses des partisans de l'âme matérielle le rendrait cependant suspect de sympathiser plutôt avec eux. Toujours est-il que le matérialisme enseigne que tout est matière, ou s'explique par la matière. Dire donc l'âme matérielle n'implique pas nécessairement être matérialiste, malgré les invectives des apologistes de l'époque, puisque le matérialiste se prononce sur l'ensemble de la réalité. Certes, les philosophes mortalistes qui s'expriment dans le traité rejettent l'existence des démons, des génies, des esprits follets et de l'ensemble des substances aériennes, qui seraient toutes des « substances independantes de la matiere » [f. 13], sous le prétexte que ce sont des superstitions de la populace ignorante nourries par les prêtres intéressés. Mais les partisans de l'immortalité parlent encore de l'excellence des opérations de l'âme humaine, qui seraient à l'origine des arts et des sciences, du droit, de la navigation, de l'astronomie, ainsi que de la formation des sociétés, et qui auraient de plus donné à l'homme « la connoissance de l'Auteur de l'Univers » [f. 9]. Leurs adversaires font valoir que ces opérations sont essentiellement identiques chez les animaux, et qu'elles sont donc le fruit de l'organisation de la matière. Mais l'auteur du traité n'a pas jugé pertinent de faire dire à ces philosophes que le Dieu dont on parle n'est point, ou tout au moins qu'il est lui-

CORPUS, revue de philosophie

même de la matière, ou la matière. Et à propos du Dieu rémunérateur des âmes immortelles, il rapporte des thèses de philosophes niant que Dieu soit dans l'obligation de récompenser les bons et de châtier les méchants, mais il ne leur fait pas dire qu'il n'y a pas de Dieu. On le comprend aisément : son traité porte sur la nature de l'âme. Enfin, Spinoza est nommément crédité d'avoir développé l'idée de l'âme matérielle : d'après lui, il y aurait « une ame universelle repandüe dans toute la matiere et surtout dans l'air ; de laquelle toutes les ames particulieres sont tirées [...] composée d'une matiere déliée et propre au mouvement, telle qu'est celle du feu » [f. 33]. Dans ce cas encore cependant, l'auteur du traité ne lui fait pas dire que cette âme universelle soit Dieu, ni que tous les êtres, quelle que soit leur nature, soient des modes d'une substance unique. Mais Spinoza, dira-t-on, identifiait la nature avec Dieu. Certes, mais notre auteur pourrait bien ne pas le savoir, puisqu'il lui attribue des opinions qu'il ne pouvait trouver nulle part dans ses ouvrages. Et puis, la nature de Spinoza n'est pas la matière, ni Spinoza un matérialiste.

On peut aussi affirmer positivement que l'auteur du traité n'enseigne pas non plus le vitalisme. Certes, nous l'avons vu, le Spinoza du traité parle d'une âme universelle du monde. Mais cela ne signifie pas nécessairement que tout soit animé dans la nature, que toute particule matérielle, ni tout agrégat de ces corpuscules élémentaires, soit nécessairement doué d'un 'principe de vie'. En fait, ce même Spinoza parle d'« âmes particulières raisonnables, sensibles, végétatives » – ce qui semble indiquer que seuls les hommes, les animaux et les plantes sont doués de vie, autrement dit ont une âme ; et il affirme aussi que ces âmes animent la matière qui fait le corps des différents êtres, lequel était par conséquent inerte avant l'union avec ce principe, et le deviendra encore après leur séparation :

Que cette ame ou cet esprit de vie est constamment et sans variation de substance le même, en quelque corps qu'il se trouve, séparé ou réuni : qu'il n'y a enfin aucune diversité de nature dans la matiere animante qui fait les ames particulieres raisonnables, sensibles, vegetatives, comme il vous plaira de les nommer ; mais que la différence qui se

Miguel Benítez

voit entr'elles ne consiste que dans celle de la matiere qui s'en trouve animée et dans la difference des organes qu'elle est employée à mouvoir dans les animaux ou dans la differente disposition des parties de l'arbre ou de la plante qu'elle anime [ff. 34-35]⁵³.

Certes, Telliamed parle d'un « esprit de vie », tout comme l'auteur du traité sur l'âme. Cette coïncidence est cependant loin d'être significative. En effet, Maillet a pris cette formule de Moïse, qui dit que l'esprit de Dieu qui se promène sur les eaux au début de la création est un esprit de vie :

Votre Moïse explique en grand Philosophe cette preparation des eaux à la fecondité des semences qu'elles renferment lorsqu'il a dit que l'esprit de Dieu se promenoit au commencement sur les eaux dont notre globe etoit environné et dans un autre endroit qu'il les couvoit, c'est à dire que par la chaleur du soleil il dispoit les semences y contenües à la fecondité en commençant à les grossir et à les developer, l'effet du commencement de cet esprit de vie sur les semences contenües dans les eaux est justiffié par ce qui se remarque dans une gouttelette d'eau... [Paris-BnF fr. 9774, ff. 219r/v].

D'autres que Maillet ont donc pu employer cette formule⁵⁴.

⁵³ Ce chapitre « Sentiment de Spinoza » est reproduit, avec des coupures, dans l'article « Ame » de l'*Encyclopédie* ; à cette occasion cependant, le compilateur explique la doctrine de Spinoza sur l'âme sur ce fondement, qu'il a « posé pour principe qu'il n'y a qu'une substance dans l'univers ». On le retrouve encore partiellement dans le traité intitulé *Recherches sur l'origine & la nature de l'âme & sur l'existence de Dieu* ; la source semble ici être l'*Encyclopédie*, mais l'auteur de ces recherches y a introduit des modifications pleines de bon sens. Le même texte réapparaît, sous le titre « Sur le Spinosisme », dans le recueil Roma-B.A.V. Patetta 827, ff. 145-148 (le copiste a ajouté « et atheisme ») ; il présente ici des variantes qui font croire que sa source n'est ni dans le traité sur les sentiments des philosophes, ni dans l'*Encyclopédie*...

⁵⁴ On la retrouve, par exemple, chez Pietro Giannone, qui renvoie au « gran volume del mondo » pour connaître la nature de l'âme : « Chiunque attentamente riguarderà questo gran libro comprenderà dalle cose create

CORPUS, revue de philosophie

Si l'on devait donc en juger par ces « points de contact », il ne semble pas trop vraisemblable que ces *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme* soient les *Observations sur la nature de l'âme* de Benoît de Maillet. Tout n'est cependant pas dit sur cette question. Déjà dans son ouvrage sur la diminution de la mer, l'indien Telliamed parle au missionnaire son interlocuteur de ses recherches concernant la nature de l'âme :

Il me dépleroit aussy de vous guerir de l'opinion la plus flateuse qui puisse occuper l'esprit humain et dont j'ay cherché toute ma vie à me persuader comme vous l'este. J'ay lû tout ce qui s'est escrit la dessus avec beaucoup d'etude et de recherche, j'ay même ajouté des choses de ma propre reflexion, mais quelqu'intérêt et quelque penchant que les hommes doivent avoir à le croire il y a tant de faits et de raisons opposées à cette douce persuasion qu'il est difficile de n'en être pas touché, quand on veut se conduire par les lumieres de celle cy et non par l'autorité et l'opinion des autres [ff. 164v-165r].

Apparemment, Maillet a rédigé son traité sur l'âme en même temps qu'il composait le *Telliamed*, si nous devons prendre au mot ce qu'il écrit au marquis de Caumont dans une lettre non datée, mais rédigée très probablement en mai 1733 : « Il m'en a coûté pres de trente ans de soing pour faire un mauvais traité de la diminution de la mer et un autre sur la nature des ames » [München-Bayerische Staatsbibliothek Cod. Gall. 721, f. 5v]. Il est

che in tutto l'ampio universo sia diffuso uno spirito germinante e vivificante, chiamato da Mosè spirito delle vite, per il quale si dà vita, senso, moto ed ogni organizzazione alle piante, agli animali, agli uomini, e fa che l'universa carne sorga *'in animam viventem'*. / Questo spirito, o sia un essere purissimo ed invisibile, che a guisa d'una fiamma agitatissima ed eterea informi, scorra dappertutto, egli è certo dispone ed attua le parti seminali, sicché ne germogliano le piante simili nelle loro specie, e ciascun seme produci la pianta, l'albero, l'uomo e l'animale somigliante a colui donde derivò » [Il *Trirregno*, Volume I, *Del regno terreno*, Parte Seconda. Dell'origine del mondo e formazione dell'uomo, sua natura e fine secondo il sentimento de' piu gravi e seri filosofi, Bari, G. Laterza e figli, 1940, a cura di A. Parente, pp. 255-256].

Miguel Benítez

vraisemblable en tout cas qu'il ait terminé ces deux traités pendant son séjour à Paris entre 1719 et 1724. Il est certain que le traité sur l'âme existait déjà vers 1726, au moment où il rédige une lettre à Fontenelle, dont il enverra des années plus tard une copie à Le Mascrier. Dans cette lettre, il parle des *Opinions des Anciens sur le monde*, et d'« un autre traité de la même plume, qui est une suite du premier, et [qui] a pour titre *Traité de la nature de l'ame* », qu'il n'a pas encore lu, mais qu'il attend de l'auteur :

Nous nous serons peut être rencontrés en plus d'une matiere, et s'il a sur moy l'avantage d'une grande erudition et d'un stile certainement brillant et qui donne du merite à ses pensées, il ne sera peut être pas plus heureux que moy à expliquer et faire sentir la nature de l'ame, qui a été de tout temps et est encor en celluy cy, comme vous le sçavés mieux que personne la matiere de la philosophie la plus interessante mais la plus obscure [Paris-BnF nouv. acq. fr. 22158, f. 187r].

Au moment où il prépare avec Le Mascrier le texte définitif de son *Telliamed*, en vue de son édition, Maillet a pensé à y joindre son traité sur l'âme. Dans une lettre datée du 20 septembre 1737, il explique au marquis de Caumont que l'abbé remanie les derniers entretiens de son traité de la diminution de la mer, dont le sixième serait le dernier ; et il ajoute :

Après lequel pourtant il y aura une espece de septieme imaginé par mon abbé pour joindre à l'ouvrage mon opinion sur la nature de l'ame, qu'il a depouillé de tout ce qui pouvoit interesser la Religion et fortifié me dit-il de beaucoup d'autres preuves qu'il a tiré de la nature [München-Bayerische Staatsbibliothek Cod. Gall. 721, f. 283].

Or, Le Mascrier a largement manipulé les *Opinions des Anciens sur la nature de l'âme*, qu'il a publiées en 1751 sous le titre *De l'âme, et de son immortalité*, formant la deuxième partie d'un recueil contenant aussi les *Opinions des Anciens sur le monde*, sous le titre *Le monde, son origine et son antiquité*. On pourrait ainsi conjecturer que le traité de Maillet n'est autre que les

CORPUS, revue de philosophie

Opinions des Anciens sur la nature de l'âme. Si le fait de s'occuper de l'Égypte devait être considéré important à ce propos, on peut signaler que ce traité en parle longuement, et dit les Égyptiens les inventeurs de la doctrine de l'immortalité de l'âme. Contre cette interprétation, nous avons le fait que Maillet dit à Fontenelle ne pas connaître le traité sur l'âme de l'auteur des *Opinions des anciens sur le monde* au moment où son traité à lui est déjà terminé. Or, comme nous l'avons vu, il appelle explicitement le texte qu'il attend *Traité de la nature de l'âme* ; il a menti par ailleurs par la même occasion au même Fontenelle, en lui disant qu'il a connu les *Opinions des anciens sur le monde* une fois fini son *Telliamed* – car il a inséré dans son ouvrage des morceaux de ce traité. Toujours est-il que dans la lettre à Caumont du 5 mars 1734, lui annonçant l'envoi de ses *Observations sur la nature de l'âme*, Maillet lui dit avoir joint à ses productions des copies d'autres traités qui ne seraient pas de lui, parmi lesquelles les *Opinions des Anciens sur la nature de l'âme* :

Les autres ouvrages me sont étrangers. Le traité qui a pour titre, *Opinions des anciens sur le monde*, et une Lettre sur l'origine des Juifs sont écrites de ma main dont je n'ay gueres accoutumé de rien copier. Je les crois du même auteur que l'opinion des anciens sur la nature de l'ame, & même les *Doutes sur la Religion*, dont une personne de bonne foy desire d'être éclaircie [Münich-Bayerische Staatsbibliothek Cod. Gall. 721, f. 68].

L'affaire semble donc réglée. A ces données, il faudrait encore ajouter que Le Mascrier a joint aux *Opinions des Anciens sur la nature de l'âme* des passages qui semblent pris dans les *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*, concernant la rémunération des bons et des méchants [*De l'âme, et de son immortalité*. Seconde partie. A Londres, 1751, chapitre III, « Opinions des Anciens sur l'état de l'ame après cette vie », pp. 71-74], et l'opinion de van Helmont sur la matière, avec une réflexion sur l'âme universelle du monde [*ibidem*, « Conclusions », pp. 167-168]. Ce détail semble cependant moins significatif qu'il ne paraît : les *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme* avaient été publiés dans les *Nouvelles libertés de penser* en 1741. Or, nous

Miguel Benítez

savons par ailleurs que l'avocat Jean-Antoine Guer a édité en 1748, sur les presses clandestines de Bonnin et La Marche, le texte du *Telliamed* que Maillet avait préparé avec Le Mascrier, et que celui-ci rééditera, accompagné d'autres documents, en 1755. Guer avait donné aux mêmes personnages un autre manuscrit, qu'ils avaient commencé à imprimer sous le titre *Décameron historique* ; cette édition a avorté, l'avocat ayant eu vent de ce que la police était au courant de l'affaire. Nous savons par Guer lui-même que le sous titre de ce livre était *Entretiens sérieux et réfléchis, sur tout ce que les Peuples & les Philosophes anciens et modernes ont pensé au sujet de la nature & de l'immortalité de l'âme humaine, avec une dissertation sur chacune des preuves suggérées par la réalité de cette vérité fondamentale*⁵⁵. On peut imaginer qu'il tenait ce manuscrit du même Le Mascrier, et qu'il s'agit là du traité de Maillet, la dissertation ajoutée étant en fait les *Sentimens des philosophes sur la nature de l'âme*, où l'on traite en effet des différentes preuves apportées pour prouver l'immortalité de l'âme humaine, ce texte étant vraisemblablement l'ouvrage de Le Mascrier...

Miguel BENÍTEZ
Université de Séville

⁵⁵ *L'Infortuné reconnaissant*, A Paris, Ballard, 1751, poème autobiographique en quatre chants, 4^e chant, p. 58. Sur cette question, voir mon article « Eléments d'une sociologie de la littérature clandestine au XVIII^e siècle », déjà cité.

USAGES ET RÉCEPTIONS DU *TELLIAMED* CHEZ LES NATURALISTES DURANT LA SECONDE MOITIÉ DU 18^e SIÈCLE

Dès le premier manuscrit de 1720 et jusqu'à sa parution en 1748, l'ouvrage posthume de Benoît de Maillet (1656-1738) intitulé *Telliamed ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la terre, l'origine de l'homme, etc.*, présente un double caractère qui lui a valu d'être un lieu d'échange entre deux ensembles conceptuels du 18^e siècle. Il participe tout autant du mouvement de défiance irrégieuse, remettant en cause les dogmes de la théologie concernant la création des espèces et de l'homme, que des efforts d'une partie des savants pour rénover les méthodes et les objets de l'histoire naturelle. Les conditions de sa rédaction, commencée en 1696¹, et de sa première diffusion expriment cette double appartenance. L'ouvrage a bénéficié de la contribution d'un savant important, Fontenelle (1657-1757), qui a encouragé Maillet et lui a corrigé un exemplaire vers 1726. Mais le texte n'a pu paraître qu'après la mort de son auteur principal, sans doute par crainte de la réaction des censeurs, grâce à l'abbé Jean-Baptiste Le Mascrier (1697-1760), dans deux éditions successives en 1748 et en 1755².

¹ Selon Claudine Cohen, *La Genèse de Telliamed*, Thèse de l'Université Paris III, 1989.

² L'édition de 1748 est publiée à Amsterdam chez L'honoré et Fils, celle de 1755 à La Haye chez Pierre Gosse.

CORPUS, revue de philosophie

Le *Telliamed* est un ouvrage qui a été élaboré dans le temps grâce à la collaboration de plusieurs savants, comme Le Mascrier qui ajoute dans la préface de l'édition de 1755 avoir travaillé six années avec Maillet :

Je pourrais ajouter que pendant plus de six ans j'ai travaillé de concert avec lui à le mettre en état de voir le jour ; et que des observations respectives que nous fîmes alors l'un et l'autre, s'est formé l'édition que l'on en donne aujourd'hui au Public.³

Cela fait de ce texte sinon une œuvre collective, du moins un travail partagé et remanié à plusieurs mains. En raison de la cohérence conceptuelle de toutes les parties de l'ouvrage dans les éditions de 1748 et de 1755, notamment de la préface avec le reste, nous considérons que son auteur véritable correspond à ce complexe d'individus unis autour de Maillet au cours des années d'élaboration. Il serait vain par exemple d'attribuer la préface à Le Mascrier, au motif qu'il se manifeste une fois explicitement dans celle-ci, et le reste du livre à Maillet, car il apparaît que les parts respectives de l'un et de l'autre, dans le résultat que forment les éditions de 1748 et de 1755, sont inextricablement mêlées. Il est même possible que Le Mascrier ait modifié le manuscrit, après la mort de Maillet, selon ses propres conceptions. Dans ces conditions, il convient de ne pas individualiser l'auteur du *Telliamed* publié en 1748 et 1755, mais de se le représenter comme une somme de divers contributeurs, dont la seule unité perceptible réside dans le texte produit.

Dans le *Telliamed*, les connaissances physiques et empiriques se mêlent à des représentations du Créateur, susceptibles de heurter l'interprétation traditionnelle du récit de la genèse. Comment la solidarité de ces deux éléments a-t-elle été reçue chez les naturalistes qui ont lu le *Telliamed* après 1748 ? Ce problème ouvre trois sortes d'interrogations. En premier lieu, cette solidarité a-t-elle constitué un obstacle qui aurait disqualifié d'emblée

³ Benoît de Maillet, *Telliamed ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, La Haye, Pierre Grosse, 1755, p. IX.

Pascal Charbonnat

l'ouvrage aux yeux des savants installés dans les institutions ? Dans ce cas, le défaut de neutralité métaphysique du *Telliamed* pourrait être considéré comme un obstacle épistémologique à sa diffusion dans le monde scientifique du 18^e siècle. Ou bien, les savants ont-ils réussi à scinder les hypothèses physiques de la portée irrégulière, et à récupérer une partie des énoncés de l'ouvrage ? Ici, un processus de tri aurait permis une réception partielle de cette œuvre. Enfin, en lisant et en diffusant le *Telliamed*, les savants ont-ils conservé le mélange originel entre physique et métaphysique ? Ils en auraient alors reproduit une part dans leurs propres énoncés, ne pouvant pas se dispenser de certains présupposés, irréductibles à toute collecte empirique.

La réponse à ces trois questions dépend étroitement de la manière dont on définit une science et ses rapports avec les divers discours métaphysiques (théologiques ou philosophiques). Nous faisons l'hypothèse qu'il n'y a pas de barrière infranchissable entre le discours scientifique et les autres. Les concepts traversent toutes les catégories d'énoncés et se transforment sous l'effet de ces déplacements. Cela n'infirme en rien les différences de validité entre un énoncé justifié par des expériences et une procédure réglée, et un énoncé qui se fonde exclusivement sur l'activité du sujet pensant. Il s'agit seulement de supposer qu'il n'existe pas *a priori* de frontière entre les énoncés, ce qui revient à dire que les catégories de science, de philosophie ou même de théologie sont des entités soumises au changement, dont le périmètre fluctue en raison des usages et des réceptions variés de leurs concepts respectifs.

L'idée que les concepts n'appartiennent pas définitivement à tel ou tel discours permet d'étudier le *Telliamed* comme un objet d'échanges, qui a servi de multiples stratégies parfois antagonistes. Dans cette perspective, il convient de se demander si, d'une part, la méthode présente dans ce texte, pour comprendre le passé de la Terre et des êtres, peut être détachée d'éventuelles implications métaphysiques, et si, d'autre part, les savants de la seconde moitié du 18^e siècle ont été indifférents au scandale

CORPUS, revue de philosophie

théologique qu'il a causé. Il est alors possible d'examiner ce que les naturalistes ont retenu de cet ouvrage et comment ils ont reçu son idée que les formes naturelles changent dans le temps.

La méthode de la décomposition

L'auteur de la préface du *Telliamed*⁴ se réfère à une méthode exactement inverse à celle de théoriciens tels que Burnet (1635-1715) et sa *Telluris theoria sacra* (1680) ou Leibniz (1646-1716) et sa *Protogée* (1693). Ils partent de suppositions sur les configurations anciennes des corps, associées aux impératifs du récit biblique, pour exposer un mécanisme de formation des choses et remonter jusqu'au configurations présentes. Leurs théories sont ainsi soumises à un finalisme implicite, par lequel la connaissance des corps naturels actuels doit se concilier avec des représentations *a priori* des états passés du monde. Dans le *Telliamed*, la démarche suit un mouvement opposé, puisque l'état présent des corps constitue le seul moyen d'accéder à leur passé. Le philosophe fictif se fonde sur une analyse empirique des corps réels du globe, conduisant à considérer la dissection ou l'anatomie de la Terre comme la première tâche du naturaliste. La référence au texte sacré a été évacuée, alors qu'elle constitue dans la plupart des énoncés d'histoire naturelle un préambule obligé :

Ce qu'il y a d'étonnant, est que pour arriver à ces connaissances [sur la formation du globe], il [Telliamed] semble avoir perverti l'ordre naturel, puisqu'au lieu de s'attacher d'abord à rechercher l'origine de notre Globe, il a commencé par travailler à s'instruire de sa nature. Mais, à l'entendre, ce renversement même de l'ordre a été pour lui l'effet d'un génie favorable, qui l'a conduit pas à pas et comme par la main aux découvertes les plus sublimes. C'est en décom-

⁴ Le narrateur ou la voix de ce monologue philosophique ne doit pas être confondu avec tel ou tel auteur ayant effectivement contribué à l'ouvrage. Le nom de celui qui se cache derrière l'anagramme est d'abord une manière de donner une consistance narrative et une unité de pensée à l'ouvrage, plutôt que la marque de la production d'un auteur unique.

Pascal Charbonnat

posant la substance de ce Globe par une anatomie exacte de toutes ses parties, qu'il a premièrement appris de quelles manières il était composé, et quels arrangements ces mêmes matières observaient entre elles.⁵

La découverte des constituants fondamentaux doit ainsi permettre de révéler les états antérieurs du globe et atteindre le premier état accessible à l'entendement humain. En effet, la connaissance des compositions de la substance du globe donne accès à une représentation de son commencement, c'est-à-dire à ce moment à partir duquel seules les causes efficientes agissent dans la matière et font naître une planète. En revanche, cette méthode de la décomposition ne dit rien sur l'origine ultime, hors de portée, qui a fait passer du néant à l'être. La démarche se réfère à l'atomisme, comme en témoigne l'hommage rendu à Cyrano de Bergerac dans la préface de l'édition de 1748, et également à « l'ordre rétrograde » suivi par Sténon dès 1669.

Mais ce projet d'une anatomie terrestre a des conséquences sur le rapport que les impératifs théologiques entretiennent avec l'histoire naturelle. En affirmant la primauté de l'étude des corps actuels, l'auteur de la préface laisse penser qu'une connaissance du commencement du monde est possible à condition de sortir de la quête métaphysique de l'origine et de travailler la matière même du globe. Cela s'inscrit dans un courant radical de savants opposés aux entreprises conciliatrices, qui, comme Fontenelle ou Montesquieu⁶, cherchent à situer la raison physique de la formation des choses dans leur seule composition matérielle. La démarche du *Telliamed* se présente donc comme l'exigence de ne tenir

⁵ Benoît de Maillet, *Telliamed ou Entretien d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, texte revu par Francine Markovits, Paris, Fayard, 1984, p. 26. Dans la suite de l'article, les citations du *Telliamed* renvoient systématiquement à cette édition.

⁶ En particulier à propos de la doctrine de la préexistence des germes, qu'il condamne dans ses *Observations sur l'histoire naturelle* de 1721.

CORPUS, revue de philosophie

compte que des entités physiques présentes, ce qui l'entraîne sur le chemin d'une abstinence théologique : séparer la littéralité biblique des énoncés d'histoire naturelle⁷.

Cette apparente neutralité n'en est pas une pour les théologiens, qui l'interprètent comme une position métaphysique concurrente, celle d'un matérialisme méthodologique ou l'idée que Dieu pourrait être exclu des énoncés de savoir. Ils considèrent au mieux qu'une autre conception de Dieu s'est glissée dans cette manière d'expliquer la formation des corps naturels. C'est le Dieu des newtoniens, offrant la possibilité d'un discours physique autonome, mais nécessitant une nouvelle conception de la cause première. On trouve justement chez un newtonien français l'explicitation de cette nouvelle idée de Dieu jointe à la méthode de la décomposition. Il s'agit de l'auteur anonyme d'un texte intitulé *Origine de l'univers, expliquée par un Principe de la Matière*⁸, et qui pourrait être Pierre Estève (1720-179?) d'après Barbier. Sans savoir si cet anonyme a pu avoir accès à un manuscrit du *Telliamed*, la présence simultanée, dans son texte, d'une conception newtonienne de Dieu et d'une démarche semblable à l'anatomie terrestre, permet de mesurer en partie les implications métaphysiques de cette méthode.

Dans l'*Origine de l'univers*, l'auteur affirme comme celui du *Telliamed* que le physicien n'est pas concerné par l'étude de l'origine première du monde, mais seulement par des rapports entre la matière et l'attraction. La cause de ce retrait métaphysique est l'affirmation de l'indépendance du discours physique, ou la défense d'une méthode qui implique d'enlever à la transcendance tout pouvoir explicatif. Cela revient à libérer la démarche du savant des impératifs théologiques et donc à prendre tout de même un certain parti-pris métaphysique, comme en témoigne l'anonymat utilisé ici, à l'instar de l'impossibilité pour Maillet de publier de

⁷ Pour une étude sur l'abstinence métaphysique et théologique de certains naturalistes au 18^e siècle, voir *Quand les sciences dialoguent avec la métaphysique*, Vuibert, 2011.

⁸ Berlin, s. éd., 1748, BNF cote V 20802.

Pascal Charbonnat

son vivant. L'engagement métaphysique implicite apparaît nécessairement lorsque se pose la question de la providence divine. Pour Maillet et pour cet anonyme, elle n'est pas indispensable car une force physique créée peut à son tour se substituer à la cause première, et devenir la cause efficiente exclusive :

Vous pourrez toujours concevoir un premier Principe qui aura formé cette force attractive elle-même, et qui lui aura donné la puissance d'arranger tout et de former une infinité de Mondes.⁹

L'attraction suffit alors à tout former et à tout entretenir, non pas à la manière d'une force supérieure réglant les corps et leurs rapports de l'extérieur, mais en leur sein, parce qu'elle fait partie de toute particule de matière et agit du bas vers le haut. Comme dans le *Telliamed*, il ne faut pas rechercher l'explication des phénomènes dans leur architecture d'ensemble ; il convient de les décomposer, c'est-à-dire de commencer l'enquête naturelle dans ce rapport entre la matière et l'attraction :

Dès le premier instant la force attractive inséparable de la matière forme des Eléments de différents genres, d'où résultent ensuite des Corps, des Planètes, des mouvements. Par cette simple idée, peu à peu des Mondes se forment, un ordre s'y établit, et le Principe qui l'établit veille toujours à sa conservation.¹⁰

Cette méthode implique de réduire le contenu même de l'acte de création, puisque celui-ci ne consiste plus qu'à produire une force et de la matière, qui elles-mêmes sont capables d'engendrer tout le reste. L'ordre universel n'est donc plus imposé par en haut, par une entité qui agence tout immédiatement ; il découle du mouvement autonome de la matière :

⁹ Pierre Estève (?), *Origine de l'univers, expliquée par un Principe de la Matière*, Berlin, s. éd., 1748, p. X.

¹⁰ *Ibidem*, p. VII.

CORPUS, revue de philosophie

Ce n'est point de l'ordre de l'Univers que résulta la composition secrète de ces Corps [célestes] ; il n'en fut qu'une suite.¹¹

Il s'ensuit donc une théorie de la formation des choses dans laquelle un « cercle continu de l'arrangement de la matière »¹² se déploie dans le temps. Il produit tous les corps, du plus petit au plus grand, par une série d'agrégations et de regroupements des éléments primordiaux. Ce processus de formation s'oppose nécessairement à la tradition littérale et aux tentatives de conciliation :

« Le Monde ne pouvait donc être produit tout d'un coup tel qu'il est : il fallait une formation particulière, à chacune des plus petites parties qui composent un Corps céleste. »¹³

L'auteur anonyme étend davantage la coupure entre Dieu et l'univers, en ne lui attribuant que deux choses créées : une matière primitive simple et homogène, et la force attractive. Tout ce qui suit revient en propre à des arrangements et à des combinaisons de la matière, rendus possibles par le mouvement causé par l'attraction. Naturellement, pour l'auteur, cette création minimale ne signifie pas que Dieu n'aurait pas prévu les arrangements ultérieurs et qu'il n'aurait pas choisi les règles s'établissant avec le temps entre les corps. Toutefois, la séparation entre le Créateur et le monde dans son processus constant de formation, c'est-à-dire la partition résolue entre le passage du néant à l'être et l'auto-organisation de l'être, conduit déjà à se demander pourquoi l'idée de création ne serait pas superflue. Que l'on maintienne un acte de création, ou qu'on le remplace par l'éternité, la théorie physique de la formation du monde reste inchangée :

¹¹ *Ibidem*, p. 7.

¹² *Ibidem*, p. 46.

¹³ *Ibidem*, p. 54.

Pascal Charbonnat

Concevez que la matière fut d'abord partagée en une infinité de parties semblables et égales, c'est-à-dire qu'elle sortit avec cette simplicité des mains du Créateur. Il ne lui suffit plus qu'une force qui lui soit attachée essentiellement ; qu'une seule parole de l'Être éternel, qui nécessite cette force dans ces premières parties matérielles ; et elle produira dans la suite des Eléments Physiques variés entre eux, et sera le Principe universel des Corps qui en seront composés.¹⁴

Cette indifférence théorique à l'égard de l'idée de création est un motif sérieux de condamnation par les différentes sources productrices de normes de pensée. Pour les théologiens, la disparition complète des références au récit de la Genèse représente la perte de leur pouvoir de contrôle du contenu des savoirs. Quant aux savants conciliateurs, cet effacement signifie la perte de la légitimité de leurs théories et la possibilité que progressent les thèses adverses d'un mécanisme radical. Cet ouvrage attribué à Estève constitue une théorie fondée sur l'idée de clôture du monde physique, selon laquelle la formation et la conservation des choses ne dépendent que de causes physiques. La théorie est beaucoup plus générale que dans le *Telliamed*, puisque l'auteur remonte jusqu'au premier instant de l'univers et, de ce fait, doit restreindre l'acte de création au passage du néant à l'être. Toutefois, les implications métaphysiques de leur démarche commune semblent identiques. Leur Dieu ne peut plus créer que des éléments inachevés, une matière informe, voire des êtres incomplets, et doit laisser au cours ordinaire de la nature composer et agencer les corps.

Ainsi, le point commun au *Telliamed* et à ce texte attribué à Estève est de partir d'une décomposition des éléments premiers pour comprendre comment se sont organisés les corps. L'étude du commencement des choses s'organise du bas vers le haut, tant dans la chronologie que dans la répartition spatiale. Par conséquent, les perspectives pour le discours physique sont

¹⁴ *Ibidem*, p. 56-57.

CORPUS, revue de philosophie

sensiblement élargies : l'idée de métamorphose des espèces est introduite, l'alliance d'une force et de la matière devient un principe unificateur de la physique. Ces théories invitent les savants à penser le commencement sans la tutelle de l'origine ; elles les incitent à une plus grande liberté, tout en ne les obligeant pas à se marginaliser par des thèses athées ou spinozistes. La portée principale de cette méthode de la décomposition est de montrer la légitimité d'une connaissance de la matière strictement suffisante à elle-même, quelle que soit la nature des corps étudiés.

Mais cet élargissement du champ d'activité des savoirs physiques s'accompagne nécessairement d'une requalification du rôle du Créateur. Il ne peut plus intervenir à tout moment dans la nature, ni même livrer une organisation achevée des corps au premier instant du monde. Sa toute-puissance a été réduite pour ouvrir la possibilité d'un arrangement strictement physique des corps. Il est donc impossible de séparer l'apparition d'une histoire physicalisée des corps et la conception rétrécie du pouvoir d'intervention de la cause première. Le gain pour le discours physique ne s'est pas fait au détriment de la métaphysique en général, mais par la substitution d'une autre vision de Dieu. La posture de neutralité adoptée par l'auteur du *Telliamed* et par l'anonyme doit être comprise en ce sens, comme une manière de dissimuler l'alternative métaphysique face aux censeurs, et non selon les modèles naïfs du tri et de l'obstacle, qui conduiraient à l'idée de coupures définitives et de béances intellectuelles chez ces philosophes.

Le scandale métaphysico-méthodologique

Si le *Telliamed* est pris nécessairement dans le jeu de la controverse métaphysique, il faut examiner si cette situation a constitué un motif de rejet de la part des savants. Loin de devenir un objet intellectuel indifférent, ce texte a au contraire divisé les naturalistes entre eux, à la fois sur le plan scientifique et dans ses implications métaphysiques. Son caractère mêlé n'a donc pas représenté un inconvénient pour sa diffusion dans le monde savant ; il a fourni justement un critère de différenciation entre diverses conceptions de la science en général et de l'histoire naturelle en particulier.

Pascal Charbonnat

Dans la préface du *Telliamed*, la première conséquence de la méthode de décomposition est le rejet des références aux textes sacrés pour élaborer un savoir de la formation des corps et de leurs états anciens. Ces textes entravent le travail anatomique à l'égard du globe terrestre, car ils interdisent de partir de la configuration présente de la matière pour retracer son passé. Ils contraignent cette configuration à épouser le contenu de leur récit et à être une production immédiate de l'entité divine. Son auteur décrit cette erreur :

Prévenu de cette idée générale que d'une seule parole Dieu en un instant a tiré l'univers du néant, on n'a pas eu de peine à s'imaginer, que cette terre habitée était sortie de ses mains précisément dans le même état où nous la voyons [...].¹⁵

Cependant, il ne prétend pas que ce système concurrence la théologie et ses textes. Il veut montrer que l'indépendance de son discours physique ne mène pas à l'impiété. Pour lui, les six jours de la création du récit biblique n'indiquent pas une durée réelle, mais une succession métaphorique. Ce récit et le savoir des premiers états du globe doivent être séparés, car le premier renvoie à l'idée de création, immédiate et absolue, tandis que le second traite d'une formation physique, étalée dans le temps. Or, « il n'y a point de temps en lui [le Créateur] : dans lui le passé et l'avenir sont indivisibles »¹⁶. Ainsi, il n'y a pas de rencontre possible entre le texte sacré et la connaissance des premiers états de la nature. Cela tient à cette conception du Créateur évoquée par l'auteur de la préface du *Telliamed* : Dieu n'est pas un artisan grossier intervenant à chaque instant ; il est un horloger qui a tout prévu, y compris les vicissitudes et les révolutions :

« Quelle comparaison ferait-on entre un Horloger, par exemple, assez habile pour composer une pendule si bien

¹⁵ *Telliamed*, p. 24.

¹⁶ *Ibidem*, p. 38.

CORPUS, revue de philosophie

montée, que par le dérangement même que le temps causerait dans ses parties et dans ses mouvements, il se formerait de nouvelles roues, de nouveaux ressorts, des pièces mêmes qui auraient été usées et brisées ; et un autre dont l'ouvrage aurait besoin que chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, il fût attentif à redresser ses erreurs et ses variations éternelles ? »¹⁷

Dans cet extrait, la validité des énoncés du théologien se situe donc dans un espace différent de celui du naturaliste. Ils ne sont pas ennemis mais ils ne peuvent pas se concilier dans une hypothétique théologie physique. Cette situation s'explique par une opposition métaphysique fondamentale dans le *Telliamed* entre l'ordre perpétuel de la nature, avec ses processus de formation et de destruction, et le moment unique de la création, qui fait passer du néant à l'être. Cette absolue discontinuité entre le physique ordinaire et un acte premier extraordinaire est justifiée tout à la fois comme une condition de validité scientifique et comme la vraie représentation du Créateur. Pour poser cette séparation, l'auteur de la préface fait ainsi des va-et-vient réguliers entre la justification métaphysique et la nécessité méthodologique :

Cette perpétuité de mouvement dans l'univers ne détruit ni la création, ni l'existence de la première Cause : au contraire elle la suppose nécessairement comme son commencement et son principe. C'est ce que j'ai compris de plus vraisemblable : si je veux porter mes idées au-delà, elles se perdent, ainsi que la force de ma vue meurt dans le nuage qu'elle cherche à percer. »¹⁸

Le scandale inhérent au *Telliamed* est donc d'emblée, lui aussi, pourvu d'un double caractère. Pour les naturalistes conciliateurs, sa métaphysique disqualifie sa physique et *vice versa*. Un individu qui conçoit une théorie incompatible avec le récit de

¹⁷ *Ibidem*, p. 39.

¹⁸ *Ibidem*, p. 307.

Pascal Charbonnat

la Genèse n'est pas un philosophe respectueux de la raison et de l'expérience ; il est un « matérialiste », un « spinoziste », ou tout autre qualificatif qui a la valeur d'une rupture définitive avec le discours théologique. Dezallier d'Argenville (1680-1765) juge ainsi l'auteur du *Telliamed* en 1752, quatre ans après sa parution :

Quelle déraison à cet auteur, de substituer Telliamed à Moïse, de faire sortir l'homme du fond de la mer ; et de peur que nous ne descendions d'Adam, de nous donner des monstres marins pour aïeux ! Il n'y a que des impies qui puissent inventer de pareilles rêveries.¹⁹

L'impiété est corrélative d'une démarche déraisonnable, car le récit biblique a été exclu de l'histoire naturelle ; pour un savant comme Dezallier d'Argenville, cela revient à se priver d'un élément de validité essentiel et à construire un savoir des états passés de la nature sur d'autres éléments de moindre valeur. A l'inverse, pour les savants désireux d'approfondir la coupure discursive entre la nature ordinaire et l'acte premier de création, une certaine prise de distance avec la théologie et ses normes de pensée est toujours nécessaire. Ici, l'innovation naturaliste s'accompagne de déviations métaphysiques plus ou moins avouées. Par exemple chez Buffon (1707-1788), malgré ses précautions et sa position institutionnelle, le fait d'adopter une méthode de décomposition semblable au *Telliamed* l'a conduit lui aussi à faire l'objet d'un scandale métaphysique. Lelarge de Lignac (1710-1762) rapporte d'ailleurs dans sa correspondance l'état d'esprit des conciliateurs, pour qui Buffon aurait conçu sa théorie de la Terre et de la génération d'après le philosophe fictif :

Je ne connais point ce Telliamed sur lequel on vous a dit que notre auteur [Buffon] s'est modelé ; vos nouveaux débarqués de France mettent, dites-vous, la copie fort au-dessous de l'original, et vous leur avez trouvé la tête

¹⁹ Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, *La conchyliologie, ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles*, Paris, De Bure, 1780 (3^e édition), p. 109.

CORPUS, revue de philosophie

si étrangement gâtée que vous avez compris par leurs discours, que le système de Telliamed était encore plus déraisonnable que la doctrine de Mr de Buffon [...].²⁰

Le correspondant de Lelarge de Lignac reconnaît tout de même l'existence de différences importantes entre les deux naturalistes, car Buffon, dans les premiers tomes de *l'Histoire naturelle*, est loin de soutenir les idées du *Telliamed* sur la métamorphose des espèces. Mais un lien est établi par ceux qui leur reprochent de ne plus se fonder sur les énoncés bibliques pour produire leur histoire naturelle. Il semble que, malgré les écarts de leurs théories physiques respectives, une certaine communauté métaphysique et méthodologique les unisse du point de vue de leurs adversaires.

En effet, Buffon suit une démarche de décomposition très proche de celle du *Telliamed*, dont il aurait eu le texte entre les mains au moment de la rédaction de sa théorie de la Terre²¹. Il avance des hypothèses qui résultent d'un cheminement allant de l'état présent vers l'état passé. De plus, une même exigence de séparation entre discours physique et métaphysique de la création se repère chez Buffon. Il distingue le « système », qui ne repose pas sur des fondements empiriques, de la « théorie », qui ne produit d'énoncés qu'à partir d'inductions. Seule la seconde peut « conclure du présent au passé »²² et donc constituer un véritable discours physique valide. Les savants conciliateurs construisent des représentations arbitraires du passé. Si le présent n'est pas relié au passé, c'est-à-dire si une expérience actuelle ne vient pas fonder le savoir des états antérieurs, alors seuls des systèmes semblables à des « romans » seront produits, ainsi que Buffon

²⁰ Joseph-Adrien Lelarge de Lignac, *Lettres à un américain sur « l'histoire naturelle, générale et particulière » de M. Buffon*, Hambourg, s. éd., 1751, 3^e vol., p. 2-3.

²¹ Voir notamment chez Maria Susana Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e siècle : le mythe du déluge universel*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 157.

²² Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, Imprimerie Royale, 1749, 1^{er} vol., p. 99.

Pascal Charbonnat

qualifie la théorie de Burnet. La défense d'une induction temporelle permet de récuser toutes les théologies physiques, notamment celle de Leibniz :

[...] le grand défaut de cette théorie [à propos de la Protogée], c'est qu'elle ne s'applique point à l'état présent de la Terre, c'est le passé qu'elle explique, et ce passé est si ancien et nous a laissé si peu de vestiges qu'on peut en dire tout ce qu'on voudra, et qu'à proportion qu'un homme aura plus d'esprit, il en pourra dire des choses qui auront l'air plus vraisemblable.²³

Cette rupture méthodologique de Buffon conduit à une nouvelle manière d'envisager les commencements du globe terrestre. L'organisation actuelle de la Terre provient d'une quantité innombrable de « révolutions naturelles »²⁴ passées, c'est-à-dire de l'action répétée de bouleversements et d'altérations diverses qu'il est possible de constater aujourd'hui empiriquement. Ainsi, différentes observations physiques, tels que les coquillages fossiles, les couches de sédimentation, les marées, les vents ou la pluie, sont rassemblées dans une théorie d'ensemble expliquant l'immersion des terres et la formation des montagnes, par l'accumulation de changements constants et lents. Buffon est amené à exprimer l'idée d'un cycle, dans lequel se succèdent l'envahissement des terres par l'eau et la formation des montagnes, en raison du flux et du reflux des matières transportées à la surface du globe. Les continents apparaissent ainsi sous les mers, par l'accumulation d'inégalités topographiques, et s'élèvent au-dessus des eaux, avant d'être ensevelis par l'érosion.

Pour autant, durant les années 1750, Buffon ne suit pas le *Telliamed* dans l'idée d'une métamorphose des espèces et donc sur la voie d'une nouvelle idée de la création. En 1749, il défend « l'unité du temps de la création »²⁵, c'est-à-dire l'idée que tous les

²³ *Ibidem*, p. 196.

²⁴ *Ibidem*, p. 611.

²⁵ *Ibidem*, p. 196.

CORPUS, revue de philosophie

corps, les espèces vivantes comme les astres, sont le résultat d'un acte premier et hors du temps. Par conséquent, les fossiles de coquilles ne représentent pas des animaux antérieurs au déluge, qui auraient été transportés partout par celui-ci. Mais en soutenant la possibilité d'une physique des états anciens de la nature, séparée du récit biblique et exclusivement fondée sur un savoir empirique, Buffon partage avec l'auteur du *Telliamed*, comme avec Boulanger (1722-1759), la critique des théologies physiques. Dans ses *Anecdotes de la Nature*, ce dernier ose dire tout haut la véritable conséquence de cette démarche de séparation ; les théologiens sont dépossédés de leurs prérogatives sur l'histoire naturelle et la connaissance en général. Le scandale dans la démarche de décomposition tient dans l'exclusion ou dans le partage des pouvoirs entre les producteurs d'énoncés. Cet enjeu est le nœud qui relie le discours physique et les implications métaphysiques, ainsi que Boulanger l'explique dans ce passage :

Si néanmoins les théologiens et les physiciens, par un zèle louable sans doute, mais qui pourrait peut-être dans un grand nombre des uns et des autres ne provenir que d'une méfiance et d'une timidité blâmable pour les objets de leur croyance, voulaient, sous prétexte d'un mutuel avantage, rapprocher les saintes écritures et la nature [...], il faudra qu'à une connaissance parfaite des observations naturelles, ils joignent aussi une connaissance parfaite de la lettre de l'hébreux, et de l'esprit ; mais comme je vois dans ces trois objets au moins deux impossibilités certaines, ce ne sera jamais je crois par un détail physique, dont les écritures ne sont point susceptibles, ni par des voies humaines que l'on trouvera leur juste accord ; [...].²⁶

Si ces savants n'ont pas de doute sur la vérité des textes sacrés, elle appartient pour eux à un ordre d'intelligibilité hermétique à celui de la physique. Il y a une connaissance de la nature

²⁶ Nicolas-Antoine Boulanger, *Anecdotes de la Nature*, dans John Hampton, *Nicolas-Antoine Boulanger et la science de son temps*, Genève, Droz, 1955, p. 198.

Pascal Charbonnat

fondée sur l'expérience, dont on peut établir pour chacun de ses éléments une théorie du commencement physique. Cependant, il n'y a que l'entendement divin qui soit capable de concilier cette connaissance avec les textes qu'il a donnés aux hommes dans l'antiquité. Le propre de la connaissance humaine est justement l'incapacité à faire tenir ensemble ces deux ordres.

Avec le temps, Buffon rejoint les positions du *Telliamed* sur la périodisation des états anciens de la nature, dans la mesure où l'idée de métamorphose des corps apparaît dans son œuvre, à partir du 14^e tome de l'*Histoire naturelle* (1766) dans le texte intitulé « De la dégénération des animaux ». Il approfondit l'exigence de scinder l'acte de création de la physique des formations naturelles, pour penser des cycles de la nature vivante sur une planète, avec un début et une fin en fonction de la déperdition progressive des atomes de lumière. L'idée d'une « succession des opérations de la nature »²⁷, fondée sur une absolue discontinuité entre Dieu et les corps, devient centrale dans les dernières œuvres du naturaliste, notamment dans « Des Époques de la Nature »²⁸. L'atome de lumière constitue dans les textes les plus tardifs l'ultime lien de continuité avec la cause première.

Au cœur de la dispute entre les conciliateurs et Buffon, le *Telliamed* a été lu et discuté par ces différents groupes de naturalistes. Les premiers ont tendance à forcer le trait et à juger d'un égal niveau d'impiété tous les adeptes d'une séparation entre théologie et physique. Ils ne le font pas seulement par conservatisme idéologique mais surtout en raison de la valeur heuristique qu'ils attribuent au récit biblique pour la production de connaissances naturelles. De ce fait, ils condamnent en même temps la méthode de la décomposition que le nouveau rôle du Créateur qu'elle présuppose. De l'autre côté, Buffon et ses partisans s'efforcent de défendre la décomposition tout en demandant

²⁷ Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, Imprimerie Royale, 1782, 1^{er} vol., p. 1.

²⁸ Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, Imprimerie Royale, 1778, Supplément 5^e vol.

CORPUS, revue de philosophie

une autonomie vis-à-vis de la théologie en histoire naturelle. Ce faisant, ils montrent que le scandale inhérent au *Telliamed* est autant métaphysique que méthodologique. Aucun n'ignore les implications de leur vœu d'indépendance, qui est le véritable pivot de la séparation demandée : un discours physique réservé aux naturalistes n'est possible qu'à la condition que le Dieu des théologiens ait perdu de sa toute-puissance et ne soit plus qu'un principe abstrait de création.

Aussi, lorsque ces naturalistes réclament une certaine neutralité à l'égard des questions métaphysiques, avec l'idée que la science n'a pas pour objet la question de l'origine ultime des choses, ils ne disent pas que les présupposés métaphysiques du savant ne doivent pas intervenir dans ses énoncés. Ils se contentent seulement de délimiter leur sphère d'autonomie vis-à-vis des théologiens. Si l'on méconnaît ces circonstances et ces rapports de force dans la communauté intellectuelle du 18^e siècle, il peut être tentant aujourd'hui d'ériger cette neutralité en principe absolu de la science, en ignorant comment les domaines légitimes de la science varient selon les époques.

L'hypothèse de la métamorphose des êtres

Lorsqu'ils se réfèrent au *Telliamed*, les naturalistes évoquent toujours l'idée d'une métamorphose²⁹ des êtres dans le temps, soit pour la critiquer, soit pour se justifier de leur propre audace. Cet ouvrage devient l'une des pièces de l'affrontement entre les partisans et les adversaires de changements physiques dans les espèces. Là aussi, penser une histoire de la formation et de la destruction des êtres organisés implique une certaine

²⁹ Il est préférable d'utiliser le terme « métamorphose » pour les textes de Maillet, plutôt que ceux d'évolution ou de transformation. En effet, ces termes renvoient à des naturalistes de la fin du 18^e et du 19^e siècle, alors que Maillet emploie lui-même plusieurs fois l'expression « métamorphoser ». Toutefois, cela n'exclut pas de chercher des liens entre eux.

Pascal Charbonnat

représentation de la loi naturelle et de la manière dont elle organise les corps. Les naturalistes usent ainsi du *Telliamed* pour disqualifier ou valoriser les implications métaphysiques de l'hypothèse des métamorphoses.

L'auteur du *Telliamed* appuie sa théorie des premiers animaux sur le modèle de la panspermie, c'est-à-dire sur l'idée que les semences des êtres vivants remplissent le monde. Cette idée est en général défendue par des savants favorables à la doctrine de la préexistence des germes, comme Lelarge de Lignac ou Réaumur (1683-1757), selon lesquels Dieu aurait créé tous les êtres en une seule fois, au moment de la création, sous la forme de germes pourvus d'une organisation déjà achevée. Ces savants sont donc opposés à tout épigénétisme, comme par exemple chez Buffon avec sa théorie des moules intérieurs, qui explique que l'organisation des êtres résulte d'un assemblage de molécules organiques.

L'auteur du *Telliamed* adopte un point de vue original puisqu'il reprend le modèle de la semence pour le combiner avec l'idée de métamorphose des êtres. Cela empêche de le ranger dans la catégorie des fixistes comme le soutient Miguel Benítez³⁰. A la différence des partisans de la préexistence, ces semences ne sont nullement l'expression immédiate de la sagesse divine. La question de leur origine lui est indifférente :

Que cette constitution et ce mélange soient établis par les lois invariables de la nature, ou par celles du Créateur, cela m'est égal.³¹

Il conçoit ces semences comme une propriété essentielle de la matière, qui pourrait donc elle aussi changer avec le temps, en fonction des différents êtres auxquels elles donnent lieu. Il fait preuve ici d'une certaine ambiguïté, qui laisse la porte ouverte à deux possibilités. Soit la semence se modifie en même temps que

³⁰ Miguel Benítez, *La Face cachée des Lumières*, Paris-Oxford, Universitas-Voltaire Foundation, 1996, p. 280.

³¹ *Telliamed*, p. 299.

CORPUS, revue de philosophie

le milieu des espèces et leurs métamorphoses correspondantes, soit la semence n'est pas une entrave à des épigénèses variées, et offre aux corps plusieurs voies de constitution. Dans les deux cas, la configuration primitive de la semence n'est pas un obstacle à un processus de variation dans l'organisation des corps. La différence avec les partisans de la préexistence est fondamentale, car la variété des espèces ne résulte plus de l'acte primitif de la sagesse divine, organisant en un instant l'ensemble des écarts sur l'échelle des êtres ; cette variété naturelle dépend des rapports entre les êtres et leurs conditions d'existence dans le temps. Tandis que chez les uns le temps est la répétition d'une loi fixée au commencement, il devient dans le *Telliamed* la possibilité que des formes surgissent de combinaisons particulières.

Par conséquent, l'auteur du *Telliamed* soutient une « hydrologie » de la formation des êtres terrestres. En effet, étant donné que la mer a recouvert la totalité du globe dans son premier état, ceux qui vivent sur les continents sont le résultat d'une métamorphose d'espèces vivant dans les eaux. Cette sortie n'a été possible que lorsque les océans ont amorcé la baisse de leur niveau. Les poissons ayant l'habitude de ramper sur les fonds marins ont donné les animaux terrestres, et les poissons qui vivent entre la surface et le fond ont conduit aux oiseaux. Ainsi, les hommes viennent eux aussi d'une espèce aquatique, appelée « l'homme marin », en se fondant sur des témoignages plus ou moins extraordinaires. Cet extrait montre comment des poissons auraient pu se métamorphoser, en acquérant des membres pour se déplacer à l'air libre :

Car il peut arriver, [...], que les poissons ailés et volants chassant ou étant chassés dans la mer, emportés du désir de la proie ou de la crainte de la mort, ou bien poussés peut-être à quelques pas du rivage par les vagues qu'excitait une tempête, soient tombés dans des roseaux ou dans des herbages, d'où ensuite il ne leur fut pas possible de reprendre vers la mer l'effort qui les en avait tirés, et qu'en cet état ils aient contracté une plus grande faculté de voler. Alors leurs nageoires n'étant plus baignées des eaux de la mer, se fendirent et se déjetèrent par la sécheresse. [...] Les

Pascal Charbonnat

petites ailerons qu'ils avaient sous le ventre, et qui, comme leurs nageoires, leur avaient aidé à se promener dans la mer, devinrent des pieds, et leur servirent à marcher sur la terre.³²

Le paradigme de la semence peut donc être complètement détourné de son usage initial dans la doctrine de la préexistence. L'auteur du *Telliamed* cherche à n'expliquer les changements et les régularités qu'à partir des rapports matériels existants et accessibles à l'entendement. Or, ce renversement n'aurait pas été pensé sans la mise à distance de la toute-puissance divine sur l'organisation effective des corps. L'acte de création divin n'est certes pas nié, et il demeure possible de concilier l'hypothèse de la métamorphose avec l'omniscience divine, mais le Créateur n'agit plus comme une cause première réglant tout dès le début. Les corps déploient leur organisation dans un processus immanent, que la raison humaine peut appréhender par un discours spécifique, détaché de la théologie. Cette démarche installe ainsi la validité de la connaissance physique dans la constitution intime du monde, dans son organisation perceptible, c'est-à-dire dans sa matière.

L'hypothèse de la métamorphose des corps énoncée dans le *Telliamed* n'est pas seulement l'idée d'une succession des corps naturels, mais également l'affirmation d'une thèse métaphysique : le Créateur ne doit plus être conçu comme la première des causes efficientes ; il laisse au jeu des combinaisons de la nature l'organisation des corps. Cette thèse est au cœur des disputes entre les naturalistes sur la question de la transformation des êtres à la fin du 18^e siècle. C'est pourquoi ils convoquent encore le *Telliamed*, de moins en moins pour son contenu empirique et physique, et de plus en plus comme argument d'autorité, masquant un accord ou un désaccord sur la représentation de Dieu et des lois de la nature.

La divergence entre les naturalistes après les années 1760 se manifestent par deux conceptions opposées des lois natu-

³² *Ibidem*, p. 251-252.

CORPUS, revue de philosophie

relles. Ceux comme le chimiste Jean d'Arcet (1724-1801) qui se fondent toujours sur la méthode de la décomposition, s'orientent vers des théories de la variation dans la nature. Dans le sillage du *Telliamed*, d'Arcet affirme vouloir « prendre les choses dans l'origine »³³, ce qui correspond pour lui à l'établissement d'un lien de causalité entre les époques :

[...] nous verrons si par l'état présent des choses, et d'après ce que les Montagnes sont aujourd'hui, il est possible de juger de l'avenir et de prononcer sur ce qu'elles ont été dans les temps qui nous ont précédés.³⁴

Une montagne est considérée comme un objet pris dans un flux, ou dans un mouvement alternant composition et décomposition, par lequel il acquiert différentes formes. Aussi, d'Arcet se fonde sur les changements du niveau des sols dans le temps pour comprendre son objet. La montagne n'est pas une entité définitive, immuable, mais une gradation dans un cycle général d'élévation et de nivellement. Elle est un état intermédiaire entre « le haussement et l'élévation qui se fait sentir de jour en jour dans les Vallées » et « la dégradation perpétuelle et l'abaissement des lieux élevés »³⁵.

Le chimiste attribue deux types de causes à ce cycle : des « changements violents et continuels »³⁶. D'un côté, il y a un mouvement interne au globe terrestre, lent et tranquille, qui tend « à détruire ce qui existe, et à recombinaire ce qui doit remplir la place de ce qui bientôt ne sera plus »³⁷. Les écarts continus entre chaque état découlent ici d'une combinatoire proche de l'hypothèse de la métamorphose. Les échanges de matière ne peuvent

³³ Jean d'Arcet, *Discours en forme de dissertation sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées, et sur les causes de leur dégradation*, Cavelier, Paris, 1776, p. 6.

³⁴ *Ibidem*, p. 6.

³⁵ *Ibidem*, p. 4-5.

³⁶ *Ibidem*, p. 3.

³⁷ *Ibidem*, p. 4.

Pascal Charbonnat

pas se réaliser d'un coup, et les déplacements de particules sont nécessairement progressifs. De l'autre côté, il y a des actions externes dues aux êtres peuplant la surface du globe, qui « tourmentent » les formations minérales et produisent des modifications brutales, par intervalles séparés. Les êtres vivants sont capables de bouleverser des compositions matérielles du fait de la répétition d'actions spécifiques liées à leur mode de vie.

Comment justifie-t-il cette dualité qui contredit explicitement l'idée d'une loi naturelle productrice d'un ordre immuable des choses ? Il attribue une vie à la matière, non pas sur le mode vitaliste d'un esprit immatériel et actif, mais en concevant dans chaque particule une tendance à la production et à la destruction, un mouvement alternant sans cesse l'attraction et la répulsion, une « action et réaction perpétuelle »³⁸. D'Arcet n'est pas chimiste pour rien ; il situe la raison de la formation et de la disparition des montagnes dans le ressort le plus intime de la matière, dans une propriété qui pourrait se dispenser d'un Créateur et rejoindre alors très exactement les conceptions du matérialisme métaphysique. Mais l'idée de création demeure de la façon la plus médiatisée possible, car cette faculté combinatoire de la matière a été imprimée par le « Créateur »³⁹. Ce dernier n'a transmis qu'une force de mouvement et elle suffit pour que le flux et les échanges de matières se perpétuent dans un cycle sans repos.

Cette représentation de la loi naturelle et du Dieu qui l'a créée s'oppose à celle de savants comme Barthez (1734-1806), pour qui l'adéquation parfaite des lois de la nature à l'organisation existante des corps interdit toute idée de métamorphose. Il n'y a pour lui aucun décalage entre les principes de la nature et la nature en acte dans les corps. Son vitalisme repose sur ce primat d'une législation absolue, selon laquelle il vaut mieux recourir à un principe spécifique pour expliquer la vie dans les corps, plutôt que de ramener la vie aux lois générales du

³⁸ *Ibidem*, p. 49.

³⁹ *Ibidem*, p. 46.

CORPUS, revue de philosophie

mouvement et à des combinaisons de certaines particules de matière. En 1772, Barthez énonce cette exigence, en représentant le Principe Vital comme une force physique, créée indirectement par Dieu et donc séparée de lui, ayant pour tâche d'organiser les corps des vivants :

Rien n'empêche de supposer que le Principe Vital de l'homme n'émane d'un principe universel que Dieu a créé pour animer les mondes. Cette idée n'est pas éloignée de la doctrine des anciens philosophes.

Après la dissolution des corps vivants où elles étaient attachées, ces particules peuvent périr sans que leur source perde quelque chose de leur intégrité ; ainsi les rayons du soleil se réfléchissent et se perdent dans l'ombre des corps opaques, mais l'astre étincelant conserve toujours sa splendeur éternelle.⁴⁰

En s'affrontant à propos de l'hypothèse des métamorphoses, ces deux conceptions des lois de la nature et du Créateur recourent au *Telliamed* de façon ambivalente. Le premier naturaliste à parler de « transformation », à la place des métamorphoses, est Philippe Bertrand (1730-1811). Chez lui, les corps s'organisent selon une succession de combinaisons simples au sein de la matière, dans le cadre des lois du mouvement. De ce fait, Bertrand reproche à Buffon sa théorie de la formation du système solaire et de la Terre, qui est peu parcimonieuse, parce qu'elle implique une fusion primitive des globes et un mélange de diverses matières en leur sein⁴¹. En revanche, il rend hommage au *Telliamed* sur la question de l'apparition de la vie et de la formation des continents :

⁴⁰ Paul-Joseph Barthez, *Discours académique sur le Principe Vital de l'homme prononcé le 31 octobre 1772 à Montpellier*, trad. Espagne, Montpellier, Boehm, 1863, p. 40.

⁴¹ Philippe Bertrand, *Lettre à M. le Comte de Buffon*, Besançon, s. éd., 1780, p. 159.

Pascal Charbonnat

Telliamed, qui n'est qu'un rêveur aux yeux des superficiels et des routiniers, me paraît aussi raisonnable qu'ingénieux sur cette matière [...].⁴²

Bertrand critique Buffon et loue le philosophe fictif car il veut expliquer par un élément simple les premiers états des corps. Pour lui, il s'agit de l'eau qui n'a qu'à être frappée par une force, « la force innée ou centrale »⁴³, pour engendrer tous les corps célestes. Une fois le globe constitué en masse glacée, une nouvelle force de mouvement vient en réveiller les forces vitales par un réchauffement, et transformer l'eau en plantes, en animaux et en minéraux. Bertrand généralise ainsi à l'ensemble de la nature l'idée du *Telliamed* sur l'apparition des êtres dans l'eau. Cet élément fonde tous les mécanismes de composition et de décomposition, par le jeu de ses combinaisons avec les autres éléments :

Je dis que l'eau, la matière la plus simple et la plus générale que nous connaissons, a reçu presque en même temps le mouvement, le feu, la lumière et la forme de planète ; et que par une longue combinaison avec ces autres éléments elle s'est transformée en tout ce qui compose aujourd'hui la terre et son atmosphère ; excepté seulement ce qui en reste encore dans la mer, et qui, quoique sans doute bien déchu de son état et de sa fécondité originels, ne laisse pas de subir toujours pareille transformation.⁴⁴

En concevant la loi naturelle dans des processus étalés dans le temps, et non comme prescription absolue des formes, Bertrand généralise l'hypothèse des métamorphoses du *Telliamed*, en faisant de l'eau le substrat de la notion de transformation. Il envisage différentes étapes dans le déploiement de ce élément

⁴² Philippe Bertrand, *Nouveaux principes de géologie*, Paris, Maradan, 1797, p. 329.

⁴³ *Ibidem*, p. 483.

⁴⁴ *Lettre à M. le Comte de Buffon*, p. 52-53.

CORPUS, revue de philosophie

primordial, et les définit comme des transformations irréversibles. Pour lui, la « transmutabilité de l'eau »⁴⁵ est une déperdition ou l'impossibilité de retourner à l'état originel. Ainsi, le niveau des océans tend à baisser continuellement car les transformations de l'eau ne cessent jamais. Bertrand se représente donc la source de l'organisation des corps selon un mouvement qui va du simple au complexe, au moyen d'une conversion des éléments.

A son tour, Lamarck (1744-1829) utilise le concept de transformation et donne à l'eau une place également essentielle. Il affirme que « c'est uniquement dans l'eau que le règne animal a pris son origine »⁴⁶. Comme Claudine Cohen l'a noté, la proximité de Lamarck avec l'auteur du *Telliamed* ne peut être que limitée, car chez l'un l'eau est le premier maillon d'une chaîne unique et continue, tandis que chez l'autre elle représente un lieu propice à la vie dans un monde disparate « sans devenir uni »⁴⁷. Ce sont les adversaires de Lamarck qui ont opéré un tel rapprochement, en l'occurrence Cuvier (1769-1832), pour mieux le dénigrer en cherchant à le comparer à un auteur iconoclaste⁴⁸. La référence au *Telliamed* par Cuvier montre toutefois un point commun entre Lamarck et son auteur, à travers l'idée d'un déploiement progressif et temporel de l'organisation des corps. Pour Cuvier, un être organisé tire sa cohésion de la domination d'un « mouvement vital » sur les parties matérielles de son corps. Tout comme chez Barthez, le principe d'organisation est supérieur au substrat, bien que leur relation soit indissociable :

⁴⁵ *Ibidem*, p. 58.

⁴⁶ Jean-Baptiste de Monet de Lamarck, *Inédits de Lamarck d'après les manuscrits conservés à la bibliothèque centrale du MNHN de Paris*, Max Vachon, Georges Rousseau et Yves Laissus (éd.), Paris, Masson, 1972, p. 182.

⁴⁷ Claudine Cohen, « Lamarck et Benoît de Maillet (1656-1738) », dans *Jean-Baptiste Lamarck 1744-1829*, Goulven Laurent (dir.), Paris, Éditions du CTHS, 1997, p. 489.

⁴⁸ Au 3^e vol. de l'*Histoire des sciences naturelles*, d'après Claudine Cohen, *Ibidem*, p. 483.

Pascal Charbonnat

La vie est donc un tourbillon plus ou moins rapide, plus ou moins compliqué, dont la direction est constante, et qui entraîne toujours des molécules de même sortes, mais où les molécules individuelles entrent et d'où elles sortent continuellement, de manière que la *forme* du corps vivant lui est plus essentielle que sa *matière*.⁴⁹

En raison de cette prééminence, la force vitale donnant le mouvement aux corps traverse la succession des êtres d'une génération à l'autre. Une force identique est transmise du parent à l'enfant, et c'est en elle que réside le commencement de tout individu. Par conséquent, même si la remontée jusqu'aux premiers vivants est impossible, la connaissance de cette force vitale suffit à restituer le fondement de toute vie. Cette force fournit une explication à la fois temporelle et spatiale : elle est au commencement des premiers êtres et elle réitère cette primauté à chaque génération.

Chez Lamarck, l'hypothèse de la transformation repose sur une conception de la loi naturelle autorisant la variation dans les formes et les combinaisons. Certes, la métamorphose du *Telliamed* et la transformation lamarckienne divergent sur de nombreux points, notamment sur celui d'un progrès dans l'échelle des êtres. Mais elles partagent l'idée de lois conditionnelles et rejettent la vision prescriptive de Barthez ou de Cuvier. Cela implique aussi que leur Créateur ait un rôle plus réduit que celui des partisans d'un monde agencé immédiatement. L'hypothèse des métamorphoses du *Telliamed* peut donc être reliée au concept de transformation de la fin du 18^e siècle sous deux perspectives : elle a donné un modèle physique de la variation des corps avec l'eau, et elle a en même temps fourni le présupposé métaphysique d'êtres organisés en devenir.

⁴⁹ Georges Cuvier, *Le règne animal distribué d'après son organisation*, Paris, Deterville, 1817, 1^{er} vol., p. 13.

CORPUS, revue de philosophie

Le statut à la fois irrégulier et savant du *Telliamed* ne l'a pas empêché de diffuser une partie de ses thèses chez les naturalistes et d'imprégner plusieurs éléments de leurs théories. Il a contribué à la réforme méthodologique de l'histoire naturelle du 18^e siècle, en servant la propagation de trois concepts généraux. La méthode de la décomposition, la séparation vis-à-vis du récit biblique et l'hypothèse des métamorphoses ont été reprises et modifiées par un groupe de naturalistes, allant de Buffon à Lamarck, la plupart regroupés autour du futur Muséum National d'Histoire Naturelle. Les défenseurs du projet d'une théologie physique ont eux aussi utilisé ce texte dans leur appareil argumentatif, afin d'assimiler leurs contradicteurs à des impies marginaux. Le *Telliamed* a ainsi constitué dans la seconde partie du 18^e siècle un support de discrimination entre différentes écoles de savants, qui se disputent non seulement les modèles physiques d'explication, mais aussi la place que doit avoir la cause première dans leurs théories. Le caractère mêlé ou le défaut de neutralité métaphysique de ce texte a donc représenté la condition de possibilité de sa diffusion dans le monde savant. Il est d'ailleurs à nouveau convoqué au milieu du 19^e siècle dans la controverse sur la génération spontanée, par Pasteur (1822-1895) et Pouchet (1800-1872), pour confirmer ou infirmer l'idée d'une évolution des modes de génération, aux côtés de Lamarck et de Darwin (1809-1882).

**Pascal CHARBONNAT
EA 373-IREPH**

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

SPECTRES DE *TELLIAMED* : MAILLET DANS L'HISTOIRE DE L'ÉVOLUTION¹

Dans un ouvrage intitulé, *L'État présent du transformisme* (Paris, Stock 1931), Jean Rostand rappelait que « l'idée transformiste n'est pas si ancienne qu'on se plaît à le dire ». Certes, on peut la faire remonter à Anaximandre de Milet (611-547), pour l'idée d'une origine aquatique et pisciforme de notre espèce, ou à Empédocle d'Agrigente (495-435) pour l'idée que la Nature a d'abord procédé par ébauches monstrueuses et fragmentaires. Toutefois, note Rostand,

Celle-ci [l'hypothèse transformiste] n'apparaît avec quelque netteté, et d'ailleurs sous une forme encore bien puérile, que vers le XVIII^e siècle, avec Benoit de Maillet (1656-1738) qui, dans son *Telliamed*, fait dériver tous les animaux terres-

¹ Ce travail, qui ne fait qu'esquisser quelques pistes, n'aurait pas été entrepris sans de nombreuses discussions avec Pietro Corsi qui a, le premier, attiré mon attention sur l'importance de *Telliamed* dans les débats évolutionnistes européens au XIX^e siècle. Sur la reconstitution de ces débats, cf. Pietro Corsi, « The importance of French transformist ideas for the second volume of Lyell's *Principles of geology* », *British Journal for the history of science*, vol. XI (n°39), 1978, p. 221-244 ; Pietro Corsi, *Oltre il mito, Lamarck e le scienze naturali del suo tempo*, Bologne, Il Mulino, 1983 ; trad. Diane Ménard, *Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme (1770-1830)*, Paris, CNRS Éditions, 2001 ; « Before Darwin. Transformist concepts in European natural history », *Journal of the history of biology*, 38-1 (2005), p. 67-83. Je remercie également Francine Markovits pour ses encouragements.

CORPUS, revue de philosophie

tres de formes marines correspondantes : les oiseaux, des poissons de surface ; les mammifères, des poissons de fond ; les hommes, des hommes marins...²

Ce raccourci, d'Anaximandre (VI^e siècle avant J.C.) à Benoît de Maillet (1656-1738), peut surprendre mais force est de constater qu'en dépit de la « puérité » qu'on lui reproche souvent, le *Telliamed* ne semble jamais s'être départi d'une grande popularité. Les données collectées jadis par Daniel Mornet font voir que le *Telliamed*, paru en 1748, était bien répandu dans les bibliothèques privées : répertorié présent dans 70 localisations, sachant que Réaumur est à 82, Dezallier d'Argenville à 86, Valmont de Bomare à 93, Pluche à 206, et Buffon à 220³.

L'examen des références à *Telliamed* permet d'identifier plusieurs usages polémiques de l'œuvre dans les débats sur la méthode des sciences de la nature en général et de la pensée évolutionniste en particulier. D'une part, l'ouvrage indique la profondeur d'une tradition transformiste. En 1749 déjà, Malesherbes évoque, dans ses *Observations sur l'histoire naturelle*, ce « manuscrit fameux qui a été pendant vingt ans entre les mains de tous les gens de lettres et qu'on a imprimé sous le nom de *Telliamed* »⁴. Pour Malesherbes, la référence à Maillet a pour fonction de dépouiller l'*Histoire naturelle* de Buffon de toute originalité : quand l'Intendant du Jardin du Roi écrit « ma théorie », il ne fait qu'emprunter à Maillet, comme à Leibniz ou à Palissy. D'autre part, *Telliamed*, par son titre de conte oriental et sa fiction du philosophe indien, signifie une tradition fantaisiste. La référence à *Telliamed* suggère un système hypothétique, bâti sur de simples

² Jean Rostand, *État présent du transformisme*, Paris, Stock, 1931, p. 15.

³ Daniel Mornet, « Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780) », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 17 (1910), p. 449-496.

⁴ Texte rédigé en 1749, publié par Louis-Paul Abeille en 1798. C.-G. de Lamoignon Malesherbes, *Observations de Lamoignon Malesherbes sur l'Histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, Paris, Pougens, 1798, t. I, p. 222. Le texte est disponible sur le site www.buffon.cnrs.fr.

Thierry Hoquet

spéculations. *Telliamed* est ainsi souvent dissocié en deux parties : système et faits. Les *Observations sur la littérature moderne* de l'abbé Joseph de La Porte (1714-1779) font longuement état du contenu de l'ouvrage, avant de conclure qu'il s'agit d'un « simple badinage » ou d'un « amusement philosophique »⁵. De fait, le livre est souvent peu cité pour lui-même : soit on y prélève des observations, soit on y renvoie dans une visée polémique.

I- Ce que cache le nom de *Telliamed*

Dans une vigoureuse défense de Maillet, J.H.F. Kohlbrugge, dans un article de 1912, rappelle son importance dans l'histoire des idées biologiques⁶. Maillet est injustement méprisé de deux manières : d'une part, on considère que Lamarck fut le premier à donner une théorie cohérente de l'évolution et qu'avant lui, il n'y eut que des précurseurs fantaisistes ; d'autre part, quand on fait référence à Maillet et au *Telliamed*, c'est seulement d'un air goguenard, pour faire référence au genre humain venu de la mer. *Telliamed* apparaît souvent comme « *ein wunderliches, märchenhaftes Produkt* », « une production merveilleuse, digne des contes de fées », ce contre quoi Kohlbrugge appelle à le juger avec les critères en vigueur du temps de sa rédaction originelle. On s'apercevait alors, comme le notait déjà Karl Alfred von Zittel, que comparé aux travaux contemporains, le *Telliamed* s'impose par l'« originalité des idées et sa richesse en faits bien observés »⁷. Kohlbrugge nous indique en outre de nombreux éléments importants sur la circulation du *Telliamed* et notamment que Goethe a emprunté le *Telliamed* à la Bibliothèque de Weimar en 1806 et 1816, ou que le zoologiste de Leyde, Van der Hoeven,

⁵ Joseph de La Porte, *Observations sur la littérature moderne*, Londres-Paris, Duchesne, 1752, t. I, pp. 306-331 ; ici p. 331.

⁶ Jakob Hermann Friedrich Kohlbrugge, « B. de Maillet, J. de Lamarck und Ch. Darwin », *Biologisches Zentralblatt*, XXXII (1912), p. 505-518.

⁷ Karl Alfred von Zittel, *Geschichte der Geologie und Paläontologie bis Ende des 19. Jahrhunderts*, München-Leipzig, Oldenbourg, 1899, p. 46.

CORPUS, revue de philosophie

comparaît Maillet et Lamarck en 1855, comme l'indiquent les notes manuscrites qui figurent dans l'exemplaire de l'*Universitätsbibliothek* d'Utrecht⁸.

1.1. Histoire de la terre, histoire de l'espèce humaine

Pour approcher la signification de *Telliamed* dans les sciences naturelles du XIX^e siècle, nous analyserons deux ouvrages ; les *Lettres* de De Luc (1779) et celles d'Alexandre Bertrand (1839), qui couvrent le siècle qui court de la publication de *Telliamed* (1748) à celle de l'*Origine des espèces* de Darwin (1859).

En 1779, Jean-André De Luc consacre plus de cent pages à l'examen du livre, à propos duquel il rappelle qu'il « est connu de tous ceux qui se sont un peu occupés de ce que le monde a été autrefois, et des causes qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui : il mérite donc bien qu'on l'examine » : « c'est peut-être, après celui de Pline, le plus étrange composé de vérités et d'erreurs, de faits et de fables, que renferment les fastes de l'histoire naturelle »⁹. L'un des mérites de *Telliamed*, c'est d'avoir « compris que pour être autorisé à supposer l'action d'une cause, il fallait qu'on découvrit des effets immédiats : et c'est parce qu'il a cru en voir de tels, qu'il a fait son système. Mais il s'est trompé sur le fait. »¹⁰ Ainsi, *Telliamed* se fait remarquer par « la force de sa persuasion, et les vérités capitales qu'il [a] reconnues » ; cependant, « on y découvre de temps en temps des choses qui sembleraient tenir à la ruse : disposition qu'on a peine à concevoir chez un homme, qui ne paraît avoir d'autre motif en cherchant à persuader, que sa propre persuasion, et qui, s'il n'eût voulu que de la réputation,

⁸ Kohlbrugge, *art. cit.*, p. 507, qui indique que Maillet est cité plusieurs fois par Goethe, dans l'édition de Weimar, II. Abt, Bd 13, Nachträge, p. 298, 300 et 302. Sur Van der Hoeven, p. 508.

⁹ Jean-André De Luc, *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, La Haye, Detune, 1779-1780, t. II, p. 269-386 (lettres XLI à LVI) (t. II, p. 270 et 274). L'ouvrage, dédié à la reine de Grande-Bretagne, a été traduit en anglais dès 1750, comme l'indique De Luc lui-même (t. II, p. 274).

¹⁰ *Idem*, t. II, p. 279.

Thierry Hoquet

eût dû sentir, que les vérités qu'il avait à annoncer, lui en procureraient bien plus sûrement, quand il ne les mêlerait pas de chimères et de subtilités »¹¹. De Luc est en effet très attentif aux types d'argumentation de Maillet. En particulier, pour établir la thèse de la « diminution de la mer », Maillet semble recourir à un type d'argumentation qui sera celui de Darwin au chapitre IX de *l'Origine des espèces*, à propos du caractère lacunaire des archives de la Terre et de l'incomplétude des données fossiles, ou dans les premiers chapitres du livre à propos de la « sélection inconsciente » des variétés domestiques :

Telliamed, toujours assez adroit dans ses moyens, sent la faiblesse de ce qu'il allègue pour prouver immédiatement que la Mer s'abaisse ; & pour y suppléer, il emploie beaucoup de pages à montrer qu'on ne sait pas conserver les traces du passé ; que tout se détruit ; que les traditions s'effacent ; que les hommes sont inattentifs, qu'ils ne songent pas à la postérité ; qu'en un mot, il n'est pas étonnant que les marques de la *diminution de la mer* ne nous aient pas été transmises.¹²

Telliamed est souvent persuasif, et l'on peut dire de nombreux passages : « il ne manque à tout cela que la vérité », quoiqu'en bien des pages, l'ouvrage offre un étrange « mélange de l'erreur avec des vérités intéressantes »¹³.

Surtout, la force de *Telliamed* est qu'il ne se refuse pas aux conséquences de sa théorie. Ayant fabriqué les montagnes, il ne recule pas devant la tâche de faire les plantes, les humains et les animaux — bien que cette partie ne soit sans doute pas, selon De Luc, la meilleure de l'ouvrage. Maillet esquive parfois, mais, pour l'essentiel, il fait face et répond :

M. de Maillet voulait ainsi se faire écouter sur son système cosmologique, en voilant ce qui aurait dégoûté un grand

¹¹ *Idem*, t. II, p. 284-5.

¹² *Idem*, t. II, p. 292.

¹³ *Idem*, t. II, p. 301, 317.

CORPUS, revue de philosophie

nombre de ses lecteurs. Mais il sentait bien qu'il ne fallait pas se taire sur l'Homme ; car si nous voyons que les continents sont sortis de la mer, nous voyons aussi qu'ils sont habités. Il faut donc nécessairement, dès qu'on veut tout expliquer par la physique, tracer l'origine de ce qui a vie ; faire germer le sentiment, l'intelligence, ainsi que les plantes et les arbres. Mais alors, on ne peut guère arrêter les progrès de la vivification.¹⁴

Ainsi, De Luc montre comment Maillet est emporté par une logique de cohérence systématique. Si une cause physique produit les premiers degrés de l'organisation et du sentiment, alors les espèces s'ensuivent : elles se « terrestrifient » à mesure que la mer se dessèche¹⁵. C'est ce que De Luc appelle proprement « *la Fable* » de *Telliamed* : où il montre que Maillet, peut-être parce qu'il connaît trop peu de Physique, ne s'embarrasse guère de précautions et entre, d'un bon pas, « dans le pays des chimères » : « C'est ainsi que pense *Telliamed*, et à cet égard, il agit fort rondement. [...] Sa chimère me paraît très propre à montrer combien aisément on s'écarte de la vérité, et de la bonne logique, dans l'étude de la Nature, lorsqu'on est prévenu de quelque opinion fondamentale, qui elle-même est une erreur »¹⁶. Ainsi De Luc pèse l'héritage de Maillet à l'aune des faits :

M. de Maillet me paraît avoir bâti son système sur plus de vérités de fait, et plus de principes de physique reconnus, qu'aucun de ceux qui, comme lui, se sont embarqués dans la recherche d'une origine du Monde due uniquement à des combinaisons de la matière. Ce qu'il a bien vu en cosmographie est entré dans notre provision de *faits*, ce qu'il a mal vu, détruit par des *faits*, m'a conduit à les faire connaître à V[otre] M[ajesté] ; et ses erreurs sur l'origine de

¹⁴ *Idem*, t. II, p. 323.

¹⁵ *Idem*, t. II, p. 336.

¹⁶ *Idem*, t. II, p. 323-4.

Thierry Hoquet

ce *qui a vie*, nous ont donné occasion d'apercevoir combien, sur ce point, l'Histoire naturelle et la Physique sont impuissantes. »¹⁷

Ainsi, par delà la polarité faits/fables, le *Telliamed* s'impose comme une référence incontournable par la manière dont il développe un système complet, qui met en cohérence la théorie physique et l'origine du vivant.

Cinquante ans plus tard, les *Lettres sur les révolutions du globe*, d'Alexandre Bertrand (5^e éd, Paris, Tessier, 1839) reviennent sur le cas de *Telliamed* et il est intéressant de comparer les traitements respectifs qu'elles en donnent. Bertrand, docteur en médecine de la faculté de Paris, est mort en 1830 et on a, en 1839, la réédition « revue, corrigée et considérablement augmentée, enrichie de nouvelles notes », par les plus grands spécialistes de l'époque (Arago, Élie de Beaumont, Al. Brongniard)¹⁸. Le jugement général sur Maillet est le suivant :

Son ouvrage obtint un grand succès, et il le méritait à quelques égards. Il est, en effet, écrit avec esprit, et rempli d'observations très justes, particulièrement au sujet des débris marins. Quant aux conséquences qu'il en tire, elles ne sont pas admissibles, il est vrai, dans l'état actuel de la science ; mais elles sont en partie ce qu'elles pouvaient être à l'époque où l'auteur écrivait.¹⁹

Dans l'ouvrage de Bertrand, le nom de Maillet joue trois rôles différents : un système géologique ; une hypothèse sur l'avenir de la Terre ; une spéculation sur l'origine de l'espèce humaine. Tout d'abord, Maillet vaut comme le système de la diminution progressive de la masse des eaux. Pour Bertrand, cette hypothèse

¹⁷ *Idem*, t. II, p. 385.

¹⁸ Cette édition a été traduite en allemand, *Die Revolutionen des Erdballs*, Kiel 1844. (mentionné par Kohlbrugge).

¹⁹ Alexandre Bertrand, *Lettres sur les révolutions du globe*, 5^e éd, Paris, Tessier, 1839, p. 16.

CORPUS, revue de philosophie

est appuyée sur quelques observations réelles, mais Maillet est accusé d'en tirer (abusivement) un système, aujourd'hui partiellement réfuté par les faits :

Ces conséquences auxquelles quelques géologues paraissent vouloir revenir, sont au moins très hasardées et ne reposent que sur des faits ou mal observés, ou entièrement faux ; car l'étude plus éclairée des débris fossiles a prouvé, comme nous le verrons bientôt, que si la mer a réellement recouvert tous les continents, elle n'a très probablement jamais pu les inonder qu'en laissant à sec une partie de son ancien fond ; en un mot, qu'elle a souvent, et quelquefois d'une manière subite, changé de lit, mais que, suivant toute apparence, elle n'a jamais couvert à la fois la surface entière de la terre.²⁰

Maillet vaut également comme une hypothèse tout à fait contraire au système de l'astronomie : « sur la destinée future de notre terre, qui doit être de changer de soleil quand le nôtre sera éteint, après avoir erré dans l'espace de l'empyrée, comme il prétend que cela nous est déjà arrivé à l'époque du déluge ». Sur ce point, les hypothèses de Maillet sont entièrement rejetées et jugées inférieures à celles de Whiston, qui, si « elles sont bizarres, ne sont cependant pas absolument contraires aux lois de la nature »²¹. Enfin, Maillet signifie un système de l'origine marine de l'homme :

Quoique l'opinion de Maillet sur l'origine de la race humaine ressemble à celle d'un célèbre naturaliste de nos jours [note : M. de Lamarck], je n'ose presque la faire connaître, tant je sens qu'elle paraîtra ridicule et choquante. Suivant lui, nos premiers ancêtres ont été des poissons, qui, devenus d'abord des animaux amphibies quand les premières terres furent mises à sec, se sont transformés enfin en animaux tout à fait terrestres. Il ne craint pas d'appuyer

²⁰ *Idem*, p. 17.

²¹ *Idem*, p. 19.

Thierry Hoquet

son opinion sur les contes les plus ridicules de sirènes, de tritons, ou hommes marins, d'hommes à queue, d'hommes à une seule jambe ou une seule main.²²

Maillet est, à ce sujet, accusé de « défigur[er] de la manière la plus singulière des histoires véritables : c'est ainsi qu'il croit pouvoir tirer un grand parti de la découverte que fit un vaisseau anglais dans les parages du Groenland, d'un grand nombre d'Esquimaux qui y naviguaient avec leurs chaloupes. » Un Esquimau fut pris à bord et se laissa mourir de faim, sans dire un mot. Son corps séché fut conservé à l'Amirauté à Hall en Angleterre. « Maillet, s'indigne Bertrand, pousse l'ignorance jusqu'à croire que le corps de ce malheureux était tout couvert d'écailles de la ceinture jusqu'au bas, et qu'il ne possédait pas encore la voix ». Pour absurdes et exagérées que puissent être ces suppositions, Bertrand prend toutefois le temps d'indiquer en note : « Il y a quelque temps, un écrivain n'a pas eu honte de reproduire toutes ces inepties dans un ouvrage destiné à l'instruction des gens du monde. »²³ Ainsi, il est frappant de constater l'actualité de Maillet : si sa théorie de la terre semble définitivement dépassée, Maillet reste sujet de discussion, scientifique et mondaine, sur au moins deux des trois points où ses textes renvoient à l'actualité scientifique : sur la question de la géologie et sur celle de l'anthropologie transformiste. Il est suffisamment influent pour qu'on prenne la peine de le réfuter longuement, près d'un siècle après sa publication initiale.

1.2. Système et faits

La tension entre système et faits est une clef importante pour lire la postérité du *Telliamed*. On la trouve en particulier dans l'opposition de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire. Cuvier décrit le système de Maillet de la manière la plus brève :

²² *Idem*, p. 19.

²³ *Idem*, p. 20. Sur la même anecdote, cf. Deluc, *op. cit.*, t. II, p. 415-417.

CORPUS, revue de philosophie

Demaillet couvrit le globe entier d'eau pendant des milliers d'années ; il fit retirer les eaux graduellement ; tous les animaux terrestres avaient d'abord été marins ; l'homme lui-même avait commencé par être poisson ; et l'auteur assure qu'il n'est pas rare de rencontrer dans l'Océan des poissons qui ne sont encore devenus hommes qu'à moitié, mais dont la race le deviendra tout à fait quelque jour.²⁴

Avant d'ajouter :

De nos jours, des esprits plus libres que jamais ont aussi voulu s'exercer sur ce grand sujet. Quelques écrivains ont reproduit et prodigieusement étendu les idées de Demaillet : ils disent que tout fut liquide dans l'origine ; que le liquide engendra des animaux d'abord très simples, tels que des monades ou autres espèces infusoires et microscopiques ; que, par suite des temps, et en prenant des habitudes diverses, les races animales se compliquèrent et se diversifièrent au point où nous les voyons aujourd'hui. Ce sont toutes ces races d'animaux qui ont converti par degrés l'eau de la mer en terre calcaire ; les végétaux, sur l'origine et les métamorphoses desquels on ne nous dit rien, ont converti de leur côté cette eau en argile.²⁵

Cuvier utilise la référence à Maillet comme point de comparaison pour comprendre la physique de Peter Friedrich Röding (Leipzig, 1801), résumée par Cuvier comme un avatar du *Telliamed* : « Toutes les parties solides de la terre doivent donc leur naissance à la vie, et sans la vie, le globe serait encore entièrement liquide ». Cuvier renvoie en note au *Telliamed*, ainsi qu'à « une infinité de nouveaux ouvrages allemands ». Il ajoute : « M. de Lamarck est celui qui a développé dans ces derniers temps ce système en France avec le plus de suite dans son *Hydrogéologie*

²⁴ Georges Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe et sur les changements qu'elles ont produit dans le règne animal*, 6^e éd. revue et augmentée, Paris, D'Ocagne, 1830, p. 47.

²⁵ *Idem*, p. 48.

Thierry Hoquet

et dans sa philosophie zoologique. »²⁶ On voit ainsi que Cuvier fait de *Telliamed* le nom général de la théorie transformiste. Comme le note Kohlbrugge, de manière anachronique mais suggestive, Cuvier appelait « sectateurs de Maillet » tous les tenants de la théorie de la descendance²⁷.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, dans son opposition à Cuvier et sa proposition d'un système transformiste, montre que l'on doit dépasser l'école des faits de Cuvier sans pour autant verser dans les systèmes arbitraires. Pour cela, « *Telliamed* » est le nom qui lui sert de repoussoir. Ainsi, il écrit en 1835 :

En me livrant à l'espoir d'établir que les séries animales et végétales de l'état actuel descendent, par voie continue de génération d'espèces respectivement conformes, des âges antédiluviens, et que la transmutation de leurs formes tient à des changements survenus dans les milieux ambiants, je n'entends point en cela reproduire la pensée posée sans preuve et sans dignité dans le *Telliamed*. Bien que cette pensée ait été réagitée et admise de nos jours avec des développements nouveaux, soit dans la physique de Roedig, soit dans l'hydrographie de notre profond De Lamarck, elle tient toujours les esprits en suspens. Nos hommages et notre admiration pour les deux plus grands naturalistes de notre âge nous ont imposé cette réserve. Cependant le temps est venu que leurs dissentiments sur ce point doivent être examinés.²⁸

Contre les naturalistes de l'école de Cuvier, tout occupés de décrire des faits positifs, Geoffroy Saint-Hilaire donne une

²⁶ *Idem*, p. 49.

²⁷ Kohlbrugge, *art. cit.*, p. 508. Pietro Corsi donne une analyse iconoclaste de l'importance de Cuvier dans son article « *Idola Tribus. Lamarck, politics and religion in the Early Nineteenth Century* », in *La teoria dell'evoluzione : modelli e sviluppi*, Accademia delle Scienze di Torino, Quaderni, 2011, (à paraître).

²⁸ Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *Études progressives d'un naturaliste pendant les années 1834 et 1835*, Paris, Roret, 1835, p. 104. « Première remarque embrassant quelques sujets de haute philosophie ».

CORPUS, revue de philosophie

défense et illustration de l'esprit philosophique. Pour Geoffroy, il faut consommer ce qu'on accumule – sans verser toutefois dans la pensée de *Telliamed*. L'ouvrage de Maillet fonctionne ici comme un repoussoir, pour symboliser les hypothèses gratuites de la mauvaise philosophie – dont témoignent le système de Roedig et l'*Hydrogéologie* de Lamarck. Geoffroy Saint-Hilaire n'hésitera pas à écrire :

Quant à De Maillet, qui fait naître les oiseaux des poissons volants, les reptiles des poissons rampants, et les hommes des tritons, ses rêveries, en partie renouvelées d'Anaximandre, ont leur place marquée, non dans l'histoire de la science, mais dans celle des aberrations de l'esprit humain.²⁹

Mais on peut dire que la sévérité de Geoffroy Saint-Hilaire à l'égard de Maillet lui vient précisément de ses propres écarts avec les faits et de sa volonté de faire une place à la « philosophie » naturelle, qui ne verse pourtant pas dans le domaine de l'imaginaire.

À l'inverse en effet, le *Cours de paléontologie stratigraphique* d'Adolphe d'Archiac (1802-1868) fait une grande place à *Telliamed*, en particulier pour ses bonnes observations : « Lorsque de Maillet observait lui-même, il le faisait avec beaucoup de sagacité, comme on peut en juger par sa description de la couche de minerai de fer de Moyeuivre, dans la vallée de la Moselle, entre Metz et Thionville. »³⁰ Archiac affirme qu'on peut « laiss[er] de côté cette partie *fantaisiste* de son livre, à laquelle, nous en sommes convaincu par son propre aveu, il n'accordait aucune importance réelle », et il soutient que, si l'on en juge par les quatre premiers entretiens, « *Telliamed* vaut mieux que sa réputation » et « il y a dans ses recherches, dans la suite et

²⁹ Cité par Henry Fairfield Osborn, *From the Greeks to Darwin. An outline of the development of the evolution idea*, New York- London, MacMillan, 1894, p. 111.

³⁰ Adolphe d'Archiac, *Cours de paléontologie stratigraphique. Première année, première partie*, « Précis de l'histoire de la paléontologie stratigraphique », Paris, F. Savy, 1862, p. 271.

Thierry Hoquet

l'arrangement des faits, beaucoup plus d'entente d'un véritable système que dans la plupart des ouvrages de son temps ; mais aussi, comme dans tous les livres où l'imagination finit par l'emporter sur l'observation et l'expérience, celui dont nous venons d'essayer de reproduire les points les plus importants commence avec toute la sévérité des méthodes scientifiques, pour se terminer par les conceptions les plus dénuées de vraisemblance »³¹. Archiac semble même préférer nettement Maillet, avec son projet d'une physique intégrale qui explique « l'origine de ce qui a vie », selon la formule de De Luc, aux propres travaux de De Luc qui n'hésitait pas à faire intervenir une « puissance surnaturelle » dans la question, et par là, « se dispens[ait] de tout effort d'imagination »³².

Cette tension entre système et faits, sera souvent utilisée pour interpréter le *Telliamed* et son importance pour la pensée physique et biologique. Ainsi, Armand de Quatrefages consacre le premier chapitre de son étude sur les précurseurs français de Darwin (1892) à « Benoist de Maillet »³³. Quatrefages rappelle que la tension entre système et faits a toujours fait partie de la réception de *Telliamed* : Maillet est un « libre penseur », « doué d'une imagination évidemment fort aventureuse », qui proposa un « système fort peu d'accord avec les dogmes généralement admis » ; mais dans le même temps, « De Maillet apportait des faits précis, faciles à invoquer à l'appui de certains passages des livres saints. Sa théorie mise de côté, quiconque soutenait la réalité du déluge mosaïque pouvait en appeler à ce témoignage, d'autant plus important qu'il venait d'un esprit fort indépendant. »³⁴ Quatrefages pourrait donc identifier un *Telliamed* orthodoxe, pour peu que l'on accepte de dissocier dans Maillet les faits –utiles pour démontrer le déluge– de la théorie –fantaisiste. En parti-

³¹ *Idem*, p. 276.

³² *Idem*, p. 277.

³³ Armand de Quatrefages, *Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme*, 2^e éd., Paris, Félix Alcan, 1892.

³⁴ *Idem*, p. 22.

CORPUS, revue de philosophie

culier, quels sont les faits solides ? Maillet prend son point de départ dans un ensemble de « faits qu'il avait longuement et bien positivement constatés » et dont il faut rendre compte « en dehors de toute intervention surnaturelle ». Par exemple, « il avait vu certaines roches renfermer des corps pétrifiés dont l'origine marine était à ses yeux indiscutable » ; c'est cela qui fonde sa pensée « que le globe a été sous l'eau et façonné en partie par elle » : « Là est la partie sérieuse du livre, celle qui a motivé les éloges de d'Archiac. Quiconque la lira avec attention reconnaîtra combien est peu fondée l'opinion des critiques qui n'ont voulu voir qu'une plaisanterie dans l'ouvrage entier. »³⁵ C'est pourquoi Quatrefages est globalement favorable à Maillet :

Malheureusement, *Telliamed* complique bientôt sa doctrine comme à plaisir, et entre dans l'ordre d'idées qui lui a valu sa triste réputation. L'existence et la variété des germes une fois admises, il ne tenait qu'à lui de trouver dans ces semences l'origine directe de toutes les espèces vivantes. Au lieu d'adopter cette hypothèse simple et naturellement indiquée par la science de son temps, il affirme que les germes primitifs n'engendrent que des espèces *marines* et que de celles-ci descendent *par voie de transformation* toutes les espèces terrestres et aériennes, l'homme compris.³⁶

Quatrefages remarque que « si le nom de Maillet n'est pas complètement oublié, il le doit précisément à ce qu'il y a de mauvais dans le livre » : à la théorie honnie, plutôt qu'aux faits orthodoxes. Est particulièrement en cause la façon de raisonner que Maillet met en œuvre dans son livre : « Au fond, on n'y trouve guère que des rapprochements hasardés, des assertions gratuites, des appels à la possibilité. À se contenter de raisons pareilles, on est bien certain de ne jamais rester à court. » Quand un fait n'a jamais été constaté, *Telliamed* en convient volontiers, mais il suppose aussitôt que le phénomène contesté a eu lieu près des pôles, si bien que nul n'a pu l'observer : « Voilà pourquoi selon

³⁵ *Idem*, p. 23-24.

³⁶ *Idem*, p. 29.

Thierry Hoquet

lui, elles n'ont pas encore eu de témoins. Elles n'en sont pas moins réelles, dit-il, car chaque jour, on découvre en Europe, en France même, des espèces jusque-là inconnues. Or, comment admettre [demande *Telliamed*] qu'elles [ces espèces nouvelles] aient pu échapper si longtemps à l'observation ? »³⁷. Quatrefages s'indigne : « Que répondre ? et comment réfuter un adversaire qui argue de ses convictions personnelles et invoque jusqu'à l'ignorance comme une preuve en sa faveur ? » La condamnation vise peut-être, par delà Maillet, Darwin dont *L'Origine des espèces* recourt également à l'argument de l'ignorance, et à laquelle s'applique, comme à *Telliamed*, le risque de se voir « entraîné par l'esprit de système bien loin de son point de départ et de sa méthode première »³⁸. Ainsi, Quatrefages présente *Telliamed* comme un curieux mélange de vérité et de fiction, de bonne méthode et de fantaisie :

Il avait commencé par constater et étudier des faits vrais dont il comprit, mieux que la plupart de ses contemporains, l'importance et la signification précises ; il les avait coordonnés d'une manière assez rationnelle, et ce travail lui assignait un rang honorable parmi les savants de son temps. Mais, non content d'avoir compris l'enchaînement des phénomènes, il voulut remonter à leur cause première et les expliquer. Ici, l'expérience et l'observation lui faisaient défaut. Il les remplaça par l'hypothèse et l'imagination. Voilà comment un livre, commencé avec toute la sévérité des méthodes scientifiques, aboutit à des conceptions qu'on ne songe même plus à combattre. Je n'ai donc pas à le réfuter.³⁹

En réalité, la nature même des thèses soutenues par *Telliamed* est en débat. Ainsi, pour Archiac : « l'auteur de *Telliamed* nie la possibilité du déluge universel, tel qu'on le comprend ordinairement ; il discute la question avec une entière

³⁷ *Idem*, p. 29.

³⁸ *Idem*, p. 29-30.

³⁹ *Idem*, p. 30.

CORPUS, revue de philosophie

liberté » ; alors que pour Quatrefages, Maillet soutenait le Déluge dont Voltaire ne voulait pas, et que c'est pour cette raison qu'il « a été repoussé par les deux camps »⁴⁰. Ainsi, Maillet s'est toujours trouvé pris dans la contradiction – avant tout les contradictions de ses lecteurs et des usages multiples qu'on voulait en faire.

1.3. Le couple Maillet / Robinet

De plus, *Telliamed* se trouve souvent pris dans une histoire des idées évolutionnistes au sens large, comme un élément dans une tradition qui le dépasse et où il s'inscrit. Mais il faut noter également que la référence à *Telliamed* est souvent couplée à celle d'un auteur de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Jean-Baptiste Robinet (1735-1820). Robinet est souvent cité dans l'histoire de la biologie pour avoir introduit le concept de « prototype ». Il ne connaît pas, loin s'en faut, un traitement plus favorable que *Telliamed*. Cuvier le cite avec indignation dans l'article « Nature » du *Dictionnaire des sciences naturelles*, et il inclut Maillet dans son geste : l'un comme l'autre ne proposent que des formulations crues des théories dont la philosophie moderne a donné des formes plus élaborées mais non moins ridicules que le titre que Robinet donnait à son ouvrage : « *Essai de la nature qui apprend à faire l'homme* » :

Cette hypothèse a pris sans doute dans quelques naturalistes modernes une forme moins grossière que dans Robinet ou dans de Maillet ; mais sous ce nouvel habit, elle n'a point changé de caractère ; saisissant quelques ressemblances partielles, n'ayant aucun égard aux différences, elle voit dans le ver l'embryon de l'animal vertébré ; dans le vertébré à sang froid, l'embryon de l'animal à sang chaud ; elle fait naître ainsi chaque classe l'une de l'autre ; ce ne

⁴⁰ Archiac, *Cours de la paléontologie*, op. cit., p. 273 ; Quatrefages, *Précurseurs*, op. cit., p. 52.

Thierry Hoquet

sont que des âges différents d'une seule, et l'animalité tout entière a dans sa vie les mêmes phases que l'individu de la plus parfaite des espèces.⁴¹

Parfois identifiés l'un à l'autre, les deux philosophes-naturalistes peuvent aussi être distingués et joués l'un contre l'autre. Ainsi, sous la plume de Pierre Flourens, on voit apparaître une opposition entre Maillet qui « avait de l'esprit » et Robinet qui « n'est qu'absurde »⁴². De même, si Thomas Huxley qualifie, on le verra, *Telliamed* de précurseur, il note en outre que les « spéculations de Robinet sont en général en retard, plutôt qu'en avance sur celles de Maillet »⁴³. Ainsi, si Maillet est souvent taxé de fantaisie excessive, il trouve encore son double noir et inconsistant dans les travaux de Robinet. Ainsi, chez Quatrefages, autant Maillet est loué, autant Robinet est sévèrement critiqué :

Ces dédains sont certainement justifiés. Pour quiconque entend rester fidèle à la véritable science, Robinet est avant tout un rêveur qui croit pouvoir résoudre tous les problèmes possibles en vertu de quelques idées *a priori* présentées comme autant de principes indiscutables. Je ne le suivrai pas dans les détails d'un système qui embrasse l'ensemble des choses, je me bornerai à indiquer la manière dont il conçoit la nature, l'origine des êtres, y compris celle de l'homme.⁴⁴

Encore Quatrefages essaie-t-il d'être juste. Il rappelle que Cuvier et Flourens ne citent que *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être, ou les essais de la nature qui apprend à faire l'homme*, 1768 et souligne qu'il faut également connaître le *De la nature* de 1766. Mais Robinet n'en

⁴¹ Georges Cuvier, « Nature », *Dictionnaire des sciences naturelles*, t. XXIV, 1825, p. 261-268 (p. 266).

⁴² Pierre Flourens, *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*, Paris, Garnier, 1864, p. 13-14.

⁴³ Thomas Henry Huxley, « Darwin on the origin of Species », *Westminster Review*, 17 (n.s.) (1860), p. 541-70 (p. 564).

⁴⁴ Quatrefages, *op. cit.*, p. 31.

CORPUS, revue de philosophie

est pas moins l'objet d'une critique sévère. C'est que Robinet est avant tout présenté comme un métaphysicien : il suit une « loi de continuité, qu'il poursuit jusque dans ses conséquences les plus extrêmes ». Cela le conduit en particulier à nier la distinction entre matière brute et matière organisée. Du fait de cette loi de continuité, il ne peut exister que des individus et l'espèce n'est qu'une illusion tenant à la faiblesse des organes de perception : « Toutes les formes sont d'ailleurs transitoires. Jamais la nature ne se répète, et, d'un bout à l'autre du grand tout, règnent sans cesse le mouvement, la variation, le changement. »⁴⁵ Là où Maillet se voyait reprocher sa « fantaisie » ou ses « chimères », le défaut de Robinet est de s'être « laissé entraîner par la métaphysique » continuiste selon laquelle la nature ne fait pas de sauts : c'est ce qui a provoqué sa subordination coupable de « l'observation à la théorie ».

L'absence d'espèces dans le système de Robinet, la puissance de la nature qui, dans les mots de Quatrefages, « a produit de tout temps et produit sans cesse tous les intermédiaires existants du prototype à l'homme », qui « est dans toute la force du terme l'unique *alma parens rerum* », est régulièrement opposée aux idées de B. de Maillet, « qui admet des germes d'espèces, l'existence de celles-ci et la transformation directe, individuelle, d'un poisson en oiseau, d'un ver marin en ver de terre, qui, à mesure qu'ils apparaissent, peuplent les continents par voie de filiation immédiate »⁴⁶ C'est pourquoi Quatrefages soutient qu'« on s'est donc trompé lorsqu'on a associé Robinet et B. de Maillet. Au point de vue des systèmes, on s'est complètement mépris lorsqu'on a placé le premier au nombre des philosophes qui ont cherché l'origine des êtres actuellement vivants dans les modifications de ceux qui les ont précédés »⁴⁷. Surtout, « mettre ces deux écrivains au même niveau, c'est être vraiment injuste envers l'auteur de *Telliamed*. Celui-ci, on l'a vu, est parti de faits

⁴⁵ *Idem*, p. 32.

⁴⁶ *Idem*, p. 34. L'expression *alma parens rerum* désigne la mère nourricière.

⁴⁷ *Idem*, p. 32-33.

Thierry Hoquet

réels et bien observés ; il s'est égaré seulement en voulant les expliquer. Robinet, au contraire, prend pour point de départ un principe, qu'il appelle philosophique ; il en déduit rigoureusement les conséquences les plus extrêmes, voit en elles seules la vérité et, quand les faits condamnent sa théorie, c'est à celle-ci qu'il donne raison en récusant le témoignage de nos sens. *J'explique tous les phénomènes*, répète-t-il souvent, *donc ma doctrine est vraie*. À coup sûr, on ne pensera pas que cet argument soit bien probant sous la plume de Robinet. Devra-t-on le trouver meilleur sous celle d'hommes éminents, apportant chacun des explications différentes et qui se contredisent ? »⁴⁸.

Ainsi, Quatrefages, dans son étude des *Précurseurs français de Darwin*, dissocie Maillet de Robinet et tend à montrer l'intérêt de la thèse de Maillet, quand elle n'est pas poussée à ses conséquences extrêmes. Mais surtout, par l'étude comparée des deux penseurs français, ce sont des leçons de méthode qu'il veut donner aux naturalistes de son temps. Deux fonctions épistémologiques ou méthodologiques structurent la référence à *Telliamed* : un usage polémique contre la science fantaisiste ; la distinction dans toute œuvre scientifique de deux niveaux (faits et théorie).

II. Darwin comparé à *Telliamed*

Ces usages de *Telliamed* sont particulièrement perceptibles dans la littérature évolutionniste et en particulier dans la réception des idées de Darwin qui sont systématiquement mises en rapport avec les écrits qui les précèdent. Cette stratégie qui reconduit Darwin au pot commun de l'évolution est celle de nombreux lecteurs, comme Samuel Butler ou Henry Fairfield Osborn⁴⁹. Parmi ces prédécesseurs supposés, Lamarck et les

⁴⁸ *Idem*, p. 35.

⁴⁹ Samuel Butler, *Evolution old and new ; or the theories of Buffon, Dr. Erasmus Darwin, and Lamarck, as compared with that of Mr. Charles Darwin*, London, Hardwicke and Bogue, 1879 ; Henry Fairfield Osborn, *From the Greeks to Darwin. An outline of the development of the evolution idea*, New York- London, MacMillan, 1894.

CORPUS, revue de philosophie

Vestiges de l'Histoire naturelle de la Création figurent parmi les plus immédiats et plus fréquents rapprochements :

Francis Bowen (1860) : « L'auteur de ce livre [Darwin] tente d'établir, quoique par une théorie différente et un mode de raisonnement quelque peu différent, cette même conclusion à laquelle sont parvenus le naturaliste français Lamarck et l'auteur anglais des *Vestiges de la Création*... »⁵⁰

Alfred W. Bennett (1870) : « Le principe selon lequel de nouvelles formes de vie organiques ont été produites par modifications de formes plus anciennes et étroitement associées, n'est en rien nouveau. Son caractère intrinsèquement raisonnable de même que sa haute probabilité l'ont recommandé tant à Lamarck qu'à l'auteur des *Vestiges de la création*, bien avant qu'il n'ait été élaboré dans sa forme scientifique par Darwin et Wallace. »⁵¹

De même, Ernst Haeckel bâtit une trilogie dont l'Anglais Darwin n'est, en son nom propre ou sous la forme anticipée de son grand-père Erasmus, que l'un des sommets, à égalité avec l'Allemand Goethe et le Français Lamarck, donnant lieu à une histoire des théories transformistes organisée autour de ces trois nations⁵². Darwin sera très sensible à ces comparaisons, tout

⁵⁰ Francis Bowen, « Darwin on the origin of species », *North American Review*, 90-2 (avril 1860), p. 474-506 ; p. 474.

⁵¹ Alfred W. Bennett, « The theory of natural selection from a mathematical point of view », *Nature* 3 (10 novembre 1870), p. 30-33 (p. 30).

⁵² Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen. Allgemeine Grundzüge der organischen Formen-Wissenschaft, mechanisch begründet durch die von Charles Darwin reformierte Descendenz-Theorie*, Berlin, Reimer, 1866, 2 vol ; Georg Seidlitz, *Die Darwinsche Theorie, elf Vorlesungen über die Entstehung der Thiere und Pflanzen durch Naturzüchtung*, Dorpat, E. Mattiesen, 1871, p. 18 : « Es ist bemerkenswerth, das ums Jahr 1800 herum in den drei Hauptculturländern Europas — (über die Literatur des vierten und ältesten, Italien, ist in dieser Hinsicht noch zu wenig bekannt geworden) — von drei Männern, Goethe, Erasmus Darwin, Lamarck, unabhängig von einander, derselbe Gedanke als Descendenztheorie geboren wurde, aber aus Mangel an richtiger Begründung nicht zur Geltung kommen konnte. »

Thierry Hoquet

particulièrement avec Lamarck dont il tente de se dissocier. Quand Charles Lyell résume la théorie darwinienne de deux formules : d'une part, « sélection naturelle et variation » ; d'autre part, « les vues de Lamarck améliorées par les vôtres [celles de Darwin] »⁵³, la formule provoque la colère de Darwin :

Enfin, vous renvoyez à plusieurs reprises à ma vue comme à une modification de la doctrine lamarckienne du développement et du progrès ; si cela est bien votre opinion délibérée, je n'ai rien à ajouter ; mais cela ne me paraît pas être le cas. Platon, Buffon, mon grand-père [Erasmus Darwin] avant Lamarck et d'autres ont proposé la vue *évidente* que si les espèces n'étaient pas créées séparément, elles devaient être descendues d'autres espèces : et je ne puis rien voir d'autre en commun entre l'*Origine* et Lamarck. Je crois que cette manière de présenter ce dossier est préjudiciable à ce qu'il soit accepté ; dans la mesure où elle implique un progrès nécessaire et relie fort étroitement les vues de Wallace et les miennes, à ce que je considère, après deux lectures mûrement réfléchies, être un livre lamentable (*a wretched book*) ; et un de ceux (je me souviens encore de ma surprise) dont je n'ai rien pu tirer.⁵⁴

Darwin semble encore préférer Buffon à Lamarck dont la proximité devient étouffante⁵⁵. La rhétorique de Darwin tend alors à diminuer le mérite de Lamarck pour grandir le sien : l'auteur

⁵³ Lyell à Darwin, 11 mars 1863, in *The Correspondence of Charles Darwin*, edited by Frederick Burckhardt *et al.*, Cambridge, University Press, 1985- (notée *infra* CCD), vol 11, p. 218.

⁵⁴ Darwin à Lyell, 12 mars 1863, CCD, vol 11, p. 222-223.

⁵⁵ L'Esquisse historique ajoutée par Darwin à la 3^e éd de *l'Origine des espèces* (1861, p. XIII) s'ouvre par une brève allusion à Buffon, dont il est précisé aussitôt : « dont je ne suis pas familier des travaux ». La quatrième édition (1866, p. XIII) développe ce point : Buffon y devient « le premier auteur des temps modernes qui ait traité la question dans un esprit scientifique » ; mais ici encore, Darwin le congédie très vite : « mais comme ses opinions ont changé au cours du temps, et qu'il n'aborde pas les causes ou moyens de la transformation des espèces, je n'ai pas besoin d'entrer ici dans les détails ».

CORPUS, revue de philosophie

de la *Philosophie zoologique* n'a rien découvert d'original, il n'a fait que constater et rapporter des évidences, dont Platon déjà avait rendu compte. De ce fait, le livre de Lamarck n'a rien appris à Darwin : c'est un « livre lamentable (« *a wretched book*) ». Mais il faut noter qu'au-delà de Buffon, Lamarck ou Chambers, le *Telliamed* a joué un rôle constant dans la réception des idées darwiniennes, en France et au-delà, souvent couplé aux ouvrages de Jean-Baptiste Robinet, avec lesquels il forme une paire parfois contrastée.

La question que nous voudrions poser est la suivante : Darwin ayant été constamment renvoyé au pot commun de l'évolution, pourquoi la référence à Buffon et Lamarck ou aux *Vestiges* n'a-t-elle pas suffi ? Pourquoi fallait-il encore jouer, contre Darwin, ces deux figures que sont Maillet et/ou Robinet ?

2.1. Darwin comme *Telliamed* fantaisiste ?

Une première réponse à cette question est que la référence à *Telliamed* jette le ridicule sur le transformisme. *Telliamed* signifie l'outrance évolutionniste. On en a un exemple dans la recension que Louis Agassiz donne de *l'Origine des espèces*.

Pour Agassiz, toute tentative d'expliquer « l'origine des espèces » tombe sous deux catégories : ceux qui admettent que les êtres organisés ont été créés, c'est-à-dire qu'ils ont été dotés dès le début de leur existence de toutes leurs caractéristiques ; ceux qui supposent qu'elles apparaissent par un processus spontané et autonome. Agassiz est conscient qu'il opère ici une distorsion du champ transformiste en le simplifiant à outrance et en l'unifiant sous la catégorie de la pure supposition – on verra au contraire plus bas comment Owen au contraire s'efforce de pluraliser ce qui constitue le second terme de l'alternative proposée par Agassiz. Mais pour Agassiz, les différentes théories transformistes ne diffèrent que sur des détails : quels sont les différents « agents physiques » qu'elles mobilisent pour expliquer la modification des êtres organisés – c'est « la vue de DeMaillet (*sic*) et des *Vestiges de la Création* » – ou bien si le changement s'opère en conséquence des actes et des habitudes – ce serait la vue de Lamarck –, ou par sélection naturelle – ce serait la vue de Darwin, etc. Pour Agassiz, le

Thierry Hoquet

système de Darwin est le système où « les animaux et les plantes tendent nécessairement à s'améliorer, en conséquence de la lutte pour la vie, dans laquelle les races favorisées sont supposées survivre »⁵⁶. Unifier tous les transformismes sous une seule catégorie, c'est leur promettre un seul et identique destin : celui des théories de la génération spontanée, c'est-à-dire de théories qui seront renversées par l'observation. Agassiz poursuit : « les théories de DeMaillet, Oken et Lamarck sont déjà abandonnées par ceux qui ont adopté la théorie de la transmutation de Darwin » et bientôt, Darwin lui-même sera promis à l'ombre.

De même, dans les écrits du secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris, Pierre Flourens, Maillet sert de synonyme pour le mauvais XVIII^e siècle, c'est-à-dire un esprit de fantaisie, résolument étranger à la science positive du XIX^e siècle, formée par Cuvier et « l'école des faits ». Flourens range en effet Darwin, avec Buffon, Robinet et Maillet, parmi les rêveurs, les « hommes à système », qui ont quitté la droite route de l'école des faits :

L'auteur se sert partout d'un langage figuré dont il ne se rend pas compte et qui le trompe, comme il a trompé tous ceux qui s'en sont servis. Là est le vice radical du livre.

On personnifiait la nature ; on lui prêtait des intentions, des inclinations, des vues ; on lui prêtait des horreurs (*l'horreur du vide*) ; on lui prêtait des jeux (*les jeux de la nature*). Les monstruosité étaient les *erreurs* de la nature.

Le XVIII^e siècle fit mieux. À la place de Dieu, il mit la nature. Buffon disait à Hérault de Séchelles : 'J'ai toujours nommé le Créateur, mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre à la place la puissance de la nature'.⁵⁷

Or, Cuvier a mis en garde contre ces dangers de la personification de la nature, notamment dans l'article « Nature » du

⁵⁶ J.L.R Agassiz, « [Review of] *On the Origin of species* », *American Journal of Science and Arts*, 30 (Ser. 2) (July 1860), p. 142-154 (p. 149).

⁵⁷ P. Flourens, *Examen*, *op. cit.*, p. 2.

CORPUS, revue de philosophie

Dictionnaire des sciences naturelles. Cuvier y donnait une critique acerbe du couple Robinet-DeMaillet :

Cependant, à l'hypothèse de l'échelle continue des formes des êtres, d'autres philosophes ont ajouté celle, que tous les êtres sont des modifications d'un seul, ou qu'ils ont été produits successivement, et par le développement d'un premier germe, et c'est sur celle-là que s'est entée celle d'une composition dans tous. Robinet a présenté la première dans toute sa crudité, en donnant pour titre à son livre : *Essai de la nature qui apprend à faire l'homme* ; et en composant ce livre d'une manière digne du titre. Cette hypothèse a pris sans doute dans quelques naturalistes modernes une forme moins grossière que dans Robinet ou dans de Maillet ; mais sous ce nouvel habit, elle n'a point changé de caractère ; saisissant quelques ressemblances partielles, n'ayant aucun égard aux différences, elle voit dans le ver l'embryon de l'animal vertébré ; dans le vertébré à sang froid, l'embryon de l'animal à sang chaud ; elle fait naître ainsi chaque classe l'une de l'autre ; ce ne sont que des âges différents d'une seule, et l'animalité tout entière a dans sa vie les mêmes phases que l'individu de la plus parfaite des espèces.⁵⁸

Mais Cuvier n'était en cela que conforme à l'esprit de Bayle et Voltaire, également cités par Flourens qui rejette l'idée de Nature par quelques formules bien frappées et d'émouvants lamentos tragiques :

La Nature personnifiée est un *faux-milieu*.

Mais que d'idées obscures, que d'idées fausses ! Quel jargon métaphysique jeté mal à propos dans l'histoire naturelle, qui tombe dans le galimatias dès qu'elle sort des idées

⁵⁸ Georges Cuvier, « Nature », *Dictionnaire des sciences naturelles*, t. XXIV, 1825, p. 261-268 (p. 266).

Thierry Hoquet

claires, des idées justes. Quel langage prétentieux et vide !
Quelles personnifications puérides et surannées ! O lucidité !
O solidité de l'esprit français, que devenez-vous ?⁵⁹

Darwin se trouve soupçonné par le trépidant Flourens, lui-même institué en garant de l'esprit français, de renouveler les qualités occultes et le jargon métaphysique. Il tombe donc sous une accusation similaire à celle qui accabla Newton lors de sa réception par les Cartésiens. Darwin rejoint en outre Buffon parmi les auteurs à systèmes, de ceux qui osent des « conclusions hardies », qui n'ont guère de rapport avec les faits dont elles s'autorisent. C'est pourquoi, des mêmes faits, on peut tirer parfois des conclusions contraires : ainsi, « ce que M. Darwin appelle perfectionnement, Buffon l'appelle dégénérescence. » ; si bien qu'« il faut se défier de Buffon ; il faut se défier de M. Darwin. Tous les gens à imagination sont gens à systèmes ; le système consiste à ne voir les choses que d'un côté. »⁶⁰ À tout prendre cependant, Buffon encore est moins coupable que Darwin : il est devenu un grand naturaliste et s'approche, sous couvert de transformisme, « de la méthode naturelle dans toute sa pureté et toute sa grandeur »⁶¹.

La position de Flourens représente un cas-type, inspirant par son influence et sa domination sur la science française quantité d'épigones. Le rapprochement de *L'Origine des espèces* avec le *Telliamed* s'explique assez bien, au moins dans le contexte francophone, par le caractère fantaisiste de Maillet et l'identification de Darwin à une « science mousseuse ». Lorsque l'Académie des sciences de Paris examina les titres de Ch. Darwin, Henri Milne-Edwards ou Élie de Beaumont insistèrent sur leur opposition aux doctrines transformistes, mais rendirent hommage à la valeur des travaux spéciaux de Darwin. Ainsi Darwin aurait fait de bons travaux qu'il aurait ensuite gâtés par des idées. Broca nous rappelle que de nombreux académiciens estimaient néces-

⁵⁹ Flourens, *op. cit.*, p. VI et p. 65.

⁶⁰ Flourens, *op. cit.*, p. 16-17.

⁶¹ Flourens, *op. cit.*, p. 81.

CORPUS, revue de philosophie

saire d'« attendre pour l'élire qu'il ait renoncé à ces idées » : « C'est de la *science mousseuse*, s'est écrié pendant la discussion un académicien qu'on dit être M. Élie de Beaumont »⁶². La vigoureuse expression « science mousseuse », appliquée à Darwin, fait écho aux propos d'Adolphe Brongniart (1801-1876), selon qui les darwiniens « s'égarèrent dans des *contes de fées* »⁶³. Pour Brongniart, les darwiniens font fausse route en cherchant à résoudre de manière purement naturelle un problème qui suppose une cause surnaturelle : on se retrouve donc une nouvelle fois confronté au physicalisme intégral de Maillet, dont Darwin constitue une résurgence.

2.2. Owen et l'élargissement des traditions transformistes

La stratégie du *Telliamed* fantaisiste est aussi à l'œuvre dans les écrits de Richard Owen. Mais ceux-ci n'accordent finalement guère de place à *Telliamed*, car Owen s'emploie en réalité à remettre Darwin à sa place dans une généalogie intellectuelle plus longue et plus large. Owen immerge Darwin dans le courant profond de l'évolution et l'auteur de *L'Origine* n'est jamais cité qu'après Buffon, Lamarck, Chambers et Wallace. En réalité, Owen opère, contre Darwin, un élargissement de la tradition transformiste, qui revient à montrer que la solution proposée dans *L'Origine* n'est qu'une variété de transformisme, et encore de la plus ridicule engeance : si Darwin est synonyme de *Telliamed*, c'est qu'ils appartiennent tous deux au genre ignoble du transmutationnisme. Owen déclare pour sa part appartenir à une autre tradition transformiste, qui n'opère pas par la transmutation graduelle des formes vivantes.

⁶² Paul Broca, « Sur le transformisme », *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger*, 7^e année, n° 34, 23 juillet 1870, p. 530- 541 ; n° 35, 30 juillet 1870, p. 550-558.

⁶³ Adolphe Brongniart, *Revue des cours scientifiques*, t. VII (1870), p. 563. Cité par Alphonse-Joseph, abbé Lecomte, *Le darwinisme et l'origine de l'homme*, 2^e éd. (augmentée), Bruxelles : A. Vromant, Paris : V. Palmé, 1873, p. 77.

Thierry Hoquet

Darwin s'indigne de se voir associé à une troupe de précurseurs, ou mis en série avec les différents avatars d'une même idée (celle d'évolution ou de transformation des espèces) : Owen, écrit-il, « ne fait jamais référence à moi, ou alors seulement avec des ricanements amers, et couplé à Buffon et aux *Vestiges* »⁶⁴. Darwin y perçoit une stratégie à l'œuvre : en le rapprochant de Buffon, on inscrit sa théorie dans un cadre dont elle ne peut sortir, où elle n'est qu'une possibilité parmi d'autres, alors que Darwin considère que les propositions de ses possibles prédécesseurs sont ridicules et qu'il cherche à s'en démarquer.

En réalité, tout se passe comme si Buffon, Lamarck ou *Vestiges* n'étaient que des masques dont *Tellamed* montrait le vrai visage. En effet, Owen s'oppose particulièrement à Darwin à propos d'un passage de *l'Origine* qui évoque la possible transformation d'un ours aux habitudes aquatiques, en « quelque chose d'aussi monstrueux qu'une baleine ». Owen pousse alors plus loin la critique : il déclare que, même dans Lamarck, on ne trouve rien de si outrageusement vague et grossier que cette hypothèse darwinienne de l'ours-baleine : pour trouver autant d'audace dans les hypothèses sur la transmutation, c'est à Maillet qu'il faudrait revenir⁶⁵. Owen invite à reconduire Darwin à Lamarck, mais Lamarck lui-même n'est pas l'initiateur de la tradition. Finalement, son apport est limité : il n'a fait que compléter Buffon et Maillet par la considération des « effets d'un accroissement ou un décroissement dans l'usage des parties »⁶⁶ :

Nous avons cité ces tentatives d'éclairer la nature des forces qui organisent, pour montrer l'état qui prévaut parmi les esprits physiologiques les plus avancés, relativement à la cause de l'introduction successive des espèces distinctes de plantes et d'animaux. Demaillet (*sic*) a invoqué l'opération des influences externes ou des conditions de vie,

⁶⁴ Darwin à Asa Gray, 23 juillet 1862, CCD, vol. 10, p. 331.

⁶⁵ Richard Owen, « Review of Origin & other works », *Edinburgh Review*, 111 (1860), p. 487-532 (p. 518-519).

⁶⁶ *Idem*, p. 508.

CORPUS, revue de philosophie

avec les efforts volitionnels concordants, de façon à élever l'espèce dans l'échelle, comme le poisson, par exemple, en oiseau. Buffon a utilisé le même opérateur pour descendre l'espèce par voie de dégénération, comme l'ours, par exemple, en phoque, et celui-ci en baleine. Lamarck a ajouté à ces influences externes les effets de l'usage ou de l'action accrue ou décrue des parties.⁶⁷

Toutefois, il ne faut pas penser qu'Owen s'opposait à l'évolutionnisme en général et visait à jeter le discrédit sur une spéculation mal étayée. La référence à *Telliamed* n'a pas seulement pour fonction de manifester la généalogie honteuse du transformisme. Si elle sert effectivement à enfermer Darwin dans une tradition discréditée, elle circonscrit précisément le mal et veut l'amputer. L'axe Maillet-Darwin ne suffit pas à résumer l'ensemble des théories évolutionnistes : il épuise seulement les théories de la transmutation *graduelle*. Pour s'en écarter, on peut devenir fixiste ou créationniste, comme le suggérait Agassiz, mais on peut aussi se tourner vers d'autres traditions de la transformation des espèces : et Owen cite ici de manière favorable les *Vestiges* de Chambers avant d'évoquer sa propre théorie de la transformation par une « force créatrice »⁶⁸. Dans ce cadre, *Telliamed* devient une manière de caractériser le transformisme, contre laquelle d'autres traditions peuvent jouer. Si Darwin peut être mis dans un même sac que les Français (Maillet, Buffon, Lamarck), Owen se rapproche plutôt des positions de *Vestiges*.

Il est notable cependant que de telles taxinomies du transformisme sont toujours renégociables. Ainsi, cette caractérisation de la philosophie de *Telliamed* est sujette à réinterprétations. Alfred Giard, quant à lui, regroupera Maillet et Robinet, « esprits mystiques », avec des esprits religieux, tels Louis Agassiz ou Albert Gaudry, qui affirment la parenté idéale par opposition à la parenté réelle. Ainsi, là où Owen range Maillet dans les tenants

⁶⁷ *Idem*, p. 508.

⁶⁸ Souvent évoquée au fil de son texte anonyme, comme celle du « *President of the British Association* ».

Thierry Hoquet

de la parenté réelle, Giard voit en lui un partisan de la parenté idéale, c'est-à-dire de l'action d'« une tendance modificatrice interne »⁶⁹.

2.3. *Telliamed* prématuré

Telliamed figure dans la recension que Thomas Henry Huxley donne en 1860 pour le *Westminster Review*⁷⁰. Non seulement, écrit Huxley, *Telliamed* a développé l'idée de « la modifiabilité des formes vivantes » – un sujet sur lequel il n'avait pourtant « aucune information précise » – ; mais surtout, *Telliamed* « a très clairement appréhendé la grande doctrine géologique moderne, sur laquelle James Hutton a tant insisté et qui a été si fortement et si exhaustivement exposée par Charles Lyell, selon laquelle nous devons considérer les causes existantes dans l'explication des événements géologiques »⁷¹. Le philosophe indien *Telliamed* devient le lieutenant du « plus philosophique uniformitarien de l'époque présente »⁷², pour s'être notamment déclaré ardent partisan de la méthode de comparaison et avoir écrit : « Ces lumières jointes à l'esprit de comparaison toujours nécessaire à quiconque entreprend de percer les voiles dont la nature aime à se cacher, ont servi de guide à notre philosophe pour parvenir à des connaissances plus intéressantes. » Toutefois, Maillet est présenté comme une tentative prématurée et avortée : Maillet « *was before his age* », il avait le grand défaut de spéculer sur les questions animales et végétales avant Linné et de faire de la physiologie avant Haller, il était donc condamné à verser dans de grandes erreurs. La figure de Maillet a donc à charge de délivrer

⁶⁹ Alfred Giard, *Controverses transformistes*, Paris, Naud, 1904, p. 6.

⁷⁰ T.H. Huxley, *art. cit.*, p. 562.

⁷¹ *Idem*, p. 562-3.

⁷² *Idem*, p. 563. Osborn propose une autre lecture de Maillet sur ce point : pour lui, c'est Robinet qui est, comme Leibniz, l'uniformitarien pour qui la nature ne fait pas de sauts, alors que Bonnet et Maillet ne le sont pas. Cf. *From the Greeks to Darwin*, *op. cit.*, p. 122.

CORPUS, revue de philosophie

une grande leçon pour l'histoire des sciences : que les idées ne fleurissent que quand le temps est mûr.

La figure d'un *Telliamed avorté* est également présente dans l'*Histoire de la médecine et des doctrines médicales* de Bouchut (1873) :

La doctrine de Ch. Darwin n'est qu'une amplification de celles de Maillet, de Robinet, de Lamarck, d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, de Bory-Saint-Vincent, de Naudin, etc. [...] Pour bien comprendre la question de l'origine des espèces animales de [sic] l'homme selon la doctrine de Darwin, il faut connaître les essais avortés de ses prédécesseurs sur le même sujet. On verra par là que si des détails nouveaux ont été fournis par lui sur quelques points, si la forme est différente, le fond n'a pas varié et que pour arriver à leur but, ces savants n'ont qu'une même manière de procéder qui est l'hypothèse.⁷³

Ainsi, Darwin ne donne « qu'un roman zoologique semblable à ceux qu'ont déjà faits de Maillet (sic) ou *Telliamed*, Robinet et Lamarck », un texte « où il y a presque autant d'hypothèses que de mots » : « Ce n'est pas là de la vraie science, et il est bien difficile de voir une œuvre sérieuse dans cet assemblage d'affirmations sans preuves destinées à expliquer l'inexplicable des origines de l'homme et de la vie. »⁷⁴ Maillet, et son système où les végétaux et les animaux marins engendrent les espèces terrestres correspondantes, par une transformation analogue à la métamorphose de la chenille en papillon, formulent « bien nettement la première théorie de la *transmutation* des espèces »⁷⁵. L'importance de *Telliamed* ne lui vient pas de son caractère propre, mais de ses développements ultérieurs, toujours inattendus : « L'énormité des hypothèses qu'elle renferme l'eût fait oublier, si de nouvelles théories analogues, et un peu moins

⁷³ E. Bouchut, *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*, Paris, Germer-Baillière, 1873, 2 vol, t. II, p. 404.

⁷⁴ *Idem*, t. II, p. 404.

⁷⁵ *Idem*, t. II, p. 406.

Thierry Hoquet

imaginaires, n'eussent rappelé l'attention sur elle »⁷⁶. Les pures fantaisies de Maillet semblent être devenues, sous la plume de Darwin, de véritables monstres : comme si la forme fantasque et vide se remplissait soudain de matière, comme si le songe creux et avorté prenait soudain corps et engendrait de nouveaux prodiges.

Quand Darwin évoque la formation de la queue du paon mâle par sélection sexuelle, Bouchut considère qu'il s'agit de la même opération que lorsque Maillet explique la formation du poisson volant, ou que Lamarck rend compte par la volonté de la production des tentacules du limaçon, ou de la langue du pic-vert et du fourmilier ; ou lorsqu'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire explique la transformation des reptiles en oiseaux, etc. Dans tous les cas, Bouchut identifie une même « *influence de la nécessité* » à l'œuvre qui tient lieu d'explication⁷⁷.

Conclusion

Nous n'avons fait ici qu'indiquer quelques usages de *Telliamed* dans la littérature évolutionniste. Comme l'a souligné à plusieurs reprises Pietro Corsi, un travail beaucoup plus considérable reste à entreprendre, qui ferait l'analyse de tous les dictionnaires d'histoire naturelle et des périodiques et qui répertorierait l'ensemble des correspondances à la recherche des présences de *Telliamed*, à l'échelle européenne.

Darwin pour sa part ne verra pas *Telliamed* avant 1867, comme il l'écrit à Isaac Anderson-Henry (1800-1884), avocat et hybrideur de plantes à Edimbourg, le 22 mai 1867 : « Votre proposition de me prêter votre exemplaire de Maillet est bien aimable. J'en ai souvent entendu parler mais je ne l'ai jamais vu. J'aimerais pouvoir y jeter un œil et vous le renverrait assez vite.

⁷⁶ *Idem*, t. II, p. 406.

⁷⁷ Sur *Telliamed* et la nécessité, cf. Quatrefages, p. 28. « Pour notre auteur, la transformation des êtres s'opère toujours sous l'empire de la *nécessité*, imposée par ce que nous appellerions aujourd'hui le *milieu*, et de l'*habitude*, qui façonne rapidement l'organisme. »

CORPUS, revue de philosophie

Je dois le lire, car mon ancien ami et actuel ennemi enragé Owen nous range en général, moi et Maillet, comme un couple d'idiots équivalents »⁷⁸.

Quoiqu'en dise Darwin, le *Telliamed* n'en continuera pas moins de projeter son ombre sur la réception des travaux darwiniens. Ainsi, quand ce n'est pas Darwin lui-même qui est rapproché de *Telliamed*, c'est sa traductrice française, Clémence Royer, qui est accusée de le « telliamédiser ». Ainsi, D'Archiac note que plusieurs des notes de Royer « rivalisent d'imagination avec le sixième entretien de *Telliamed*. Elles invoquent quelques données paléontologiques qui, étudiées sérieusement et avec les connaissances nécessaires, sont tout à fait incompatibles avec leurs suppositions »⁷⁹. Ou bien, plus indirect, le père Hyacinthe de Valroger, en 1873 : « Melle Royer paraît n'avoir étudié la géologie que dans certains livres de peu d'autorité. »⁸⁰ En bien des cas, *Telliamed* signifie l'évolutionnisme naïf et mondain, où quelques faits bien attestés se mêlent à des spéculations et aux délires de l'imagination.

Mais sa réputation n'est jamais mesurée seule et l'ouvrage entre plutôt dans des couples évolutionnistes où les mérites sont polarisés. *Telliamed* occupe souvent la place de la puériorité, par exemple comparé à Buffon. Ainsi, Grant Allen évoque : « l'évolutionnisme puérior (childish) du *Telliamed*. Maillet, qui fait descendre les oiseaux des poissons volants et fait des hommes les rejetons d'hypothétiques tritons ». À l'inverse, Allen reprend la position développée par Darwin dans son *Esquisse historique* et fait à Buffon l'honneur d'avoir formulé « les premières vues définies scientifiques » sur la possibilité d'« ancêtres communs pour l'homme et tous les autres animaux vertébrés »⁸¹.

⁷⁸ Cf. CCD, vol. 15, p. 273.

⁷⁹ D'Archiac, *Cours de paléontologie stratigraphique, première année, 2^e partie*, 1864, p. 84-85.

⁸⁰ Hyacinthe de Valroger, *La Genèse des espèces, études philosophiques et religieuses sur l'histoire naturelle et les naturalistes contemporains*, Paris, Didier, 1873, p. 136.

⁸¹ Grant Allen, *Charles Darwin*. New York, D. Appleton, 1885, p. 133.

Thierry Hoquet

Mais *Telliamed*, par l'ambition systématique et l'intention physique de sa pensée, impose souvent le respect : c'est un philosophe sérieux quoique chimérique ou fantaisiste ; alors que Robinet, héritier de la métaphysique de Leibniz et de l'échelle graduée de Charles Bonnet, fonctionne plus souvent comme le repoussoir intégral. Ainsi, Ernst Krause n'hésite pas à écrire en 1880 qu'il ne faut pas considérer Maillet comme une simple spéculation pour les fous (*eines blossen Narren-werkes*), alors qu'Osborn en 1894 range Robinet dans le « *groupe spéculatif* », qui dénie toute pertinence à la distinction entre l'organique et l'inorganique⁸². Comme le note Weiss, l'auteur de la notice consacrée à Maillet dans la *Biographie universelle* de Michaud : quelle que soit le caractère échevelé des hypothèses de Maillet, « ce qu'il a de singulier, c'est qu'il s'est trouvé, dans le milieu du XVIII^e siècle, un écrivain qui a encore enchéri sur lui dans un ouvrage où il prétend montrer à ses lecteurs comment la nature s'est essayée à former l'homme »⁸³. Ainsi, plus fou encore que *Telliamed*, Robinet, toujours, s'impose.

Le rôle joué par Maillet dans l'histoire de la biologie se comprend souvent à partir de la doctrine des « germes pré-existants ». Ces germes, nous rappellent H.F. Osborn, « étaient prédéterminés quant aux formes auxquelles ils devaient donner naissance, mais seules se développaient les formes auxquelles l'environnement graduellement changeant était favorable »⁸⁴. Ainsi, quand Lamarck parut, on y vit immédiatement un *Maillet redivivus* ; de même que Charles Darwin fut, pour sa plus grande colère, perçu comme un *Lamarck redivivus*. Finalement, Maillet avait lui-même tu le nom de Bernard Palissy, ou bien celui de La

⁸² Cf. Ernst Krause, *Erasmus Darwin und seine Stellung in der Geschichte der Descendenz-Theorie*, Leipzig, E. Günther, 1880, p. 109. Il s'agit d'une réponse de Krause à un article d'A. Lang, paru dans la revue *Kosmos* (t. III, p. 258). Osborn, *From the Greeks to Darwin*, *op. cit.*, p. 121.

⁸³ Cf. l'article de la *Biographie universelle* de Michaud, signé Weiss, tome XXVI, p. 126.

⁸⁴ Osborn, *From the Greeks to Darwin*, *op. cit.*, p. 112.

CORPUS, revue de philosophie

Mothe Le Vayer⁸⁵. Comme l'exprime Kohlbrugge, c'est toujours la même manière de faire de l'histoire des sciences, qui consiste à en faire une affaire de « germes préformés » (*präformierten Keimen*)⁸⁶. Darwin, las de se voir fondu à toutes les ébauches antérieures de théories de l'évolution, auxquelles il n'aurait fait qu'apporter quelques amendements ou compléments, tentera de rompre le cercle vicieux des précurseurs. Ce que demande Darwin, c'est que sa théorie de la sélection naturelle ne soit plus systématiquement reconduite à l'autorité de précurseurs ; que la théorie de la sélection naturelle ne risque plus d'être éliminée, dans la lutte des théories pour l'existence, par la préexistence de formes antécédentes. Une fois reconnues son indépendance et son originalité, Darwin développe des écrits qui incluent de plus en plus de faits, acceptant toujours de s'infléchir ou de s'enrichir, comme en témoignent les éditions successives de *l'Origine*. Tout cela comme pour conjurer les spectres de *Telliamed*.

Thierry HOGUET
Maître de conférences – HDR
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

⁸⁵ Cf. *Mémoires littéraires* de Palissot, article « Maillet » et *Biographie universelle*, t. XVI, p. 126.

⁸⁶ Kohlbrugge, *art. cit.*, p. 518.

**ENCYCLOPÉDIE OU DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES**

[<cb> signifie colonne b dans le texte ; tome IV et numéros de page entre crochets.]

DÉLUGE, s. m. (*Hist. sacrée, profane, & natur.*) c'est un débordement ou une inondation tres-considérable, qui couvre la terre en tout ou en partie. Voyez [Inondation](#) & [Débordement](#).

L'Histoire sacrée & profane parle de plusieurs *déluges*. Celui qui arriva en Grece du tems de Deucalion, appelle *diluvium Deucalidoneum*, est fort renommé.

« Ce *déluge* inonda la Thessalie. Deucalion qui en échappa, bâtit un temple à Jupiter *phryxius*, c'est-à-dire à Jupiter, par le secours duquel il s'etoit sauvé du *déluge*. Ce monument duroit au tems de Pisistrate, qui en le réparant & le consacrant à Jupiter Olympien, en fit un des beaux édifices de la Grece. Il subsistoit encore sous ce titre au tems d'Adrien, qui y fit beaucoup travailler. Deucalion établit aussi des fêtes en l'honneur de ceux qui avoient péri dans l'inondation ; elles se célébroient encore au tems de Sylla, au premier du mois Anthistérian, & se nommoient *ροφορια* ».

Voilà les monumens qui établissent la certitude de cet événement : du reste on en a fixé l'époque à l'an 1529 avant J. C. trois ans avant la sortie des Israélites de l'Egypte. C'est le sentiment du P. Petau. *Rat. temp. part. I. liv. I. ch. vij.*

Le *déluge* d'Ogyges est arrivé, selon plusieurs savans, environ 300 ans avant celui de Deucalion, 1020 avant la premiere olympiade, & 1796 avant J. C. C'est en particulier le sentiment du même auteur. *Rat. temp. part. I. liv. I. ch. jv. part. II. liv. II. ch. v.*

CORPUS, revue de philosophie

« Mais il faut convenir avec les Grecs eux mêmes, que rien n'est plus incertain que l'époque de ce *déluge*. Elle étoit si peu fixée & si peu connue, qu'ils appelloient *ogygien* tout ce qui étoit obscur & incertain. Ce *déluge* dévasta l'Attique ; quelques auteurs y ajoutent la Béotie, contrée basse & marécageuse, qui fut près de deux cents ans à redevenir habitable, s'il en faut croire les traditions.» [IV, 796] On rencontre souvent dans les anciens auteurs grecs ces deux *déluges*, désignés par les noms de *cataclysmus prior*, & *cataclysmus posterior*.

« Les historiens parlent encore des *déluges* de Prométhée, de Xisuthrus, d'un autre très fameux qui se fit dans l'île de Samothrace, & qui fut causé par le dégoisement subit du Pont – Euxin qui rompit le Bosphore ; *déluges* dont les époques sont peu connues, & qui pourroient n'être que le même, dont la mémoire s'est différemment altérée chez les différens peuples qui y ont été exposés. »

Dans nos siècles modernes nous avons eu les inondations des Pays – Bas, qui ensevelirent toute cette partie appelée aujourd'hui le *golfe Dossart* dans la Hollande, entre Groningue & Embden, & en 1421, toute cette étendue qui se trouve entre le Brabant & la Hollande.

« Ainsi on peut juger que ces contrées ont été encore plus malheureuses que ne furent autrefois la Thessalie, l'Attique, & la Béotie dans leurs *déluges*, qui ne furent que passagers sur ces contrées ; au lieu que dans ces tristes provinces de la Hollande le *déluge* dure encore ».

Mais le *déluge* le plus mémorable dont l'histoire ait parlé, & dont la mémoire restera tant que le monde subsistera, est celui qu'on nomme par excellence le *déluge*, ou le *déluge universel*, ou le *déluge de Noé* : ce fut une inondation générale que Dieu permit pour punir la corruption des hommes, en détruisant tout ce qui avoit vie sur la face de la terre, excepté Noé, sa famille, les poissons, & tout ce qui fut renfermé dans l'arche avec Noé.

Cet événement mémorable dans l'histoire du monde, est une des plus grandes époques de la chronologie. Moïse nous en

Documents

donne l'histoire dans la Genese, *ch. vj. & vij.* Les meilleurs chronologistes le fixent à l'an de la création 1656, 2293 ans av. J. C. Depuis ce *déluge*, on distingue le tems d'avant & d'après le *déluge*.

Ce *déluge*, qu'on eût dû se contenter de croire, a fait & fait encore le plus grand sujet des recherches & des réflexions des Naturalistes, des Critiques, &c. Les points principalement contestés peuvent être réduits à trois : 1° son étendue, c'est-à-dire s'il a été général ou partiel : 2° sa cause : & 3° ses effets.

1°. L'immense quantité d'eau qu'il a fallu pour former un *déluge* universel, a fait soupçonner à plusieurs auteurs qu'il n'étoit que partiel. Selon eux un *déluge* universel étoit inutile, eu égard à sa fin, qui étoit d'extirper la race des méchans ; le monde alors étoit nouveau, & les hommes en très-petit nombre ; l'écriture-sainte ne comptant que huit générations depuis Adam, il n'y avoit qu'une partie de la terre habitée ; le pays qui arrose l'Euphrate, & qu'on suppose avoir été l'habitation des hommes avant le *déluge*, étoit suffisant pour les contenir : or, disent-ils, la providence qui agit toujours avec sagesse & de la maniere la plus simple, n'a jamais disproportionné les moyens à la fin, au point que pour submerger une petite partie de la terre, elle l'ait inondée toute entière. Ils ajoutent que dans le langage de l'écriture, la terre entière ne signifie autre chose que *tous ses habitans* ; & sur ces principes, ils avancent que le débordement du Tigre & de l'Euphrate, avec une pluie considérable, peut avoir donné lieu à tous les phénomènes & les détails de l'histoire du *déluge*.

Mais le *déluge* a été universel. Dieu déclara à Noé, *Gen. vj. 17.* qu'il avoit résolu de détruire par un *déluge* d'eau tout ce qui respiroit sous le ciel & avoit vie sur la terre. Telle fut sa menace. Voyons son exécution. Les eaux, ainsi que l'atteste Moïse, couvrirent toute la terre, ensevelirent les montagnes, & surpassèrent les plus hautes d'entr'elles de quinze coudées : tout périt, oiseaux, animaux, hommes, & généralement tout ce qui avoit vie, excepté Noé, les poissons, & les personnes qui étoient avec lui dans l'arche. *Gen. vij. 19.* Un *déluge* universel peut-il être plus clairement exprimé ? Si le *déluge* n'eût été que partiel, il eût été inutile de mettre 100 ans à bâtir l'arche, & d'y renfermer des animaux de toute espece pour en repeupler la terre : il leur eût été facile de se

CORPUS, revue de philosophie

sauver des endroits de la terre qui étoient inondés, dans ceux qui ne l'étoient point ; tous les oiseaux au moins n'auroient pû être détruits, comme Moïse dit qu'ils le furent, tant qu'ils auroient eu des ailes pour gagner les lieux où le *déluge* ne seroit point parvenu. Si les eaux n'eussent inondé que les pays arrosés par le Tigre & par l'Euphrate, jamais elles n'auroient pû surpasser de quinze coudées les plus hautes montagnes ; elles ne se seroient point élevées à cette hauteur : mais suivant les lois de la pesanteur, elles auroient été obligées de se repandre sur toutes les autres parties de la terre, à moins que par un miracle elles n'eussent été arrêtées ; & dans ce cas, Moïse n'auroit pas manqué de rapporter ce miracle comme il a rapporté celui des eaux, de la mer Rouge, & du Jourdain, qui furent suspendues comme une muraille pour laisser passer les Israélites. *Ex. xlv. 22. Jos. ij. 16.*

« A ces autorités tirées des expressions positives de la Genese, toutes extrêmement dignes de notre foi, nous en ajouterons encore quelques-unes, quoique nous pensions bien qu'elles ne sont pas nécessaires au véritable fidele : mais tout le monde n'a pas le bonheur de l'être. Nous tirerons ces autorités de nos connoissances historiques & physiques ; & si elles ne convainquent pas avec la même évidence que celles puisées dans l'Ecriture-sainte, on doit être assez éclairé pour sentir l'extrême supériorité de celles-ci, sur tout ce que notre propre fond peut nous fournir.

On peut alléguer, en faveur de l'universalité du *déluge* mosaïque, les traditions presque universelles qui en ont été conservées chez tous les peuples des quatre parties du monde, quoique les nations ayent donné à leurs *déluges* des dates & des époques aussi différentes entr'elles qu'elles le sont toutes avec la date du *déluge* de Noé. Ces différences n'ont point empêché un grand nombre d'historiens chrétiens de faire peu de cas de la chronologie des tems fabuleux & héroïques de la Grece & de l'Egypte, & de ramener tous ces faits particuliers à l'époque & à l'événement unique que nous a transmis l'historien des Hébreux.

Si ce système dérange beaucoup les idées des chronologistes de bonne foi, néanmoins on doit reconnoître combien il est fondé en raison, puisqu'il n'y a pas un de ces *déluges*,

Documents

quoique donnés comme particuliers par les anciens, où l'on ne reconnoisse au premier coup d'oeil les anecdotes & les détails qui sont propres à la Genese. On y voit la même cause de ce terrible châtement, une famille unique sauvée, une arche, des animaux, & & cette colombe que Noé envoya à la découverte, messenger qui n'est autre chose que la chaloupe ou le radeau dont parlent quelques autres traditions profanes. Enfin on y reconnoît jusqu'au sacrifice qui fut offert par Noé au Dieu qui l'avoit sauvé. Sous ce point de vûe, tous ces *déluges* particuliers rentrent donc dans le récit & dans l'époque de celui de la Genese. Deucalion dans la famille duquel on trouve un Japet, Prométhée, Xisuthrus, tous ces personnages se réduisent au seul Noé ; & ce sont-là les témoignages qui ont paru les plus convaincans de l'universalité de notre *déluge*. Aussi cette preuve a-t-elle été déjà très souvent employée par les défenseurs de traditions [IV,797] judaïques ; mais d'un autre côté, un système qui renverse toutes les antiquités & les chronologies des peuples est-il resté sans replique ? Non, sans doute ; il a trouvé un grand nombre d'opposans. Quoique ce soit un des lieux communs des preuves du *déluge*, il n'a été adopté d'aucun chronologiste, & chacun d'eux n'en a pas moins assigné des époques diverses & distinctes à chacun de ces *déluges*, & il ne faut pas se hâter de les condamner. Ce système, si favorable à l'universalité du *déluge* par l'analogie frappante & singulière des détails des auteurs profanes avec ceux de l'auteur sacré, est extrêmement défavorable d'ailleurs ; & loin d'en conclure que le *déluge* mosaïque a été universel, & n'a laissé qu'une seule famille de tout le genre humain, on pourroit au contraire juger par les anecdotes particulieres & propres aux contrées où ces traditions dispersées se sont conservées, qu'il est évident qu'en toutes il est resté quelques-uns des anciens témoins & des anciens habitans, qui après en être échapés, ont transmis à leur postérité ce qui étoit arrivé en leur pays à telle & telle riviere, à telle & telle montagne, & à telle ou telle mer ; car Noé réclu & enfermé dans une arche, errant au gré des vents sur les sommets de l'Arménie, pouvoit-il être instruit de ce qui se passoit alors aux quatre coins du monde. Les Thessaliens, par exemple, disoient qu'au tems du *déluge*, le fleuve Penée enflé considérablement par

CORPUS, revue de philosophie

les pluies, avoit franchi les bornes de son lit & de sa vallée, avoit séparé le mont Ossa du mont Olympe qui lui étoit auparavant uni & continu, & que c'étoit par cette fracture que les eaux s'étoient écoulées dans la mer. Hérodote qui, bien des siècles après, alla vérifier la tradition sur les lieux, jugea par l'aspect des côteaux & par la position des escarpemens, que rien n'étoit plus vraisemblable & mieux fondé.

On avoit de même conservé en Boeotie la mémoire des effets du *déluge* sur cette contrée. Le fleuve Colpias s'étoit prodigieusement accru ; son lit & sa vallée étant comblés, il avoit rompu les sommets qui le contenoient à l'endroit du mont Ptoüs, & ses eaux s'étoient écoulées par cette nouvelle issue. Le curieux Wheler qui, dans son voyage de la Grece eut occasion d'examiner le terrain, vérifia la tradition historique sur les monumens naturels qui en sont restés, & il convient que le fait est certainement arrivé de la sorte.

Le dégoisement du Pont-Euxin dans l'Archipel & dans la Méditerranée avoit aussi laissé chez les Grecs & chez les peuples de l'Asie mineure une infinité de circonstances propres aux seuls lieux où il avoit causé des ravages ; & le fameux M. de Tournefort a de même reconnu tous les lieux & les endroits où l'effort des eaux du Pont-Euxin débordé s'étoit alternativement porté d'une rive à l'autre, dans toute la longueur du détroit de Constantinople. Le détail qu'il en donne & la description qu'il fait des prodigieux escarpemens que cette subite & violente irruption y a produits autrefois, en tranchant la masse & le solide de ce continent, est un des morceaux des plus intéressans de son voyage, & des plus instructifs pour les physiciens & autres historiens de la nature. On ne rapportera pas d'autres exemples que ceux-là (quoiqu'il y en ait un plus grand nombre, soit en Europe, soit en Asie, soit en Amérique même), de ces détails propres & particuliers aux contrées où les traditions d'un *déluge* sont restées, & qui, prouvant ce semble d'une manière évidente qu'en chacune de ces contrées il y a eu des témoins qui y ont survécu, seroient par conséquent très-contraires au texte formel de la Genese sur l'universalité du *déluge*. Mais tous ces *déluges* nationaux sont, dit-on toujours, de la même date que celui des Hébreux. Quelque favo-

Documents

rables que soient les observations qui précèdent, aux chronologistes qui n'ont point voulu confondre tous les *déluges* nationaux avec le nôtre, la preuve qui naît de l'analogie qu'ils ont d'ailleurs avec lui est si forte, qu'elle doit nous engager à les réunir ; & elle est si convenable & si conforme au texte qui parle de l'universalité, que tout bon chrétien doit tenter de résoudre les objections qui s'y opposent ; ce qui n'est pas aussi difficile que l'on pense peut-être, du moins relativement aux observations particulières aux peuples & aux contrées. Les traditions qui nous parlent des effets du *déluge* sur la Thessalie, la Boëtie (OE), & sur les contrées de la Thrace & de l'Asie mineure, sont appuyées de monumens naturels si authentiques, que l'on ne peut douter, après les observations des voyageurs qui les ont examinés en historiens & en physiciens, que les effets de ces *déluges* n'aient été tels que les traditions du pays le portent. Or ces effets, c'est-à-dire ces furieuses & épouvantables dégradations qui se remarquent dans ces contrées sur les montagnes & les continens qui ont autrefois été tranchés par les débordemens extraordinaires du Pénée, du Colpias, & du Pont-Euxin, sont-ils uniques sur la terre & propres seulement à ces contrées ? N'est-ce, par exemple, que dans le détroit de Constantinople que se remarquent ces côtes roides, escarpées & déchirées, toujours & constamment opposées à la chute des eaux des contrées supérieures & placées dans les angles alternatifs & correspondans que forme ce détroit ? Et n'est-ce enfin que dans ce seul détroit que l'on trouve ces angles alternatifs, & qui se correspondent avec une si parfaite régularité ? La physique est instruite aujourd'hui du contraire. Cette admirable disposition des détroits, des vallées & des montagnes, est propre à tous les lieux de la terre sans aucune exception. C'est même un problème des plus intéressans & des plus nouveaux que les observateurs de ce siècle se soient proposés, & dont ils cherchent encore la solution. Or ne se présente-t-elle pas ici d'elle-même ? Ces positions & ces escarpemens régulièrement distribués, les uns à l'égard des autres, dans le cours de toutes les vallées de la terre, sont semblables en tout aux dispositions qui se voyent dans le détroit de Constantinople & dans les vallées du Pénée & du Colpias. Elles ont donc la

CORPUS, revue de philosophie

même origine ; elles sont donc les monumens du même fait, mais ces monumens sont universels ; il est donc constant que le fait a été universel ; c'est-à-dire, il est donc vrai, ainsi que dit la Genese, que l'éruption des sources & la chute des pluies ayant été générales, les torrens & les inondations qui en ont été les suites, ont parcouru la surface entiere de la terre, ce qu'il nous falloit prouver. A cette solution se présentent deux objections : 1°. les physiciens ne conviennent point encore que ces angles alternatifs & tous ces escarpemens qui se voyent dans nos vallées soient les effets du *déluge* ; ils les regardent au contraire comme les monumens du séjour des mers, & non comme ceux d'une inondation passagere. 2°. Toute favorable que cette solution paroisse, on sent encore néanmoins qu'il faut toujours qu'il soit resté des témoins en différentes contrées de la terre, puisque les anecdotes physiques qui font la base de notre solution ont été conservées en plusieurs contrées particulieres. Le *déluge*, à la vérité, aura été universel, mais on ne pourra point dire de même que la destruction de l'espece humaine ait été universelle. Nous répondrons à la premiere objection au troisieme article [IV, 798] sur les effets du *déluge*, & nous tâcherons de répondre ici à la seconde. Les terribles effets du *déluge* ont été connus de Noé & de sa famille dans les lieux de l'Asie où il a demeuré ; ceci ne peut se contester. Quoiqu'enfermé dans l'arche, Noé dès le commencement des pluies voyoit autour de lui tout ce qui se passoit ; il vit les pluies tomber du ciel, les gouffres de la terre s'ouvrir & vomir les eaux souterraines ; il vit les rivieres s'enfler, sortir de leur lit, remplir les vallées, tantôt se répandre par-dessus les sommets collatéraux qui dirigeoient leur cours, & tantôt rompre ces mêmes sommets dans les endroits les plus foibles, & se frayer de nouvelles routes au travers des continens pour aller se précipiter dans les mers. Le mont *Ararat* ne porte sans doute ce nom, qui signifie en langue orientale *malédiction du tremblement*, que parce que la famille de Noé qui prit terre aux environs de cette montagne d'Arménie, y reconnut les affreux vestiges & les effroyables dégradations que l'éruption des eaux, que la chute des torrens, & que les tremblemens de la terre, maudite par le Seigneur, y avoient causé & laissé. Or il en a pû

Documents

être de même pour les autres lieux de la terre, où des détails particuliers sur le *déluge* se sont conservés. C'est de cette même famille de Noé que nous les tenons ; à mesure que les descendans de ce patriarche se sont successivement répandus sur tous les continens, ils y ont reconnu par-tout les mêmes empreintes qu'avoient laissé le *déluge* en Arménie, & ils ont dû juger par la nature des dégradations, de la nature des causes destructives. Telle est donc la source de ces détails particuliers & propres aux contrées qui nous les donnent ; ce sont les monumens eux-mêmes qui les ont transmis & qui les transmettront à jamais. Mais, dira-t-on encore, les dates ne sont point les mêmes. Et qu'importe, si c'est toujours le même fait ? Les Hébreux, de qui nous tenons l'histoire d'un *déluge* universel, sont-ils entr'eux plus d'accord sur les époques ? N'y a-t-il pas dans celles qu'ils nous donnent, de prodigieuses différences, & en convenons nous moins qu'il n'y a cependant dans leurs differens systèmes qu'un seul & même *déluge* ? Croyons donc qu'il en est de même à l'égard de l'histoire profane, qu'elle ne nous présente que le même fait, malgré la différence des dates ; & quant aux circonstances particulières, que ce sont les seuls monumens qui les ont suggérées aux nouveaux habitans de la terre, & non comme on le voudroit conclure, la présence des differens témoins qui y auront survécu ; ce qui seroit extrêmement contraire à notre foi. Les chronologistes, à la vérité, n'adopteront peut être jamais ce sentiment : mais dès qu'ils conviennent du fait, c'est une raison toute naturelle de s'en tenir pour l'époque au parti des théologiens qui trouvent ici les physiciens d'accord avec eux. Au reste, s'il y a encore dans cette solution quelque difficulté physique ou historique, c'est aux siècles, aux tems & au progrès de nos connoissances à nous les résoudre.

On a regardé encore comme une preuve physique de l'universalité du *déluge* & des grands changemens qu'il a opérés sur toute la face du monde, cette multitude étonnante de corps marins qui se trouvent répandus tant sur la surface de la terre que dans l'intérieur même de tous les continens, sans que l'éloignement des mers, l'étendue des régions, la hauteur des montagnes, ou la profondeur des fouilles, ayent encore pû faire

CORPUS, revue de philosophie

connoître quelque exception dans cette surprenante singularité. Ce sont-là sans contredit des monumens encore certains d'une révolution universelle, telle qu'elle soit, & si on en excepte quelques naturalistes modernes, <cb-> tous les savans & tous les hommes mêmes sont d'accord entr'eux pour les regarder comme les médailles du *déluge*, & comme les reliques du monde ancien qu'il a détruit.

Cette preuve est très-forte ; aussi a-t-elle été souvent employée. Cependant on lui a opposé l'antiquité des pyramides d'Egypte ; ces monumens remontent presque à la naissance du monde : cependant on découvre déjà des coquilles décomposées dans la formation des pierres dont on s'est servi pour les construire. Or quelle suite énorme de siècles cette formation ne suppose-t-elle pas ? Et comment expliquer ce phénomène, sans admettre l'éternité du monde ? Expliquera-t-on la présence des corps marins dans les pierres des pyramides par une cause, & la présence des mêmes corps dans nos pierres, par une autre cause ? cela seroit ridicule : mais d'un autre côté, dans les questions où la foi est mêlée, quel besoin de tout expliquer ? D'ailleurs on doit noter ici que si la preuve que nous avons tirée des escarpemens que l'on voit régulièrement disposés dans toutes les vallées du monde, étoit reconnue pour bonne & solide, cette seconde preuve, tirée des corps marins ensevelis dans nos continens, ne pourroit cependant concourir avec elle comme preuve du même fait. Car si ce sont les eaux & les torrens du *déluge* qui, en descendant du sommet & du milieu des continens vers les mers, ont creusé en serpentant sur la surface de la terre, tous ces profonds sillons que les hommes ont appelés des vallées ; & si ce sont eux qui, en fouillant ainsi le solide de nos continens & en les tranchant, ont produit les escarpemens de nos côteaux, de nos côtes & de nos montagnes dans tous les lieux dont la résistance & l'exposition les ont obligés malgré eux à changer de direction ; ce ne peut être par conséquent ces mêmes torrens qui y aient apporté les corps marins, puisque ces corps marins se trouvent dans ce qui nous reste de la masse des anciens terrains tranchés. Le tremblement de terre qui a brisé le mont Ararat, & qui l'a rendu d'un aspect hydeux & effroyable,

Documents

n'est pas l'agent qui a pû mettre des fossiles dans les débris entiers qui en restent ; ce n'est pas non plus l'acte qui a séparé l'Europe de l'Asie au détroit du Pont-Euxin, qui a mis dans les bancs dont l'extrémité & la coupe se découvrent dans les escarpemens & les arrachemens des terrains qui sont restés de part & d'autre, les corps marins que contient l'intérieur du pays. Ceci, je crois, n'a pas besoin de plus longue explication pour être jugé naturel & raisonnable, il n'en résulte rien de défavorable au *déluge*, puisqu'une seule de ces deux preuves suffit pour montrer physiquement les traces de son universalité. Il s'ensuit seulement qu'un de ces deux monumens de l'histoire de la terre appartient à quelqu'autre fait fort différent du *déluge*, & qui n'a point de rapport à l'époque que nous lui assignons ».

II. Le *déluge* reconnu universel, les philosophes ne savent où trouver l'eau qui l'a produit : tantôt ils n'ont employé que les eaux du globe, & tantôt des eaux auxiliaires qu'ils ont été chercher dans la vaste étendue des cieux, dans l'athmosphère, dans la queue d'une comète.

Moyse en établit deux causes ; les sources du grand abysme furent lâchées, & les cataractes du ciel furent ouvertes : ces expressions ne semblent nous indiquer que l'éruption des eaux souterraines & la chute des pluies ; mais nos physiciens ont donné bien plus de carrière à leur imagination.

Burnet, dans son livre *telluris theoria sacra*, prouve qu'il s'en faut de beaucoup que toutes les eaux de l'océan eussent suffi pour submerger la terre, & [IV, 799] surpasser de quinze coudées le sommet des plus hautes montagnes ; suivant son calcul il n'auroit pas fallu moins que de huit océans. En supposant que la mer eût été entièrement mise à sec, & que toutes les nuées de l'athmosphère se fussent dissoutes en pluie, il manqueroit encore la plus grande partie des eaux du *déluge*. Pour résoudre cette difficulté plusieurs excellens naturalistes, tels que Stenon, Burnet, Woodward, Scheuchzer, &c. adoptent le système de Descartes sur la formation de la terre : ce philosophe prétend que la terre dans son origine étoit parfaitement ronde & égale, sans montagnes & sans vallées ; il en établit la formation sur des principes de Méchanique, & suppose que dans son premier état c'étoit un

CORPUS, revue de philosophie

tourbillon fluide & épais rempli de diverses matieres hétérogènes, qui après avoir pris consistance insensiblement & par degrés, ont formé suivant les lois de la pesanteur des couches ou lits concentriques, & composé ainsi à la longue le solide de la terre. Burnet pousse cette théorie plus loin ; il prétend que la terre primitive n'étoit qu'une croûte orbiculaire qui recouvroit l'abysme, ou la mer qui s'étant fendue & brisée en morceaux dans le sein des eaux, noya tous ceux qui l'habitoient. Le même auteur ajoute que par cette révolution le globe de la terre non-seulement fut ébranlé & s'ouvrit en mille endroits, mais que la violence de la secousse changea sa situation, ensorte que la terre qui auparavant étoit placée directement sous le zodiaque, lui est ensuite devenue oblique ; d'où est née la différence des saisons, auxquelles la terre, selon lui & selon les idées de bien d'autres, n'étoit point sujette avant le *déluge*.

Mais comment accorder toutes les parties de ce système, & cette égalité prétendue de la surface de la terre, avec le texte de l'Écriture que l'on vient de citer ? il est expressément parlé des montagnes comme d'un point qui sert à déterminer la hauteur des eaux ; & avec cet autre passage de la Genese, *vijj. 22.* où Dieu promettant de ne plus envoyer de *déluge* & de rétablir toutes choses dans leur ancien état, dit que le tems des semences & la moisson, le froid & le chaud, l'été & l'hyver, le jour & la nuit, ne cesseront point de s'entre-suivre.

« Circonstances qui ne se concilient point avec les idées de Burnet, & qui en nous apprenant que l'ancien monde étoit sujet aux mêmes vicissitudes que le nouveau, nous fait de plus connoître une des anecdotes du *déluge* à laquelle on a fait peu d'attention ; c'est cette interruption du cours regle de la nature, & sur-tout du jour & de la nuit, qui indique qu'il y eut alors un grand dérangement dans le cours annuel du globe, dans sa rotation journaliere, & une grande altération dans la lumiere ou dans le soleil même. La mémoire de cette altération du soleil au tems du *déluge* s'étoit conservée aussi chez les Egyptiens & chez les Grecs. On peut voir dans l'histoire du ciel de M. Pluche, que le nom de *Deucalion* ne signifie autre chose qu'*affoiblissement du soleil*».

Documents

D'autres auteurs supposant dans l'abysme ou la mer une quantité d'eau suffisante, ne sont occupés que du moyen de l'en faire sortir ; en conséquence quelques-uns ont recours à un changement du centre de la terre, qui entraînant l'eau après lui, l'a fait sortir de ses reservoirs, & a inondé successivement plusieurs parties de la terre.

Le savant Whiston, dans sa *nouvelle théorie de la terre*, donne une hypothèse extrêmement ingénieuse & tout-à-fait nouvelle : il juge par beaucoup de circonstances singulieres qu'une comete descendant sur le plan de l'écliptique vers son périhélie, passa directement au-dessus de la terre le premier jour du *déluge*. Les suites qui en résulterent furent premierement que cette comete, lorsqu'elle se trouva au-dessous <cb-> de la lune, occasionna une marée d'une étendue & d'une force prodigieuse dans toutes les petites mers, qui suivant son hypothèse faisoient partie de la terre avant le *déluge* (car il croit qu'il n'y avoit point alors de grand océan) ; que cette marée fut excitée jusque dans l'abysme qui étoit sous la premiere croûte de la terre ; qu'elle grossit à mesure que la comete s'approcha de la terre, & que la plus grande hauteur de cette marée fut lorsque la comete se trouva le moins éloignée de la terre. Il prétend que la force de cette marée fit prendre à l'abysme une figure elliptique beaucoup plus large que la sphérique qu'elle avoit auparavant ; que cette premiere croûte de la terre qui recouvroit l'abysme, forcée de se prêter à cette figure, ne le put à cause de la solidité & de l'ensemble de ses parties ; d'où il prétend qu'elle fut nécessitée de se gonfler, & enfin de se briser par l'effort des marées & de l'attraction dont on vient de parler ; qu'alors l'eau sortant des abysmes où elle se trouvoit renfermée, fut la grande cause du *déluge* : ce qui répond à ce que dit Moïse, que les sources du grand abysme furent rompues.

De plus, il fait voir que cette même comete s'approchant du soleil, se trouva si serrée dans son passage par le globe de la terre, qu'elle l'enveloppa pendant un tems considérable dans son atmosphere & dans sa queue, obligeant une quantité prodigieuse de vapeurs de s'étendre & de se condenser sur sa surface ; que la chaleur du soleil en ayant raréfié ensuite une grande partie, elles

CORPUS, revue de philosophie

s'éleverent dans l'atmosphère & retombèrent en pluie violente ; ce qu'il prétend être la même chose que ce que Moïse veut faire entendre par ces mots, *les cataractes du ciel furent ouvertes*, & sur-tout par la pluie de *quarante jours* : car quant à la pluie qui tomba ensuite, dont la durée forme avec la première un espace de cent cinquante jours, Whiston l'attribue à ce que la terre s'est trouvée une seconde fois enveloppée dans l'atmosphère de la comète, lorsque cette dernière est venue à s'éloigner du soleil. Enfin pour dissiper cet immense volume d'eau, il suppose qu'il s'éleva un grand vent qui en dessécha une partie, & força le reste de s'écouler dans les abîmes par les mêmes ouvertures qu'elles en étoient sorties, & qu'une bonne partie resta dans le sein du grand océan qui venoit d'être formé, dans les autres petites mers, & dans les lacs dont la surface des continents est couverte & entrecoupée aujourd'hui.

Cette curieuse théorie ne fut d'abord proposée que comme une hypothèse, c'est-à-dire que l'auteur ne supposa cette comète que dans la vue d'expliquer clairement & philosophiquement les phénomènes du *déluge*, sans vouloir assurer qu'il ait effectivement paru dans ce tems une comète si près de la terre. Ces seuls motifs firent recevoir favorablement cette hypothèse. Mais l'auteur ayant depuis approfondi la matière, il prétendit prouver qu'il y avoit eu en effet dans ce tems une comète qui avoit passé très près de la terre, & que c'étoit cette même comète qui avoit reparu en 1680 ; ensorte qu'il ne se contenta plus de la regarder comme une hypothèse, il donna un traité particulier intitulé *la cause du déluge démontrée*. Voyez [Comète](#).

« Si on doit faire quelque fond sur cette décision hardie, nous croyons que ce devrait moins être sur l'autorité de Whiston & de ses calculs, que sur l'effroi de tous les tems connus, & sur cette terreur universelle que l'apparition de ces astres extraordinaires a toujours causée chez toutes les nations de la terre, sans que la diversité des climats, des mœurs, des religions, des usages & des coutumes, y aient mis quelque exception. On n'a point encore assez réfléchi sur cette terreur & sur son origine, & l'on n'a point, comme on auroit dû faire, fondé sur cette matière [IV, 800] intéressante les anciennes traditions, & les allégories

Documents

sous lesquelles l'écriture & le style figuré des premiers peuples rendoient les grands événemens de la nature.

On peut juger par les seuls systèmes de Burnet & de Whiston, qui ont été adoptés en tout ou en partie par beaucoup d'autres physiciens après eux, combien cette question des causes physiques du *déluge* est embarrassante. On pourroit cependant soupçonner que ces savans se sont rendus à eux-mêmes ce problème plus difficile qu'il n'est peut-être en effet, en prenant avec trop d'étendue ce que dit la Genèse des quinze coudées d'élevation dont les eaux du *déluge* surpasserent les plus hautes montagnes. Sur cette expression ils ont presque tous imaginé que la terre avoit dû par conséquent être environnée en entier d'un orbe d'eau qui s'étoit élevé à pareille hauteur au-dessus du niveau ordinaire des mers ; volume énorme qui les a obligé tantôt de rompre notre globe en morceaux pour le faire écrouler sous les eaux, tantôt de le dissoudre & de le rendre fluide, & presque toujours d'aller emprunter au reste de l'univers les eaux nécessaires pour remplir les vastes espaces qui s'étendent jusqu'au sommet de nos montagnes. Mais pour se conformer au texte de la Genèse, est-il nécessaire de se jeter dans ces embarras, & de rendre si composés les actes qui se passèrent alors dans la nature ? La plupart de ces auteurs ayant conçu qu'il y eut alors des marées excessives, ne pouvoient-ils pas s'en tenir à ce moyen simple & puissant, qui rend si vraisemblable la souplesse qu'on a lieu de soupçonner dans les continens de la terre ? souplesse dont l'auteur d'une mappemonde nouvelle vient d'expliquer les phénomènes & les effets dans les grandes révolutions.

Si cette flexibilité des couches continues de la terre est une des principales causes conspirantes au mouvement périodique dont nos mers sont régulièrement agitées dans leurs bassins, il est donc très-possible que le ressort de la voûte terrestre fortement agitée au tems du *déluge*, eût permis aux mers entières de se porter sur les continens, & aux continens de se porter vers le centre de la terre en se submergeant sous les eaux avec une alternative de mouvement toute semblable à celui de nos marées journalières ; mais avec une telle action & une telle accélération, que tantôt l'hémisphère maritime étoit à sec quand l'hémisphère

CORPUS, revue de philosophie

terrestre étoit submergée, & que tantôt celui-ci reprenoit son état naturel en repoussant les eaux dans leurs bassins ordinaires. La surface du globe est assez également divisée en continens & en mers, pour que les eaux de ces mers ayent seules suffi à couvrir une moitié du globe dans les tems où l'agitation du corps entier de la terre lui faisoit abandonner l'autre. Le physicien ne doit concevoir rien d'impossible dans une telle opération, & le théologien rien de contraire au texte de la Genese ; il n'aura point fallu d'autres eaux que celles de notre globe, & aucun homme n'aura pû échapper à ces marées universelles.

La troisieme question sur le *déluge* roule sur ses effets, & les savans sont extrêmement partagés là-dessus : ils se sont tous accordés pendant longtems à regarder la dispersion des corps marins comme un des effets de ce grand événement ; mais la difficulté est d'expliquer cet effet d'une maniere conforme à la disposition & à la situation des bays, des couches & des contrées où on les trouve ; & c'est on quoi les Naturalistes ne s'accordent guere ».

Ceux qui suivent le systeme de Descartes, comme Stenon, &c. prétendent que ces restes d'animaux de la terre & des eaux, ces branches d'arbres, ces feuilles, &c. que l'on trouve dans les lits & couches des carrieres, sont une preuve de la fluidité de la terre dans son origine ; mais alors ils sont obligés d'admettre une seconde formation des couches beaucoup postérieure à la premiere, n'y ayant lors de la premiere ni plantes ni animaux : c'est ce qui fait soutenir à Stenon qu'il s'est fait dans différens tems de secondes formations, par des inondations, des tremblemens de terre, des volcans extraordinaires, &c. Burnet, Woodward, Scheuchzer, &c. aiment mieux attribuer au *déluge* une seconde formation générale sans cependant exclure les formations particulieres de Stenon. Mais la grande objection qui s'éleve contre le système de la fluidité, ce sont les montagnes ; car si le globe de la terre eût été entierement liquide, comment de pareilles inégalités se seroient-elles formées ?

Documents

« comment le mont Ararat auroit-il montré à Noé son pic & ses effroyables dégradations, telles dès ces premiers tems que M. Tournefort les a vûes au commencement de ce siecle, c'est-à-dire inspirant l'horreur & l'effroi » ?

Scheuchzer est du sentiment de ceux qui prétendent qu'après le *déluge* Dieu, pour faire rentrer les eaux dans leurs réservoirs souûterrains, brisa & ôta de sa main toute-puissante un grand nombre de couches qui auparavant étoient placées horisontalement, & les entassa sur la surface de la terre ; raison, dit-il, pour laquelle toutes les couches qui se trouvent dans les montagnes, quoique concentriques, ne sont jamais horisontales.

Woodward regarde ces différentes couches comme les sédimens du *déluge* ; & il tire un grand nombre de conséquences des poissons, des coquillages, & des autres débris qui expliquent assez clairement selon lui les effets du *déluge*. Premièrement que les corps marins & les dépouilles des poissons d'eau douce ont été entraînés hors des mers & des fleuves par le *déluge* universel, & qu'ensuite les eaux venant à s'écouler les ont laissés sur la terre. 2°. Que pendant que l'inondation couvrait le globe de la terre, tous les solides, tels que les pierres, les métaux, les minéraux, ont été entièrement dissous, à l'exception cependant des fossiles marins ; que ces corpuscules se sont trouvés ensuite confondus avec les coquillages & les végétations marines & terrestres, & ont formé des masses communes. Troisièmement que toutes ces masses qui nageoient dans les eaux pêle-mêle, ont été ensuite précipitées au fond ; & suivant les lois de la pesanteur, les plus lourdes ont occupé les premières places, & ainsi des autres successivement : que ces matieres ayant de cette maniere pris consistance, ont formé les différentes couches de pierre, de terre, de charbon, &c. Quatrièmement que ces couches étoient originaiement toutes paralleles, égales & régulières, & rendoient la surface de la terre parfaitement sphérique ; que toutes les eaux étoient au-dessus, & formoient une sphere fluide qui enveloppoit tout le globe de la terre. Cinquièmement que quelque tems après par l'effort d'un agent renfermé dans le sein de la terre, ces couches furent brisées dans toutes les parties du globe, & changerent de situation ; que dans certains endroits elles furent

CORPUS, revue de philosophie

élevées, & que dans d'autres elles s'enfoncerent, & de-là les montagnes, les vallées, les grottes, &c. le lit de la mer, les îles, &c. en un mot tout le globe terrestre arrangé par cette rupture & ce déplacement de couches, selon la forme que nous lui voyons présentement. Sixièmement que par cette rupture des couches, l'enfoncement de quelques parties & l'élevation d'autres qui se firent vers la fin du *déluge*, la masse des eaux tomba dans les parties de la terre qui se trouverent les plus enfoncées & les plus basses, dans les lacs & autres cavités, dans le lit de l'océan, & remplit l'abysme par [IV, 801] les ouvertures qui y communiquent, jusqu'au point qu'elle fut en équilibre avec l'océan.

« On peut juger par cet extrait, que l'auteur a recours pour expliquer les effets du *déluge* à un second chaos : son système est extrêmement composé ; & si-en quelques circonstances il paroît s'accorder avec certaines dispositions de la nature, il s'en éloigne en une infinité d'autres : d'ailleurs, le fond de cette théorie roule sur un principe si peu vraisemblable, sur cette dissolution universelle du globe, dont il est forcé d'excepter les plus fragiles coquillages, qu'il faudroit être bien prévenu pour s'y arrêter.

Mais tous ces systèmes sur l'origine des fossiles deviendront inutiles, & seront abandonnés en entier, si le sentiment qui n'attribue leur position & leur origine qu'à un long & ancien séjour de toutes nos contrées présentement habitées sous les mers, continue à faire autant de partisans qu'il en fait aujourd'hui. La multitude d'observations que nous devons de notre siècle & de nos jours, à des personnes éclairées, & dont plusieurs ne sont nullement suspectes de nouveauté sur le fait de la religion, nous ont amené à cette idée, que toutes les découvertes confirment de jour en jour ; & vraisemblablement c'est où les Physiciens & les Théologiens mêmes vont s'en tenir : car on a cru pouvoir aisément allier cette étrange mutation arrivée dans la nature, avec les suites & les effets du *déluge* selon l'histoire sainte ».

M. D. L. P. est un des premiers qui ait avancé qu'avant le *déluge* notre globe avoit une mer extérieure, des continens, des montagnes, des rivières, &c. & que ce qui occasionna le *déluge*

Documents

fut que les cavernes souterraines & leurs piliers ayant été brisés par d'horribles tremblemens de terre, elles furent, sinon en entier, du moins pour la plus grande partie, ensevelies sous les mers que nous voyons aujourd'hui ; & qu'enfin cette terre où nous habitons étoit le fond de la mer qui existoit avant le *déluge* ; & que plusieurs îles ayant été englouties, il s'en est formé d'autres dans les endroits où elles sont présentement.

Par un tel système qui remplit les idées & les vûes de l'Écriture-sainte, les grandes difficultés dont sont remplis les autres systèmes s'évanouissent ; tout ce que nous y voyons s'explique naturellement. On n'est plus surpris qu'il se trouve dans les différentes couches de la terre, dans les vallées, dans les montagnes, & à des profondeurs surprenantes, des amas immenses de coquillages, de bois, de poissons, & d'autres animaux, & végétaux terrestres & marins : ils sont encore dans la position naturelle où ils étoient lorsque leur élément les a abandonnés, & dans les lieux où les fractures & les ruptures arrivées dans cette grande catastrophe leur ont permis de tomber & de s'ensevelir. *Transact. philos. n°. 266.*

« M. Pluche n'a pas été le seul à embrasser un système aussi chrétien, & qui lui a paru d'autant plus vraisemblable, que nous ne trouvons sur nos continens aucuns débris des habitations & des travaux des premiers hommes, ni aucuns vestiges sensibles du séjour de l'espece humaine ; ce qui devoit être, à ce qu'il lui semble, fort commun si la destruction universelle des premiers hommes étoit arrivée sur les mêmes terrains que nous habitons ; objection puissante que l'on fait à tous les autres systèmes, mais à laquelle ils peuvent néanmoins en opposer une autre qui n'a pas moins de force pour détruire toutes les idées des modernes.

M. Pluche & les autres qui ont imaginé que l'ancienne terre où il ne devoit point y avoir de fossiles marins a été précipitée sous les eaux, & que les lits des anciennes mers ont pris leur place, sont forcés de convenir que les régions du Tigre & de l'Euphrate n'ont point été comprises dans cette terrible submersion, & qu'elles seules en ont été exceptées parmi toutes celles de l'ancien monde. Le nom de ces fleuves & des contrées

CORPUS, revue de philosophie

circonvoisines, leur fertilité incroyable, la sérénité du ciel, la tradition de tous les peuples, & en particulier de l'histoire sainte, tout les a mis dans la nécessité de souscrire à cette vérité, & de dire *voici encore le berceau du genre humain* ; Spect. de la Nat. tom. VIII. pag. 93. Si on examine à présent comment cette exception a pû se faire & ce qui a dû s'ensuivre, on ne trouvera rien que de très-contraire à l'époque où le nouveau système fixe la sortie de nos continens hors des mers. Si les pays qu'arrosent le Tigre & l'Euphrate n'ont point été effacés de dessus la terre, & n'ont point changé comme on est obligé d'en convenir, c'est sans doute parce qu'il n'y eut point d'affaissement dans les sommets d'où ces fleuves descendent, dans ceux qui les dirigent à l'orient & à l'occident en y conduisant les ruisseaux & les grandes rivières qui les forment, ni aucune élévation au lit de cette partie de nos mers où ils se déchargent ; d'où il doit suivre que toute cette étendue de terre bornée par la mer Caspienne, la mer Noire, la mer Méditerranée, & le golfe Persique, n'a dû recevoir aussi aucune altération dans son ancien niveau & dans ses pentes, & dans la nature de ses terrains ; puisque les revers de tous les sommets qui regardent les grandes vallées du Tigre & de l'Euphrate n'ayant point baissé ni changé, il est constant que les revers de ces mêmes sommets qui regardent l'Arménie, la Perse, l'Asie mineure, la Syrie, l'Arabie, &c. n'ont point dû baisser non plus, & qu'ainsi toutes ces vastes contrées situées à l'entour & au-dehors du bassin de l'Euphrate & des rivières qui le forment, n'ont souffert aucun affaissement, & ont été nécessairement exceptées de la loi générale en faveur de leur proximité du berceau du genre humain : elles font donc partie de cet illustre échantillon qui nous reste de l'ancien monde, & c'est donc là qu'on pourroit aller pour juger de la différence qui doit se trouver entr'eux, & voir enfin si elles ne contiennent point de fossiles marins comme tout le reste de la nouvelle terre que nous habitons ; c'est un voyage que les naturalistes & les voyageurs nous épargneront ; nous savons que toutes ces contrées sont remplies comme les nôtres de productions marines qui sont étrangères à leur état présent ; Plin même connoissoit les boucardes fossiles qu'on trouvoit dans la Babylonie : que devient donc le système sur

Documents

l'époque de la sortie des continens hors des mers ? N'est-il point visible que ces observations le détruisent, & que ses partisans n'en sont pas plus avancés, puisqu'il n'y a point de différence entre le nouveau & l'ancien monde, chose absolument nécessaire pour la validité de leur sentiment ? Au reste ces réflexions ne sont point contraires au fond de leurs observations. Si M. Pluche & un grand nombre d'autres ont reconnu que nos continens après un long séjour sous les eaux, où leurs couches & leurs bancs coquilleux s'étoient construits & accumulés, en sont autrefois sortis pour devenir l'habitation des hommes, c'est une chose dont on peut convenir, quoiqu'on ne convienne point de l'époque.

Quant aux preuves historiques & physiques du *déluge* & de son universalité, il nous restera toujours celle de l'uniformité des traditions, de leur généralité, & celles que l'on peut tirer des grands escarpemens & des angles alternatifs de nos vallées, qui au défaut des corps marins nous peuvent donner des preuves, nouvelles à la vérité, mais aussi fortes néanmoins que toutes celles qu'on [IV, 802] avoit jusqu'à ce jour : on en pourra juger par les observations suivantes.

M. Bourguet, & plusieurs autres observateurs depuis lui, ayant remarqué que toutes les chaînes des montagnes forment des angles alternatifs & qui se correspondent ; & cette disposition des montagnes n'étant que le résultat & l'effet conséquent de la direction sinueuse de nos vallées, on en a conclu que ces vallées étoient les anciens lits des courans des mers qui ont couvert nos continens, & qui y nourrissoient & produisoient les êtres marins dont nous trouvons les dépouilles. Mais si le fond des mers s'étant autrefois élevé au-dessus des eaux qui les couvroient, les anciennes pentes & les directions anciennes des courans ont été altérées & changées, comme il a dû arriver nécessairement dans un tel acte ; pourquoi donc aujourd'hui, dans un état de la nature tout différent & tout opposé à l'ancien, puisque ce qui étoit bas est devenu élevé, & ce qui étoit élevé est devenu bas ; pourquoi veut-on que les eaux de nos fleuves & de nos rivières suivent les mêmes routes que suivoient les anciens courans ; ne doivent-elles pas au contraire couler depuis ce tems-là sur des pentes toutes différentes & toutes nouvelles ; & n'est-il pas plus

CORPUS, revue de philosophie

raisonnable & en même tems tout naturel de penser que si les anciennes mers & leurs courans ont laissé sur leur lit quelques empreintes de leur cours, ces empreintes telles qu'elles soient ne doivent plus avoir de rapport à la disposition présente des choses, & à la forme nouvelle des continens. Ce raisonnement doit former quelque doute sur le système dominant de l'origine des angles alternatifs. Les sinuosités de nos vallées qui les forment, ont dans tout leur cours & dans leurs ramifications, trop de rapport avec la position de nos sommets & l'ensemble de nos continens, pour ne pas soupçonner qu'elles sont un effet tout naturel & dépendant de leur situation présente au-dessus des mers, & non les traces & les vestiges de courans des mers de l'ancien monde. Nos continens depuis leur apparition étant plus élevés dans leur centre qu'auprès des mers qui les baignent, il a été nécessaire que les eaux des pluies & des sources se sillonnassent dès les premiers tems une multitude de routes pour se rendre malgré toutes inégalités aux lieux les plus bas où les mers les engloutissent toutes. Il a été nécessaire que lors de la violente éruption des sources & des grandes pluies du *déluge*, les torrens qui en résulterent fouillassent & élargissent ces sillons au point où nous les voyons aujourd'hui. Enfin la forme de nos vallées, leurs replis tortueux, les grands escarpemens de leurs côtes & de leurs côteaux, sont tellement les effets & les suites du cours des eaux sur nos continens, & de leur chute des sommets de chaque contrée vers les mers, qu'il n'est pas un seul de ces escarpemens qui n'ait pour aspect constant & invariable le continent supérieur, d'où la vallée & les eaux qui y passent descendent ; ensorte que s'il arrivoit encore de nos jours des pluies & des débordemens assez violens pour remplir les vallées à comble comme au tems du *déluge*, les torrens qui en résulteroient viendroient encore frapper les mêmes rives escarpées qu'ils ont frappées & déchirées autrefois. Il suit de tout ceci une multitude de conséquences, dont le détail trop long ne seroit point ici placé ; on les trouvera *aux mots* [Vallée](#), [Montagne](#), [Riviere](#) . C'est aux observateurs de nos jours à réfléchir sur ce système, qui n'a peut-être contre lui que sa simplicité : s'ils l'adoptent, qu'elle preuve physique n'en résulte-t-il pas en faveur de l'universalité

Documents

du *déluge*, puisque ces escarpemens alternatifs de nos vallées se voyent dans toutes les contrées & les régions de la terre ? & quel poids ne donne-t-il point à ces différentes traditions de quelques peuples d'Europe & d'Asie sur les effets du *déluge* sur leurs contrées ? Tout se lie par ce moyen, la physique & l'histoire profane se confirment mutuellement, & celles-ci ensemble se concilient merveilleusement avec l'histoire sacrée ».

Il reste une dernière difficulté sur le *déluge* ; c'est qu'on a peine à comprendre comment après cet événement, de telle façon qu'il soit arrivé, les animaux passerent dans les diverses parties du monde, mais sur-tout en Amérique ; car pour les trois autres, comme elles ne forment qu'un même continent, les animaux domestiques ont pû y passer facilement en suivant ceux qui les ont peuplés, & les animaux sauvages, en y pénétrant eux-mêmes par succession de tems. La difficulté est plus grande par rapport à l'Amérique pour cette dernière espèce d'animaux, à moins qu'on ne la suppose jointe à notre continent par quelque isthme encore inconnu aux hommes, les animaux de la première espèce y ayant pû être transportés dans des vaisseaux : mais quelle apparence qu'on allât se charger de propos délibéré de peupler un pays d'animaux féroces, tels que le lion, le loup, le tigre, &c. à moins encore qu'on ne suppose une nouvelle création d'animaux dans ces contrées ? mais sur quoi seroit-elle fondée ? Il vaut donc mieux supposer, ou que l'Amérique est jointe à notre continent, ce qui est très-vraisemblable, ou qu'elle n'en est séparée en quelques endroits que par des bras assez étroits, pour que les animaux qu'on y trouve y aient pû passer : ces deux suppositions n'ont rien que de très-vraisemblable.

Terminons cet article par ces réflexions de M. Pluche, imprimées à la fin du troisième volume du *Spectacle de la Nature*.

Quelques savans, dit-il, ont entrepris de mesurer la profondeur du bassin de la mer, pour s'assurer s'il y avoit dans la nature assez d'eau pour couvrir les montagnes ; & prenant leur physique pour la règle de leur foi, ils décident que Dieu n'a point fait une chose, parce qu'ils ne conçoivent point comment Dieu l'a faite : mais l'homme qui sait arpenter ses terres & mesurer un tonneau d'huile ou de vin, n'a point reçu de jauge

CORPUS, revue de philosophie

pour mesurer la capacité de l'atmosphère, ni de sonde pour sentir les profondeurs de l'abysme : à quoi bon calculer les eaux de la mer dont on ne connaît pas l'étendue ? Que peut-on conclure contre l'histoire du *déluge* de l'insuffisance des eaux de la mer, s'il y en a une masse peut-être plus abondante dispersée dans le ciel ? Et à quoi sert-il enfin d'attaquer la possibilité du *déluge* par des raisonnemens, tandis que le fait est démontré par une foule de monumens ?

Le même auteur, dans le premier volume de l'histoire du ciel, a ramassé une infinité de monumens historiques du *déluge*, que les peuples de l'Orient avoient conservés avec une singulière & religieuse attention, & particulièrement les Egyptiens. Comme le *déluge* changea toute la face de la terre, les enfans de Noé, dit-il, en conserverent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs peres faisoient toujours l'ouverture de leurs fêtes ou de leurs prières publiques par des regrets & des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, c'est-à-dire sur les avantages de la nature dont les hommes avoient été privés par le *déluge*, & c'est ce qu'il prouve ainsi plus en détail.

« Les Egyptiens & la plupart des Orientaux, quels que soient des uns ou des autres ceux à qui on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des suites du *déluge*, qui devint célèbre & qu'on trouve par tout ; elle représentoit le monstre aquatique <cb-> [IV, 803] tué & Osiris ressuscité ; mais il sortoit de la terre des figures hydeuses qui entreprenoient de le déthrôner ; c'étoient des géans monstrueux, dont l'un avoit plusieurs bras, l'autre arrachoit les plus grands chênes, un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne & le lançoit contre le ciel : on les distinguoit tous par des entreprises singulieres & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briareus, Othus, Ephialtes, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rhaecus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien aimé, après avoir été rudement maltraité par Rhaecus, se déliroit heureusement de ses poursuites en se présentant à sa rencontre avec les griffes & la gueule d'un lion.

Or pour montrer que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de

Documents

caracteres significatifs qui expriment les desordres qui ont suivi le *déluge*, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte, il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géans. Briareus, dérivé de *beri*, *serenitas*, & de *harous*, *subversa*, signifie *la perte de la sérénité* ; Othus, de *onittoth*, *tempestatum vices*, *la succession ou la diversité des saisons* ; Ephialtes, de *evi* ou *ephi*, *nubes*, & de *althah*, *caligo*, c'est-à-dire *nubes caliginis* ou *nubes horrida*, *les grands amas de nuées auparavant inconnues* ; Encelade, *en-celed*, *fons temporaneus*, *torrens*, *le ravage des grandes eaux débordées* ; Porphyrion, de *phour*, *frangere*, & en doublant, *frustulatim defringere*, *les tremblemens de terre ou la fracture des terres* qui crevasse les plaines & renverse les montagnes ; Mimas, de *maim*, *les grandes pluies* ; Rhaecus, de *rouach*, *le vent*. Comment se pourroit-il faire, dit avec raison notre auteur, que tous ces noms conspirassent par hasard à exprimer tous les météores qui ont suivi le *déluge*, si ce n'avoit été là l'intention & le premier sens de cette allégorie ? La figure d'Horus en étoit une suite. *Hist. du ciel, tom. I. p. 107 & 108* ».

Ces observations singulieres sont pour ainsi dire, démontrées avec la derniere évidence dans le reste de l'ouvrage, & presque toutes les fables de l'antiquité y concourent à nous apprendre que les suites du *déluge* influerent beaucoup sur la religion des nouveaux habitans de la terre, & fient sur eux toute l'impression qu'un événement aussi terrible & qu'un tel exemple de la vengeance divine devoit nécessairement opérer.

*Article où tout ce qui est en guillemets est de M. Boulanger**.

[édition électronique de l'University of Chicago :
<http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>]

* Note de l'éditeur : il y a des citations de Boulanger et lui-même cite d'autres auteurs en donnant, le plus souvent, la référence. Ne pouvant se reporter au manuscrit de Boulanger, l'éditeur n'a pas distingué entre deux types de guillemets.

Corpus, revue de philosophie, a été créée en 1985 pour accompagner la publication des ouvrages de la collection du **Corpus des Œuvres de Philosophie en langue française**, sous la direction de Michel Serres, éditée chez Fayard de 1984 à 2005 puis publiée à Dijon, par Corpus – EUD.

La revue contient des documents, des traductions, des articles historiques et critiques. Son lien avec la collection ne limite pas ses choix éditoriaux.

La revue est éditée par l'**Association pour la revue *Corpus*** (Présidente : Francine Markovits. Bureau : André Pessel et Christiane Frémont). Depuis 1997, la revue est rattachée à l'équipe d'accueil EA 373-IREPH, et publiée avec le concours de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense.



Direction éditoriale de la revue : Francine Markovits et Thierry Hoquet

Comité scientifique : Miguel Benitez (U. de Séville), Olivier Bloch (U. Paris I), Philippe Desan (U. of Chicago), Maria das Graças de Souza (U. de Sao Paulo), Michele Le Doeuff (CNRS), Renate Schlesier (U. de Berlin), Mariafranca Spallanzani (U. de Bologne), Diego Tatian (U. nationale de Cordoba), Rita Widmaier (U. de Hanovre)

Comité éditorial : Jean-Robert Armogathe (EPHE), Jean-François Balaudé (U. Paris Ouest), Bernadette Bensaude-Vincent (U. de Paris I), Michèle Cohen-Halimi (U. Paris Ouest), Stéphane Douailler (U. Paris VIII), Laurent Fedi (IUFM Strasbourg), Christiane Frémont (CNRS), Philippe Hamou (U. Paris Ouest), Thierry Hoquet (U. Paris Ouest), Francine Markovits (U. Paris Ouest), Barbara de Négroni (Classes préparatoires, Versailles), François Pépin (l'EA 373 de Paris Ouest), André Pessel (IGEN honoraire), Jean Seidengart (U. Paris Ouest), Michel Serres (Académie française), Patrice Vermeren (U. Paris VIII et Centre franco-argentin, U. de Buenos-Aires)

<http://www.revuecorpus.com>

revue.corpus@noos.fr

ISSN 0296-8916

POUR COMMANDER

Sommaires et index sur le site.
<http://www.revuecorpus.com>

Abonnements, commande de numéros séparés, courrier au siège et à l'ordre de

Association pour la revue Corpus,
99 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris,
Répondeur et télécopie : 33 (0)1 43 55 40 71.
Courriel : revue.corpus@noos.fr

Abonnement : 34 € ; Après remise consentie aux libraires, distributeurs, étudiants (photocopie de la carte) : 22 €.			
Vente au numéro :			
Du numéro 1 au numéro 14/15 : 8 €			
Du numéro 16/17 au dernier numéro : 16 €			
Frais d'envoi en plus.			
A paraître : 2011 ... en préparation :			
N° 60 : <i>Lerminier</i> (mis en œuvre par Georges Navet, Université de Paris 8)			
N° 61 : <i>Matérialisme et cartésianisme</i> (mis en œuvre par Alexandra Torero-Ibad et Josiane Ayoub, Université du Québec à Montréal)			
A paraître 2012 :			
N° 62 : <i>La peine de mort</i> (mis en œuvre par L. Délia, CNRS)			
N° 63 : <i>La connaissance de soi</i> (mis en œuvre par C. Frémont, CNRS)			
Toute commande de plus de 10 numéros bénéficiera d'une réduction de 50 %.			
Règlement des commandes et abonnements à l'ordre de Corpus, revue de philosophie par chèque ou virement sur le CCP (La Banque Postale) :			
<i>Etablissement</i> 20041	<i>guichet</i> 01012	<i>Numéro de compte</i> 675680V033	<i>clé</i> 28
CODE IBAN : FR 89 20041 01012 3675680V033 28 CODE BIC : PSSFRPPSCE			
Numéros commandés :			
NOM.....			
Prénom.....			
Fonction.....			
Adresse			
e-mail.....			
Téléphone.....			

Revue de Synthèse

TRIMESTRIEL - N° 3/2010 - 24 €

TRAVAIL ET SAVOIRS TECHNIQUES DANS LA CHINE PRÉMODERNE 2. Trajectoires d'experts

Christian Lamouroux, Bing Zhao, Frédéric Obringer, Lucia Candelise

VARIA

Éric Brian

Cent dix ans de renouvellements incessants

Note sur l'itinéraire de la *Revue de synthèse* de 1900 à 2010

Yves Gingras

*Naming without necessity. On the genealogy and uses of the label
"historical epistemology"*

CHRONIQUE DE LA RECHERCHE

Philippe Minard

Révolution industrielle et divergence Orient-Occident

Une approche d'histoire globale

COMPTES RENDUS

Sciences et civilisation chinoises

Direction et rédaction
Fondation « Pour la Science »
Centre international de synthèse
45, rue d'Ulm,
F-75005 Paris

Tél. : +33(0)1 44 32 26 55

Fax : +33(0)1 44 32 26 56

revuedesyntese@ens.fr

Publication et diffusion
Springer-Verlag France
NPAI - Service abonnements
26, rue Kléber

F-93100 Montreuil cedex

Tél. : +33 (0)1 43 62 66 66

Fax : +33 (0)1 43 62 84 29

springer.abo@npai.fr

www.revue-de-synthese.eu

www.springer.com/11873/

Available
online
springerlink.com

 Springer

FONDATION POUR LA
SCIENCE

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DE L'UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE

Mis en page
et achevé d'imprimer en février 2011
à l'Atelier Intégré de Reprographie
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011

N° ISSN : 0296-8916

SOMMAIRE

TELLIAMED

Francine Markovits: <i>Présentation.</i>	5-10
Gabriel Gohau: <i>A propos de Telliamed : mouvements de la mer au milieu du XVIIIème siècle : Linné, Buffon</i>	11-30
Maria Susana Seguin : <i>Cosmologie et théorie de la terre chez Benoît de Maillet.</i> <i>Réflexions sur l'imaginaire scientifique de Telliamed</i>	31-54
Claudine Cohen : <i>Leibniz et Benoît de Maillet. De la Protogée au Telliamed.</i>	55-78
Miguel Benitez : <i>Benoît de Maillet et le spinozisme</i>	79-124
Pascal Charbonnat: <i>Usages et réceptions du Telliamed chez les naturalistes durant la seconde moitié du XVIIIème siècle</i>	125-152
Thierry Hoquet: <i>Spectres de Telliamed</i>	153-186
Document : Article DELUGE (Nicolas Boulanger, <i>Encyclopédie</i>).....	187-212